

**L'Exécuteur
[209] – Les
bouchers de
l'Amazonie**

Don Pendleton

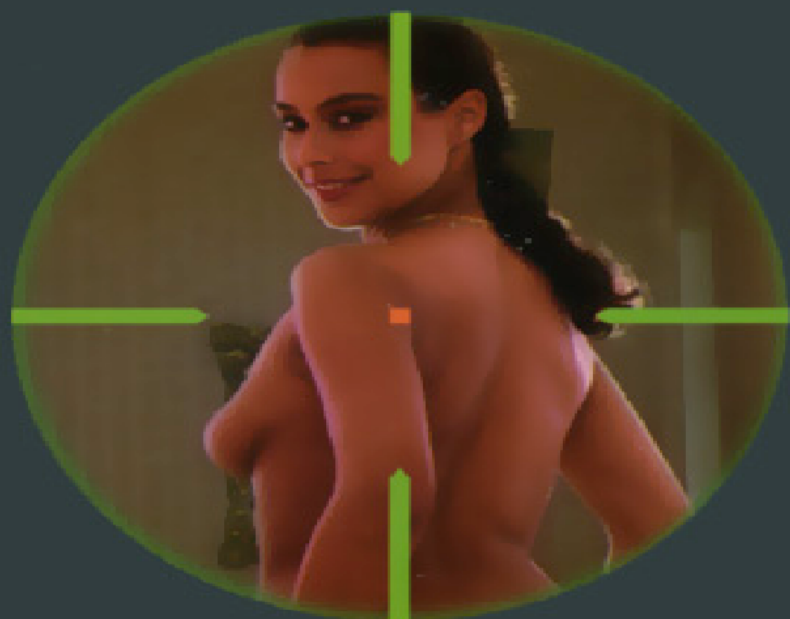
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



LES BOUCHERS DE L'AMAZONE

par Don Pendleton

VALUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

**LES BOUCHERS
DE L'AMAZONE**

Adapté de l'américain par
URBAN AECK



PROLOGUE

Le moteur du canot se tut et, torche électrique au poing, les quatre hommes sautèrent sur le ponton branlant. Des chiens se mirent à japper dans les profondeurs du dédale sombre et malodorant du bairro, déclenchant le pleur étouffé d'un nourrisson, et quelques miaulements excités. Comme tous les bidonvilles d'Amérique du Sud, le bairro São Raimundo n'était jamais complètement silencieux, même la nuit. D'ailleurs, depuis son accession au statut de port-franc en 1967, l'activité de Manaus, l'ancienne capitale du caoutchouc, endormie après l'énorme crack amorcé en 1912, s'était réveillée et ne cessait jamais vraiment. Et moins encore dans les zones défavorisées comme les bairros, les quartiers de misère où l'on ne survivait que grâce aux combines de toutes sortes, minables petits trafics dont la police ne s'occupait même pas. En fait les flics ne mettaient que très rarement les pieds sur les planches pourries des pontons branlants de São Raimundo, et Jorge « Gordo » Oreda ne s'en inquiétait guère. Lui, ses trois acolytes et leur arsenal de mort à peine planqués sous leurs chemises pouvaient œuvrer en paix. Bien que récemment installés sur ce secteur par le boss, tout le monde ici savait pour qui ils travaillaient.

Papagaio.

Mario Fonseca pour l'état civil, seul son pseudo était connu du petit peuple du bairro. Propriétaire d'une douzaine de *garimpos*, ces petites exploitations d'extraction aurifère du Purus et du Haut Rio Negro, associé à un caïd colombien sur une douzaine d'autres, possédant les bordels de campagne qui s'y rattachaient et régnant par ailleurs sur la plupart des trafics locaux et sur la pègre de Manaus, Mario « Papagaio » Fonseca était l'incarnation du mal. Une légende à lui tout seul, une renommée précisément attachée à son surnom. À moins que ce ne soit le contraire. Bien connu en Amazonie, le jararaca papagaio était un des serpents les plus dangereux de la forêt vierge. Son venin fulgurant ne laissait aucune chance. Comme Fonseca. Une réputation qui s'était étendue à tout l'immense territoire d'Amazonas, bâtie à coups d'assassinats plus hideux les uns que les autres. Quand les tueurs de Papagaio vous tombaient dessus, on ne craignait plus vraiment de mourir, on avait juste peur de ce qui précéderait. Aussi,

quand Gordo et ses sbires débarquaient quelque part, les yeux, les oreilles et les bouches se cousaient instantanément. Leur *patrão* était si craint que même les pirates fluviaux opérant jusqu'alors en free lance sur la zone avaient fini par passer sous sa coupe, lui reversant une part de leurs butins. Certaines mauvaises langues, notamment quelques putes de ses bordels, murmuraient qu'il était impuissant et que toute cette violence découlait de ce handicap. Mais, ce soir-là, l'immense et adipeux Gordo ne songeait pas aux problèmes de Mario Fonseca. Lui et ses gars étaient en mission punitive, pour apprendre à une certaine Albertina Saragosa à respecter ses engagements. Si les pouilleux des quartiers se mettaient à faire la loi, l'anarchie n'était pas loin !

— C'est là.

Sur les planches glissantes du ponton, le martèlement nerveux des pas de Toto s'était brusquement arrêté, devant le pignon d'un baraquement en planches. Sur sa lancée, Gordo bouscula son flingueur, l'envoyant presque basculer dans le fluide noir et nauséabond de l'igarapé, un de ces nombreux bras de rivière qui tenait lieu d'égout.

— Toi, tu surveilles, grogna le monstre.

Sans même étouffer sa voix râpeuse entre les lèvres continuellement mouillées de sa large bouche simiesque. Les précautions étaient inutiles, puisqu'il fallait que tout le monde soit au courant, pour l'exemple. D'un foudroyant shoot dans le panneau de bois vermoulu servant de porte à la masure, le colosse l'explosa, catapultant les planches éclatées à l'intérieur. Sans s'arrêter, il fonça dans le noir en pointant sa torche. Entraînant les deux autres à sa suite, il traversa un gourbi vaguement bricolé en cuisine, et, arrachant de sa tringle un rideau de perles sur son passage, il jaillit dans l'autre pièce de la baraque. Un espace plutôt bien rangé, tenant lieu à la fois de pièce à vivre et de chambre. Avec trois lits de camp sur la gauche et au fond de la pièce, un rideau en plastique rose dissimulant en partie une sorte de caisse de bois, au couvercle percé d'un large orifice. Les tinettes. À droite et à demi caché par un autre rideau rose, un quatrième lit. À l'irruption des trois hommes et tandis que des silhouettes d'enfants se redressaient sur les lits de gauche, une autre s'éjectait de la couche située à droite. Une femme, jeune, vêtue d'un T-shirt et d'une simple culotte noire. Échevelée et hagarde, elle cria :

— Hé ! Qu'est-ce que...

Son exclamation lui explosa littéralement dans la bouche, sous l'énorme gifle du colosse. Catapultée en arrière, la jeune femme alla s'écrouler contre la cloison de planches, provoquant un son vibrant qui ressembla à celui d'un gong. Sonnée, elle eut pourtant l'énergie de vouloir se relever, mais, déjà, les deux acolytes de Gordo étaient sur

elle. Ils la plaquèrent à la cloison, et tandis que le colosse se dirigeait vers les trois lits d'enfants, ils lui tirèrent les cheveux en arrière pour la forcer à regarder. Dans le même temps et sa torche toujours en main, le petit chef avait saisi à la gorge un des gamins encore engourdis de sommeil. Une fillette de six ou sept ans, dont les grands yeux sombres éblouis par la torche se dilataient de peur. Envoyant un coup de pied terrible à l'un des deux autres gamins qui tentait de protéger sa sœur, Jorge « Gordo » Oreda grinça à l'intention de la femme paniquée :

— Regarde bien, salope !

Coinçant alors le cul de la torche dans son énorme bouche, il sortit un objet de sa poche de pantalon. Un minuscule couteau à cran d'arrêt, dont la lame jaillit sous le feu de la torche, lançant un éclair livide vers le visage de la fillette.

Le cou écrasé par l'avant-bras d'un des tueurs, la jeune femme ne put émettre qu'un bref cri étranglé, mais dans ses yeux se lisait une horreur indicible. Il y avait de quoi. Dans un éclair fulgurant, la lame du minuscule cran d'arrêt venait de s'enfoncer dans l'œil de la fillette.

CHAPITRE PREMIER

— Ils décrochent.

— Quoi ?

— Ils décrochent, répéta Victor Stacci dans le combiné. Le coup a foiré, ils laissent tomber.

Patricia Ramsey ouvrit de nouveau la bouche pour dire « quoi ? », la referma, la rouvrit pour laisser fuser un soupir désappointé.

— *Shit* ! finit-elle par souffler.

La journaliste avait mis tant d'espérances dans la couverture de l'événement qu'elle se sentait vidée d'un coup. Jeune stagiaire à *Free Inquiries*, le très honorable hebdomadaire d'investigations de San Diego, et passionnée de géopolitique, elle avait vu dans l'affaire du Transal français une superbe occasion de prouver enfin son talent. Et, brutalement le fiasco. Dur à avaler, mais, Pat Ramsey devait l'admettre, elle commençait à ne plus trop y croire. Après deux jours de pied de grue dans la salle de presse de l'Eduardo Gomes Aeroporto de Manaus en compagnie de son photographe pour attendre l'événement avec tous leurs confrères étrangers, Pat avait une heure plus tôt décidé de passer au Taj pour se changer et se refaire une beauté. Détail parfaitement inutile la concernant. À vingt-quatre ans et belle comme elle l'était tout maquillage lui était superflu. Le super canon, Pat Ramsey. Genre Miss, niveau international. Longue crinière blond vénitien naturel, prunelles d'émeraude et corps de rêve. Avec en prime un cerveau plutôt brillant. Elle croulait sous les offres des agences de tops. Toutes refusées. Son truc : le journalisme. Le vrai. Sur le terrain. Son seul problème venait justement de son physique. Jamais tranquille avec les hommes, qui devenaient fébriles dès le premier regard. Heureusement avec Victor, les choses étaient claires. Plutôt beau mec, balaise, sympa... et homosexuel. Pour Pat le coéquipier idéal. Gentil avec elle, lui apprenant tous les petits trucs du métier. Un peu étonné aussi que le journal lui ait associé une simple stagiaire comme équipière. Mais, bien sûr, il ne savait pas tout sur elle...

La jeune femme n'était à l'hôtel que depuis une demi-heure à

peine, quand, la sortant de la douche, le téléphone de sa chambre avait sonné. Victor et sa mauvaise nouvelle. L'échec de son scoop. S'accrochant pourtant à un dernier espoir, elle demanda à son photographe :

— Ils ont décollé ?

— Pas encore. Pour le moment, c'est une info radio-moquette. Mais c'est quasi sûr.

— Source ? interrogea Pat.

— Les FARC.

— *Shit* ! répéta la jeune femme.

Dans les Forces Armées Révolutionnaires de Colombie, on bluffait rarement. Des staliniens bon teint, qui en étaient restés au mythe du Che et qui l'exploitaient savamment. Des soi-disant idéalistes qui prônaient la justice et le bonheur pour tous, mais qui chapeautaient le trafic de la coke sur leurs secteurs d'élection, et qui avaient érigé l'assassinat et le kidnapping au rang de doctrine politique. L'enlèvement presque deux ans plus tôt de la célèbre candidate du parti Oxígeno, Ingrid Betancourt, en était le triste exemple.

Cette jeune femme intègre était précisément la raison de la présence du Transal français sur le tarmac d'Eduardo Gomes. Un avion militaire gros-porteur, officiellement aménagé en poste de secours... et bourré d'agents secrets français. Prévu et envoyé ici par la France, pour une libération qui n'aurait donc finalement pas lieu. Encore un vrai travail de pros ! Au fond, Pat Ramsey s'en rendait maintenant compte, elle n'y avait jamais totalement cru. On disait que les FARC détenaient trois mille « prisonniers ». En réalité, d'authentiques otages dont elles ne relâchaient quasiment aucun, et destinés à assurer leur protection. Sans doute la fameuse bravoure révolutionnaire !

— O.K., soupira la jeune stagiaire. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Pas la peine de revenir ici. Je vais rester un peu pour le cas où. Je te rappelle si j'ai du nouveau.

— Je voulais dire : qu'est-ce qu'on fait pour les bairros ?

L'avant-veille, pendant que Victor assurait la permanence à l'aéroport, Pat lui avait emprunté un de ses appareils pour aller faire une série de photos dans les bairros proches du port. Pour un *Carnet de voyages* qu'elle avait en projet chez un éditeur new-yorkais. Portraits et scènes de vie. Au cours de ses pérégrinations, et parce qu'elle se débrouillait en espagnol et en portugais, qu'elle savait sympathiser avec les femmes et susciter les confidences, elle en avait recueilli quelques-unes, à propos de certains trafics « nécessaires » à la survie de ces déshérités. Cigarettes, articles de contrefaçon, vrais produits de luxe vendus sous le manteau, drogue et confidence du

bout des lèvres... trafics d'organes humains ! Pour rendre service à son ancien amant Bill, agent de la D.E.A, tout comme elle, et grâce à une discrète suggestion de l'Agence sur le *Free Inquiries*, on l'avait parachutée sur le coup du Transal, ce qui lui faisait une excellente couverture. Histoire de ne pas mouiller leur agent local fraîchement débarqué sur place, ils avaient demandé à Pat d'aller interviewer un précieux témoin, sous couvert d'enquête sur la misère des bairros. Un taxidermiste du São Geraldo, qui avait l'air d'en savoir long sur le marché local de la dope et accessoirement sur un trafic local d'organes humains. Un job absolument sans risque, comme la D.E.A. ou la C.I.A. en confiaient parfois à certains journalistes triés sur le volet, sous couvert de reportages. Avec, en plus, une petite prime au passage.

Mais, la veille, on avait appelé Patricia sur son satellitaire : le résident local annulait le rendez-vous. Elle s'était retrouvée le bec dans l'eau. La drogue, c'était classique et presque banal. Tandis que le trafic d'organes ! Un scoop à la bombarder grand-reporter d'un coup ! Elle avait déjà entendu des choses au sujet de ce trafic, notamment en Colombie. Mais les affaires s'étaient dégonflées et on avait parlé d'intox. Pour tenter d'y voir plus clair, Patricia avait fait sa propre enquête. En vain. Bouches cousues, regards fuyants. Alors, intox ? Elle ne savait qu'en penser, et elle allait répéter sa question à propos des bairros quand Victor Stacci lâcha dans le combiné :

— C'est bidon. Laisse tomber.

Pat Ramsey hésita, finit par admettre :

— O.K.

Après tout, puisque personne ne voulait parler... Quant aux gens de la D.E.A., ils se contenteraient de ce qu'elle avait. Pas grand-chose. Revenant à l'affaire du Transal français, elle décida :

— Je retourne à l'aéroport Attends-moi.

— Mais...

— On ne sait jamais, coupa la stagiaire d'un ton décidé. Je veux être là si elle...

— Elle n'a pas été libérée ! Tout le monde le dit et...

— Je sais. Mais si elle l'était dans les heures qui viennent je veux être là. J'ai une chance ! Je la connais et...

— Tu la connais ? Tu parles ! Une esquisse d'interview entre deux portes il y a deux ans !

Pat Ramsey en aurait tapé du pied. Resserrant la sortie de bains autour de sa poitrine, elle renvoya, acerbe :

— Peut-être, mais j'ai une chance et je veux la tenter !

Un silence sur la ligne, puis :

— Comme tu voudras. Mais, à mon avis, le Transal sera reparti avant ton retour. On ne sait rien. Aucune info, rien que la rumeur de ce départ imminent.

Contenant une exclamation de colère, Pat Ramsey raccrocha, se calmant aussitôt. Victor avait sans doute raison. Aucun journaliste présent à Manaus ne possédait la moindre info officielle concernant la mission du Transal. Rien qu'une rumeur : la libération d'Ingrid Betancourt et son rapatriement. Mais, de toute évidence, les services spéciaux français s'étaient laissé rouler dans la farine par les FARC. Avec sans doute quelques valises d'euros ou de dollars volatilisées au passage. De quoi se taper sur les cuisses, nonobstant bien sûr le problème humain que cela engendrait Pat Ramsey avait de la peine. Elle n'avait effectivement que très brièvement interviewé Ingrid Betancourt durant sa dernière campagne pour les présidentielles, mais elle l'aimait bien et elle adhérait à la plupart de ses prises de positions politiques. Rongée par les mafias, la guérilla et une corruption endémique, la Colombie avait pourtant bien besoin d'un leader comme cette femme-là.

En attendant Pat Ramsey allait rentrer bredouille à San Diego. Question titularisation, elle repasserait.

Plus découragée qu'elle ne voulait se l'avouer, elle traversait la petite entrée de sa chambre pour regagner la salle d'eau, quand un léger froissement lui fit baisser les yeux. Un papier, sur la moquette. Un papier bleu qu'on avait glissé sous sa porte et sur lequel elle venait de marcher. Croyant à un message de la réception, l'Américaine le ramassa, découvrit une écriture au crayon. Plutôt malhabile, et en portugais.

« Os cokers e assassinos do bairro arrancaram o olho de ma irmãzinha. Por favor, venham esta noite às onze horas, à ponte 5 de Setembro. Preciso falar-lhe. »

À cet instant Patricia Ramsey sut qu'elle avait eu raison de revenir à l'hôtel. Elle tenait son scoop ! Il était là, sur ce morceau de papier ! Elle comprit qu'il lui fallait appeler le numéro qu'on lui avait donné, la personne qu'elle devait contacter à Manaus en cas d'urgence. Son correspondant local. Alors, fourbissant déjà les questions de son interview, elle décrocha son téléphone.

— Alors ? On est bien d'accord ?

La grosse femme assise sur le coin de la caisse qui lui servait de siège transpirait à grosses gouttes, et les quatre mômes qui s'étaient retranchés dans le fond de la cabane insalubre n'en menaient visiblement pas large. Jorge « Gordo » Oreda et ses tabasseurs ne

venaient pas souvent traîner au bairro Mohazinho, mais, quand ils débarquaient, ça n'était jamais bon signe. Et la *viúva*, la veuve Oubredo le savait, comme tout le monde ici. Seulement elle hésitait encore. Lors de sa dernière visite, un assistant du Dr Astrada, qui s'était déplacé exprès jusque chez elle, lui avait pourtant tout expliqué. Tout le monde avait deux reins, or un seul suffisait largement pour vivre. Pendant l'intervention, elle serait sous anesthésie totale et ne souffrirait absolument pas. De plus, la prime venait justement d'être relevée, et elle allait toucher deux cents reais en supplément. Alors, rassurée par le sourire de l'assistant et songeant à la bonne nourriture qu'elle pourrait acheter pour ses enfants, Maria Oubredo avait fini par accepter.

Seulement, deux jours plus tard, elle ne s'était pas présentée à la clinique. Alors, forcément, et comme elle avait déjà touché un cinquième de sa prime à l'acceptation du « contrat », Mario « Papagaio » Fonseca avait envoyé son commando de contentieux, pour une dernière tentative de persuasion. En douceur. Rien que des menaces. Ensuite et ensuite seulement, si la veuve Oubredo s'entêtait, ce serait la punition. Mesures de rétorsion sur un de ses chiards, puis sur deux le cas échéant. Jusqu'à ce qu'elle cède enfin.

Et en cas d'échec... la punition suprême.

Mais ces cas étaient très rares. Celui de la famille Saragosa l'autre soir était l'exception qui confirmait la règle, dans le seul but de faire vraiment peur aux autres. Et, de bairro à bairro, le téléphone arabe fonctionnait très bien. Alors, aujourd'hui, la veuve Oubredo pensait à ses enfants retranchés au fond de la baraque. Elle voyait bien qu'ils avaient peur, et elle avait encore plus peur qu'eux. Facteur très positif dans ce genre de transaction. Pourtant, la grosse femme hésitait encore. Elle voulait des garanties pour ses mêmes en cas de problème majeur sur le billard. Et, bien sûr, ces hésitations agaçaient Jorge Oreda, pas habitué à la diplomatie et encore moins à la patience.

Cette grosse conne, il avait très envie de lui cogner sa gueule de truie !

À ses yeux, toute discussion pour convaincre ces minables était une perte de temps. Selon lui, Papagaio avait tort. Seule la méthode expéditive était efficace. D'ailleurs, Mario et José, les deux hommes de main entrés avec lui, étaient d'accord là-dessus. Cela se voyait aux tronches qu'ils tiraient. Et Miguel, celui qu'il avait laissé dehors pour surveiller le secteur, l'était aussi. Ils étaient tous d'accord. Pour obtenir quelque chose de quelqu'un, une bonne tabassée valait mieux que le meilleur discours. Même que, dans ce domaine, c'était Mig le plus doué. Après Gordo, évidemment. Un jour, quand le colosse serait nommé par le boss à des fonctions plus importantes, Miguel lui

succéderait. En attendant cette grosse loche assise sur sa caisse énervait beaucoup le petit chef.

— Alors ! aboya-t-il de sa voix râpeuse. Tu te décides, oui ou merde !

Son éclat avait fait sursauter la femme, faisant trembler ses énormes seins dans le décolleté de sa blouse à fleurs délavée. Sous la frange grasse de ses cheveux déjà rendus gris par la misère, ses yeux humides d'appréhension n'osaient même plus regarder ses enfants. Ses lèvres s'étaient mises à trembler et elle se tordait les mains, martyrisant le mouchoir sale qu'elle allait finir par mettre en lambeaux.

— Tu avais promis, merde ! s'écria le colosse en plantant son regard noir dans celui de la veuve. *Verdade* ?

La grosse femme hocha misérablement la tête, finit par renifler :

— *Sim*.

— T'avais promis et on t'a déjà refilé une partie du fric. Alors un conseil, ma grosse... un conseil d'ami. Pense à tes gosses ! Et vite !

— J'ai promis, admit la veuve d'une voix mouillée. J'ai promis, *mas...*

— Mais quoi !

— J'ai peur !

La femme finit par éclater en sanglots et Gordo se dit que c'était foutu. Ils allaient devoir recourir à la vraie persuasion. Comme l'autre soir au São Raimundo, chez les Saragosa. Mais, pour ça, ils allaient devoir revenir de nuit. Même si tout le monde dans les bairros avait trop la trouille pour aller baver chez les flics, un minimum de discrétion s'imposait tout de même.

— *De acordo*, soupira le colosse en quittant la caisse sur laquelle il était assis. D'accord, Maria. On va te laisser réfléchir encore un peu. On repassera un de ces...

Lui coupant la parole, son *celular* sonna dans sa poche. Une grimace de contrariété aux lèvres, il décrocha. Le boss s'impatientait. Mauvais signe.

— *Sim* ?

— Alors ! Où t'en es ?

C'était bien Papagaio. De mauvaise humeur. Jetant un regard rancunier à la grosse femme toujours assise et larmoyante, le colosse hésita :

— Ça avance, *patrão* ! On est sur le point de...

— Ça va ! coupa la voix du boss. Laisse courir pour aujourd'hui.

J'ai un truc plus important pour toi.

Jorge « Gordo » Oreda écouta, ses petits yeux s'étrécirent encore un peu plus, et une langue gourmande passa sur ses lèvres humides quand il renvoya :

— *Sim, patrão.* On y va.

À cet instant, Maria Oubredo comprit qu'ils allaient partir. Mais elle savait aussi que ce n'était que partie remise... et que sa peur ne la quitterait plus.

CHAPITRE II

Le cœur battant, Pat Ramsey avait lu et relu le message. Même si son portugais était moins bon que son espagnol, elle n'avait eu aucun mal à le traduire. En gros, le mystérieux correspondant parlait de tueurs liés au trafic de coke, et qui auraient arraché un œil à sa petite sœur. Il voulait la rencontrer pour tout lui raconter ! Maintenant, malgré l'enthousiasme et les encouragements exprimés l'instant d'avant au téléphone par son « correspondant » local, Pat commençait à douter, se demandant si on ne s'était pas trompé de destinataire. Mais non, c'était une retombée de sa petite enquête dans les bairros. Elle chercha mentalement à situer le pont du 5 Septembre sur le plan de Manaus inscrit dans sa mémoire. Franchissant l'igarapé São Raimundo et aboutissant au bairro du même nom, le pont se situait près du port, non loin du centre historique de la ville. À dix minutes de marche.

Intriguée, Pat alla déposer le papier sur son lit et, tout en regagnant la salle d'eau, prolongea sa réflexion. Les assassins du bairro arrachant l'œil d'une petite fille, ça sentait vraiment le soufre, et son « correspondant » ne s'y était pas trompé. Les quartiers miséreux du Brésil n'étaient certes pas des paradis, mais on n'y crevait guère les yeux des enfants. Si le message disait vrai, cela ressemblait fort aux méthodes des mafias locales. Celles de la dope et du reste. Chantage, coercition, punition ?

Patricia Ramsey n'était pas spécialisée dans ce domaine, mais Victor Stacci avait autrefois couvert les affaires criminelles pour un journal de la côte Est et pourrait peut-être confirmer ses intuitions. Quelque chose lui disait que ce message n'avait rien d'un canular et cette histoire de petite fille à l'œil crevé la mettait affreusement mal à l'aise. En pénétrant de nouveau dans la salle d'eau, elle avait déjà pris sa décision : elle irait au rendez-vous, sur le pont du 5 Septembre.

Une fois quitté le centre historique et franchi les limites du bairro Aparecida qui le joutait, Pat et Victor avaient pénétré dans un autre monde. Ici, le bruit était omniprésent et les odeurs lourdes et épicées.

Exacerbés par la chaleur de la journée, les remugles de l'igarapé remontaient le soir. Un avant-goût de bidonville, qui commençait à s'affirmer une fois le pont abordé. En dessous, le long des berges boueuses, pirogues et autres *lancinas*, ces petits bateaux destinés à la pêche et au commerce, piquetaient de leurs fanaux la nuit lourde. On armait les filets pour la pêche au lamparo et la rumeur s'enflait à chaque départ d'embarcation. Marchant près de Pat, Victor Stacci grogna :

— Je suis persuadé que c'est bidon.

Il paraît évidemment du rendez-vous. Sur le pont, patientaient quelques pêcheurs, lignes et torches électriques en mains, penchés par-dessus la rambarde poisseuse. Pour la plupart, il s'agissait de gamins qui ne faisaient même pas attention à eux. Bien que costaud et plutôt casse-cou, le photographe craignait pour ses appareils, un Olympus reportage pur jus 24x36, et un Nikon D100 numérique ultra-léger à deux mille cinq cents dollars, dissimulé sous son ample chemisette. Accessoires extrêmement tentateurs en de tels endroits.

— Nous prenons des risques idiots pour un rendez-vous bidon, ajouta-t-il.

De son côté, Pat recommençait à douter. Elle se demandait si...

— Ne vous retournez pas !

Victor Stacci et Pat Ramsey faillirent tourner la tête, se retinrent in extremis. La voix venait de derrière, tout près. Une voix très jeune. Un garçon.

— Suivez-moi. *Minha mãe*, ma mère vous attend.

Une petite silhouette les dépassa. Effectivement un gamin, portant une canne à pêche et une nasse bricolée dans du grillage. Vide. Pas plus de douze ans, plutôt fluët, vêtu d'un tricot de peau et d'un short trop grand. Traînant les semelles de ses tongs sur le sol râpeux, il se mit à marcher devant eux, l'air de musarder. Mais, à la raideur de son buste, Pat le devinait tendu, inquiet. Le pont franchi, ils pénétrèrent dans le bairro proprement dit. Ici, l'éclairage public était inexistant et des groupes de jeunes les regardaient passer, l'air sournois. L'un d'eux mima un très évocateur mouvement de coït à l'intention de Pat. Poursuivis par les rires excités de la bande et suivant toujours le gamin, les deux Américains s'enfoncèrent davantage dans le dédale de pontons, longeant des baraques sur pilotis reliées par des écheveaux de branchements électriques sauvages. Enfin, après un périple qui leur parut interminable, le gosse s'arrêta devant la porte d'une baraque vaguement peinte en bleu. Une lumière brillait derrière les rideaux de ses deux fenêtres sans vitres. Le seul éclairage de tout le voisinage.

— *Es aqui*, souffla-t-il en frappant à la porte.

Sans attendre, il poussa le battant invitant d'un geste les journalistes à le suivre. Ils pénétrèrent dans ce qui ressemblait à une cuisine, avec des casseroles suspendues à une cloison, une pierre d'évier sans robinet et une ouverture tout au fond, fermée par un rideau de perles. Cela sentait les égouts et le ragoût froid. Patricia Ramsey fronça le nez. Non, c'était autre chose... Déjà, le gamin avait traversé la cuisine et écartait les pertes du rideau en appelant :

— *Mama ! C'est moi !*

Alors qu'elle s'apprêtait à le suivre, Pat le vit se raidir, marquer un temps d'arrêt. Au même instant dans son dos, Victor Stacci maugréa :

— *Son of a...*

Il n'acheva pas. Habitué des reportages de guerre, son odorat avait identifié l'odeur indéfinissable qui avait troublé sa consœur. Stoppant net il accrocha la manche de Patricia en grondant :

— *One mom...*

À cet instant il y eut un courant d'air dans leur dos, et au moment où Patricia allait tourna la tête, quelque chose siffla dans l'air moite. Il y eut un choc sourd, une plainte rauque, et une masse s'abattit contre son dos. Incrédule, elle se sentit partir en avant s'affala sur le plancher raboteux, écrasée par ce qui devait être un corps. Au-dessus d'elle, le gamin poussa une exclamation, suivie d'un cri étranglé. L'Américaine aperçut alors entre les perles des jambes nues de femme couvertes de sang et une tête d'enfant sur le plancher de la pièce. Une face dont les yeux hagards semblaient appela au secours. Simultanément, Pat sentit quelque chose de chaud lui couler dans la nuque, et tandis qu'un des appareils de Victor roulait sur le plancha près de sa tête, elle perçut une sorte de chuintement mouillé. Complètement affolée, elle voulut se redresser, tourna la tête, découvrit le visage de Victor tout près du sien, les yeux dilatés à pleurant à chaudes larmes.

Des larmes de sang !

Elle ne voyait plus que du rouge, partout ! Plein la face grimaçante de Victor, a sur elle maintenant ! Et cette odeur...

Paniquée, Patricia Ramsey ouvrit la bouche pour crier, n'en eut pas le temps. Son crâne encaissa un coup terrible, et elle eut l'impression de plonger dans un gouffre.

*

* *

Combien de temps avait duré son malaise, elle n'en avait pas la moindre idée, mais sa perte de conscience cessa d'un coup, laissant place à une vision trouble, des nausées et une terrible migraine. Au-

dessus d'elle, des bruits se faisaient entendre, des raclements, des chuchotements indistincts. Elle voulut bouger, sans succès. Elle ouvrit les yeux, ne distingua d'abord que le parquet rugueux sur lequel elle était recroquevillée, parvint à tourner la tête de côté, comprit qu'elle avait changé de pièce. Son évanouissement avait finalement duré plus longtemps qu'elle ne le croyait. On l'avait ligotée et bâillonnée, et son nez tuméfié ne laissait plus passer qu'un filet d'air. Dans une sorte d'état second, elle distingua des pieds de lits, revit les jambes qu'elle avait aperçues plus tôt à travers les pertes du rideau. Puis, sa vision s'éclaircissant elle revit aussi la face de l'enfant. Un garçon. Celui qui les avait accueillis. Son expression était figée dans un rictus de peur. Un autre garçon se tenait un peu plus loin. En slip et couvert de sang lui aussi. Un cauchemar hideux liquéfiait les pensées de la jeune femme. Attirée par les chuchotements, elle parvint à tourner la tête de l'autre côté, distingua des silhouettes au fond de la pièce. Derrière le rideau rose, le coffre des tinettes avait été déplacé, laissant voir un grand trou dans le plancher. Jambes écartées au-dessus d'un corps immobile, un énorme type en blouson de toile soulevait un gros réchaud à gaz au-dessus de l'ouverture. Un réchaud hé à une corde... elle-même attachée aux jambes du corps allongé. Victor !

Un hurlement fulgura dans la gorge de Patricia Ramsey. Un hurlement dément qui y resta bloqué, l'étouffant à moitié. Car elle venait seulement de réaliser ce qu'elle avait sous les yeux : la tête de Victor, quasiment détachée du tronc ! Nuque sectionnée, elle pendait de côté, offrant au milieu de l'hémorragie l'inférieur spectacle des chairs coupées et des vertèbres brisées. Alors, tandis qu'emporté par le poids du réchaud à gaz le corps englué de sang basculait dans l'ouverture du plancher, le hurlement de Patricia Ramsey jaillit enfin sous le bâillon. Une sorte de plainte sourde, sauvage, irrépressible, qui finit par forcer ses narines obstruées. Le temps d'un éclair, elle vit une chaussure fondre vers sa poitrine, ressentit le choc jusqu'au tréfonds de ses ramifications nerveuses, eut le temps d'apercevoir le corps de Victor disparaître dans le trou des latrines. Conservant un lambeau de conscience, la jeune stagiaire se sentit soulevée, puis traînée sur le parquet, avant de s'écrouler de nouveau, la tête engagée au-dessus du trou plein de mouches affolées. Une odeur pestilentielle monta jusqu'à elle. Des remugles de fange, d'égouts et de latrines. Quelques mètres plus bas dans l'ouverture, elle devinait l'eau noire de l'igarapé. Une eau putride qui vibrait encore du plongeon du photographe américain.

Une violente nausée secoua Patricia. Elle vomit dans son bâillon, s'étouffa, voulut se débattre, aperçut la face du colosse penché sur elle, devina des lueurs glacées dans les petits yeux noirs, entendit un rire gras, puis la voix. Sèche comme une râpe.

— On sait que tu comprends le portugais, salope. Alors, on va

causer, tous les deux.

Les doigts du colosse écartèrent légèrement son bâillon et la voix désagréable enchaîna :

— Un seul cri, et tu vas rejoindre ton copain. *De acordo* ?

Complètement tétanisée, Pat Ramsey tarda à répondre. La face du colosse disparut de son champ de vision, elle se sentit soulevée du plancher, poussée vers le trou immonde.

— *De acordo* ?

— *Si ! Si ! Vale ! De... de acuerdo !*

Eh espagnol Réflexe de facilité.

Dans sa nuque, le rire gras revint, puis l'homme grasseya :

— *Muy bien* ! Si tu préfères l'espagnol... alors, on cause ?

— *Si ! Si !*

Folle de terreur, l'esprit complètement englué par le carnage auquel elle venait d'assister, Patricia aurait accepté n'importe quoi pour ne pas mourir. Elle n'était pas une héroïne, elle ! Elle n'était qu'un simple journaliste stagiaire !

— D'abord, pour qui tu bosses ?

Prise de court, la jeune femme hoqueta :

— *Wha... qué* ?

Une gifle cinglante lui arriva sur la pommette, faisant éclater des myriades d'étoiles aveuglantes dans son œil droit qui enfla instantanément Hoquetant elle supplia :

— Je... *Please... por favor* ! Ne me frappez pas !

— On sait que tu bosses pour les flics, salope ! gronda l'homme au-dessus d'elle. Alors, on veut savoir pour qui !

Simultanément la poigne du colosse l'avait encore un peu plus poussée dans l'orifice puant. Il aurait suffi qu'il la lâche à présent pour que Patricia fasse le plongeon et rejoigne Victor et la mort dans le cloaque. Alors, la peur viscérale de périr noyée dans cette fange balaya ce qui lui restait de raison. Le temps d'un éclair, elle éprouva de la haine pour Bill, son ancien amant qui l'avait branchée sur l'Agence, et elle cracha :

— D.E.A. ! C'est la D.E.A. qui m'a demandé...

— Ça, coupa l'autre, on le sait déjà. Ce qu'on veut c'est le nom du boss local.

— Je... je ne sais pas ! Je le jure ! Il... c'est par téléphone qu'il m'a dit de...

— Ça, on le sait aussi ! On sait pratiquement tout. Ce qu'on veut

entendre, c'est le nom du chef d'antenne. L'homme de l'ombre, comme on dit chez vous !

Dans l'esprit chamboulé de Pat Ramsey, les mots s'entrechoquaient. Elle n'y comprenait plus rien. Elle ne connaissait absolument personne ! Elle n'avait même jamais vu son « correspondant » local ! Reprise par la nausée, elle vomit sur les doigts du colosse qui maintenait le bâillon écarté de sa bouche.

— Poufiasse ! gronda son tortionnaire.

Elle reçut une autre gifle, tandis que la voix râpeuse menaçait de plus belle :

— Son nom ! On veut son nom !

— Je ne sais pas ! gémit Patricia. Je ne le connais pas ! Je le jure !

Elle encaissa un coup de pied dans la hanche, se sentit de nouveau poussée sur le plancher souillé, crut percevoir les notes musicales et très incongrues d'un clavier de téléphone portable, entendit quelqu'un dire :

— *Sim, patrão ! Sim !*

Au même moment, la poigne qui retenait Patricia se relâcha et son buste glissa dans le trou immonde. À cet instant, la raison de l'Américaine bascula et tout devint flou en elle. Sauf une certitude absolue : la mort était sale... et sentait la charogne.

CHAPITRE III

Hormis le petit contingent de touristes canadiens débarqué en même temps que Mack Bolan, il n'y avait pas foule aux contrôles de l'immigration. À travers les glaces obliques du hall des arrivées, on pouvait découvrir au-delà des pistes le panorama grandiose de la forêt toute proche et du ciel chargé de gros nuages gris. L'Amazonie en attente de sa prochaine averse.

— *Boa tarde, senhor.*

Le fonctionnaire brésilien examinait attentivement le vrai-feux passeport de l'Exécuteur, laissant ce dernier à ses pensées.

Il se trouvait là à la demande expresse d'un certain Harold Brognola, numéro Un du *Justice Department*. Une mission de sauvetage comme seul le grand fédéral avait le don de lui en confier. Au Brésil.

Après un transit à Bahia, le Boeing 727 de la Varig s'était posé à 16 h 12 sur le tarmac humide de Manaus. Après une petite sieste réparatrice après le décollage, Bolan avait mentalement passé en revue les modestes éléments de l'affaire Ramsey-Stacci. Hal Brognola ne possédait en fait pas grand-chose de précis. La couverture journalistique d'une hypothétique libération d'Ingrid Betancourt par les FARC, un coup de fil de Patricia Ramsey à son hebdo pour l'informer d'un possible reportage sur la violence mafieuse dans les bairros de Manaus. Ensuite, silence radio de sa part et de celle de son photographe. Une double disparition sans raison apparente, mais qui, confrontée à la découverte au bairro São Raimundo de Manaus du massacre de toute une famille sans histoires, prenait une autre réalité. Une veuve nommée Albertina Saragosa, et ses trois enfants... dont une fillette à l'œil gauche arraché. Détail hideux qui avait aussitôt fait réagir Mack Bolan, à cause d'un blitz colombien opéré quelques années plus tôt, et de son premier contact avec le trafic d'organes humains.

Si l'on ajoutait à ces deux éléments un détail qui ne figurait dans aucun rapport et que les autorités brésiliennes ignoraient, l'affaire n'en était sans doute pas plus claire, mais certainement plus importante. Et ce détail manquant se résumait à ceci : Patricia Ramsey bossait *aussi*

pour la D.E.A. Recrutée pour ses capacités et sa curiosité naturelle, et cooptée parce que son précédent petit ami, Bill Forget, travaillait déjà pour l'Agence. Contre un petit coup de pouce professionnel et la perspective d'un éventuel scoop, la belle stagiaire avait accepté de collaborer. Néanmoins, rien ne pouvait que sa disparition soit liée à ce « détail ». Le seul élément tangible susceptible d'aider le Guerrier se résumait à un nom : Augustín Pinhero. Un taxidermiste de Manaus, que M. Saragosa père, *régatan* de son état, puis, à sa mort, le fils aîné de la famille fréquentaient assidûment, lui fournissant piranhas et autres spécimens de la faune amazonienne pour son commerce d'animaux naturalisés. Hélas, la police de l'État d'Amazonas n'avait rien pu en tirer. Selon le rapport adressé au *Justice Department* par les autorités de Brasilia, l'homme en question avait peur, comme d'ailleurs tous les habitants du bairro interrogés à la suite de cette affaire. Joint à l'époque par le tout nouveau résident local de la D.E.A., qui s'était fait passa pour journaliste dans l'espoir de mettre Patricia Ramsey sur le coup, Pinhero avait semblé hésiter sur la question touchant au trafic local d'organes humains. L'air de savoir quelque chose sans vouloir en parler au téléphone. Mais, la veille du rendez-vous convenu, il s'était décommandé, affirmant cette fois catégoriquement ne rien savoir de « ces choses ». Résultat, Patricia Ramsey avait été désactivée par son contact, et, aujourd'hui, c'était au tour de Mack Bolan de remonter la piste d'Augustín Pinhero. Mais une petite voix intérieure lui disait que ses chances avoisinaient le zéro. Il connaissait bien le sujet : la peur fermait les bouches aussi sûrement que la mort. N'empêche qu'il était à Manaus, et que le taxidermiste étant son seul fil conducteur. Par ailleurs, concernant son éventuel approvisionnement en armes, le Guerrier devrait s'adressa à l'honorable correspondant de la D.E.A., un certain Jef, installé seulement depuis trois mois à la suite de la noyade accidentelle de son prédécesseur au cours d'une partie de pêche. Hal Brognola lui avait fourni les deux numéros de téléphone de l'agent. Domicile et « *celular* ». Le portable local. Le type était prévenu de son arrivée et Bolan devait se présenter sous le pseudo de John Smith. Original !

— Tourisme ou business, *senhor* ?

Tiré de ses songes par la voix du policier, Bolan revint au présent. Manaus était une zone franche, où beaucoup d'entreprises internationales avaient élu domicile. Le fonctionnaire de l'immigration avait le parlé chantant des Brésiliens, mais, derrière les verres fumés de ses lunettes, son regard aigu observait Bolan avec attention. Malgré sa tenue passe-partout et l'appareil photos qu'il portait à l'épaule, le Guerrier n'avait pas vraiment l'allure du touriste classique.

— Tourisme, affirma-t-il néanmoins.

Bien obligé de s'en contenter, le fonctionnaire lui rendit son passeport, et quelques minutes plus tard en salle des bagages, l'Exécuteur repérait son sac de voyage sur le tapis. Un sac qu'il avait finalement préféré enregistrer en soute, à cause des contrôles plus stricts effectués sur les bagages-cabine depuis le 11 septembre 2001, sur la plupart des plates-formes. Laissant le gros sac noir passer devant lui une première fois, il put vérifier que ses « mouchards » étaient toujours en place. Adhésifs sur les poignées, rayures sur les zips, etc. Le sac n'ayant visiblement pas été ouvert, il s'en empara au second passage, passa aux caisses du change pour transformer une poignée de dollars en reais, la monnaie brésilienne, et, gagnant la sortie de l'aérogare, se retrouva bientôt sur le béton des parkings extérieurs où taxis et guides de toutes sortes se disputaient le gibier touristique. Instantanément enveloppé par la moiteur de l'air trop chaud et échappant in extremis au déclenchement de l'averse annoncée, il sauta dans un taxi jaune en lançant au *motorista* :

— Tropical.

Palace incontournable de Manaus, l'hôtel Tropical et sa plage de Pontã Negra se situaient à l'écart de la ville, sur la berge du Rio Negro. L'Exécuteur n'aimait guère ce luxe ostentatoire, mais ce vaste établissement qu'il avait déjà fréquenté lors d'un blitz précédent lui garantissait un minimum d'anonymat.

Dix minutes plus tard, l'averse terminée et sous un soleil déjà déclinant, il paya sa course une cinquantaine de reais, soit quelque dix-huit dollars, et se présenta au desk du palace. Il avait réservé par téléphone depuis Miami et, les formalités vite expédiées, il traversa le hall aux marbres rutilants, dans lequel un mini-zoo constitué de larges vitrines rondes exposait quelques échantillons de la faune amazonienne. Sitôt dans sa chambre du rez-de-jardin aux parquets de bois exotiques et à la clim' parfaite, il ouvrit son sac de voyage. D'abord, rendre son arsenal de poche opérationnel.

En premier lieu, la Japy. Une vieille machine à écrire portable, qui l'accompagnait le plus souvent dans ses blitz à l'étranger.

Ôtant le capot de la machine, il entreprit de la démonter, mettant à jour sa mécanique intérieure. Habilement dissimulées dedans, les pièces de son arme d'urgence, parfaitement indécélables par les moyens classiques de détections aéroportuaires.

Deux minutes plus tard, l'Exécuteur avait achevé le remontage du Snake. Le Serpent. C'était ainsi que son vieux complice, Herman « Gadgets » Schwarz, appelait sa création, un pistolet d'un type très particulier, et d'un calibre réduit. Le petit automatique, hyper compact et très léger, était composé d'une crosse moulée d'une seule pièce, d'un pontet d'une queue de détente et d'une carcasse en deux

éléments. Le tout dans une matière composée de plastique et de carbone. Seuls, le ressort du mini-chargeur en plastique et le surprenant bloc chambre-canon de deux pouces étaient en acier, mais, aux rayons X des contrôles d'aéroports, l'ensemble disparate se fondait dans le puzzle mécanique de la machine. Bien sûr, il ne s'agissait que d'une arme de secours. Efficace, certes, mais un peu légère en vue d'un vrai blitz. Pourtant ce soir comme fréquemment en pareil cas, l'Exécuteur devrait s'en contenter en cas de problème. La dernière version offrait vingt mini-ogives. Des balles sans douilles pour le moins insolites, constituées d'un petit bloc de propergol solide et spécialement traité, dans lequel étaient insérés projectile et amorce. Des munitions de calibre 4,7 mm, dont le futuriste fusil automatique G11 de Heckler & Koch utilisait la version standard, et que l'ami Herman avait tout récemment transformées en véritables engins de destruction, chemisées au tungstène et fendues dans la longueur à partir de la pointe pour se fragmenter à l'impact. De minuscules mais très violents messages de mort, que Bolan aligna dans la crosse-chargeur, avant de glisser l'arme sous son blouson de toile et de remettre la Japy dans le sac de voyage.

En dehors du pistolet les « monnaies » constituaient une autre de ses assurances-vie. Il s'agissait de faux dollars très particuliers, des pièces coulées dans un alliage spécial et renfermant des mini-charges à mélanges explosifs, déflagrants ou incendiaires qu'il suffisait de tordre vigoureusement pour déclencher le processus à retard. Là aussi une invention d'Herman Schwarz, comme le mini-Caméscope d'apparence touristique qui accompagnait désormais l'Exécuteur dans ses déplacements à l'étranger. Baptisé « Little Smart » par son créateur, le « Petit Malin » était un appareil qui taxait au creux de la paume, pourvu d'un système de vision nocturne très performant, utile pour le combat de nuit. Une merveille de technologie, adaptable sur la sangle serre-tête prévue à cet effet. Dans le sac également le Survival nouvelle cuvée, inséré pour le voyage dans un épais bouquin illustré que l'Exécuteur sortit de la poche latérale du sac. Une arme qui n'en avait pas l'air, genre simple coupe-papier, mais coulé dans une matière elle aussi composite et indétectable, aussi dure que l'acier trempé. 5 mm d'épaisseur, agrémenté de motifs floraux découpés à l'emporte-pièce qui, même aux rayons X, noyaient sa silhouette dans la profusion des illustrations du livre. Un objet fait pour tuer. Très léger, très solide, tranchant comme une lame de rasoir.

Pour le matériel lourd, le Guerrier avait d'ordinaire recours aux fournisseurs locaux. Souvent peu fiables, la plupart du temps dangereux. Donc, Jef, le contact D.E.A. indiqué par Brognola, devrait faire l'affaire. D'ailleurs, il était temps de l'appeler, et Bolan activa son nouveau cellulaire satellitaire. Nouveau look, nouveau code d'accès au

clavier, nouveau numéro également qu'il n'avait communiqué qu'à de rares privilégiés, comme Jack Grimaldi et quelques autres, dont Claudia Simoni et Gina Loella, ses fidèles amies siciliennes. Le portable était d'aspect classique et estampillé d'une marque connue, mais spécialement mis au point par les ingénieurs de la NASA, et que Herman Schwarz avait reconfiguré pour l'Exécuteur. Outre son code d'accès à lettres et à chiffres et la miniaturisation en constante évolution, sa particularité essentielle résidait dans la surprenante antenne de l'engin. Plus rien à voir avec l'énorme protubérance en usage dans les satellitaires civils, mais un circuit filaire issu d'un alliage spécial et noyé dans toute la carcasse du combiné. Douze mètres en tout. Une puissance inégalée, une qualité de son irréprochable. L'appareil captait aussi bien les relais des satellites de télécommunication de la NASA, que ceux de la Défense et du N.S.A. Muni d'un scrambler complexe, toutes ses communications étaient brouillées, à l'émission comme à la réception. Des pôles à la Chine en passant par l'Amazonie, les communications passaient sans problèmes, tout en restant indéchiffrables en cas d'écoutes scannérisées. De mémoire, il avait déjà composé le numéro de portable du résident. Il y eut une sonnerie au bout de la ligne, puis un répondeur. Une voix d'homme. Sans laisser de message, l'Exécuteur raccrocha, composa cette fois l'autre numéro fourni par Brognola.

— *Estou ?*

On avait décroché avant même que Bolan n'entende la sonnerie dans le combiné.

— Jef ? demanda-t-il d'emblée.

— De la part de qui ?

Méfiance légitime. Jef n'était qu'un code intérieur au service qui l'employait.

— John Smith, se présenta Bolan. On vous a parlé de moi ? insista-t-il en anglais.

Petit silence, puis :

— *Sim.*

En brésilien.

— J'aurais peut-être besoin de matériel, insista l'Exécuteur. C'est possible ?

Petit rire sec dans l'appareil et en anglais cette fois :

— Par ici, tous les... matériels sont possibles.

L'anglais de Jef était teinté d'un accent indéfinissable, légèrement traînant Genre français, ou quelque chose comme ça. En tout cas, pas un Américain. En ces temps difficiles pour l'image de marque de

l'Amérique, résidents de toutes nationalités œuvraient dans le monde pour la D.E.A., la C.I.A. et autres Agences nationales, car moins repérables que les Yankees bon teint. Selon Brognola, ce Jef était tout nouveau dans le secteur. Sans doute pas grand-chose à en attendre, mais on pouvait essayer.

— Le matos... interrogea Jef, lourd, ou léger ?

— Éventuellement les deux, mais rien de sûr encore, répondit le Guerrier, prudent.

Il n'aimait guère ce type de dialogue par téléphone et il proposa :

— On peut se voir ?

— Quand vous voulez. Ces jours-ci, je reste en ville. En principe.

— O.K., remercia l'Exécuteur. Je rappellerai.

Il raccrocha, reprit la ligne aussitôt pour composa-cette fois le numéro de portable du taxidermiste.

— *Estou ?*

— Augustín Pinhero ?

— *Sim, senhor.* Pour votre service.

La voix était plus chantante. Absolument brésilienne, mais un brin éraillée. Seul problème, le vocabulaire portugais de Bolan n'était pas très étendu et il demanda :

— *Do y ou speakEnglish ?*

— Euh... *little...*

— *Español ?*

— *Si ! Si !*

Ayant préparé son texte, Mack Bolan, alias John Smith, expliqua qu'il était américain, qu'il travaillait pour la compagnie d'assurances d'un hebdomadaire dont deux des journalistes avaient disparu. On les avait aperçus pour la dernière fois dans le bairro São Raimundo, alors qu'ils se rendaient chez les Saragosa. La compagnie était prête à payer toute information, même la plus banale. Beaucoup de dollars. Ils ne feraient en somme que bavarder autour d'un verre à propos de la famille Saragosa, et le nom du taxidermiste ne serait jamais cité.

Il y eut un long silence, et craignant que le Brésilien ne raccroche, Bolan insista :

— Même si vous pensez ne rien savoir d'important ! Il suffit parfois d'un détail. Et ma compagnie paye très bien les détails, *señor* Pinhero.

— Eh bien, c'est-à-dire... Je ne connaissais la famille Saragosa que dans le cadre professionnel, *señor* Smith. Mais si vous pensez que... Enfin... vous pouvez passer à mon atelier.

Soulagé, Bolan proposa :

— *Ahora* ? Maintenant ?

— Je préférerais après la fermeture, *señor*. À cause de mon ouvrier, vous comprenez. Il n'a pas à savoir...

— *Seguro* ! coupa Bolan. Alors, ce soir ?

Encore une hésitation.

— Hum... j'ai un dîner à l'extérieur.

— Même tard, mentit l'Exécuteur, j'ai moi-même un rendez-vous.

— Eh bien... *de acuerdo*. Je suis au bairro São Geraldo. Au numéro 3, rua Pico. Vous verrez l'enseigne, c'est un endroit bien éclairé. Disons 11 heures ?

— O.K., acquiesça Bolan.

Il raccrocha, demeura un instant songeur. Il aurait finalement eu le temps de rencontrer Jef, et peut-être même de se procurer de quoi assurer un vrai combat le cas échéant. Mais, il l'avait senti à ses réticences, le *senhor* Pinhero avait peur. Il ne l'avait accroché qu'avec l'espoir d'en tirer quelques dollars. Il en était presque certain, le bonhomme ne lui apprendrait rien d'intéressant à moins d'user de la manière forte, ce dont il n'était évidemment pas question.

Décidant que les armes pouvaient attendre, l'Exécuteur rangea ses affaires et passa dans la salle de bains. Après toutes ces heures d'avion et la moiteur de l'arrivée, une douche serait la bienvenue.

CHAPITRE IV

Elle avait envie de hurler, mais tout était bloqué en elle et, en réalité, elle ignorait même pourquoi elle avait envie de hurler. Sans doute cette impression de piège... Il lui semblait que des années-lumière s'étaient passées depuis... depuis quoi, au fait ?

Juste le son d'un moteur. Son unique souvenir depuis... depuis... Un son de moteur qui lui avait semblé durer des siècles. Puis, plus rien.

— ... toi... veille-toi... Hé, tu... tends ?

Elle se dit qu'elle ne devait pas ouvrir les yeux, pas montrer qu'elle ne dormait pas. Puis, effrayée, elle se dit qu'en la croyant endormie, l'ennemi allait peut-être lui faire du mal. Alors elle ouvrit les yeux et elle se souvint. Pas complètement de tout et tout de suite, mais par vagues. Un peu à la façon d'une marée qui monte progressivement. Et elle eut mal. Très mal. Partout en elle. Surtout dans ses entrailles.

La peur.

Maintenant elle se souvenait de tout. Un cri de toucan se fit entendre, émanant de l'autre côté de ces barreaux qu'elle voyait découper en tranches le paysage au-dehors. Un paysage uniformément vert. Un décor dont elle se souvenait. Des feuilles, des arbres, rien que des feuilles et des arbres. Tout près. Comme si on l'avait retenue prisonnière au milieu d'une...

La forêt ! À présent elle se souvenait de ça aussi. La forêt. Elle ignorait où elle était vraiment mais c'était en pleine forêt. En pleine *selva*, comme on disait par ici. Quelque part en pleine *selva* amazonienne.

— ... *comer*.

Elle reporta son regard sur la face penchée au-dessus d'elle. Un visage laid aux méplats grossiers, un nez bizarrement écrasé, une bouche édentée, des yeux tout petits, noirs et méchants, enfoncés dans des orbites creuses à la peau bistre et granuleuse. Avec autour, une crinière de cheveux raides et gris sale. Poisseux. Un visage de femme. Pas vraiment vieille, plutôt hommasse. Comme le buste à la peau

bistre et aux épaules massives, luisantes de transpiration. Une colosse. Un monstre.

— *Comer*, répéta la femme. Manger. Tu dois manger.

La voix était rauque, autoritaire, vindicative. Maintenant que son esprit sortait des brumes, la jeune femme remettait sa mémoire à l'endroit Patricia Ramsey, journaliste. Son dernier reportage avorté. Le Transal français. Ingrid Betancourt. Les FARC. Puis les bairros de Manaus. Le trafic d'organes humains et... mais la suite avait du mal à passer les écluses de sa mémoire. Trop hideux. Les cadavres pleins de sang sur le plancher du baraquement le trou des latrines avec le corps de... de Victor qui... Atroce ! Insupportable. Et puis la suite. De vagues flashes de mémoire. Des bruits de moteur. Une impression de monter, de descendre, de flotter, de tanguer. Et puis la plongée dans un état de demi-sommeil rompu par des cris d'oiseaux ou de singes, des ronflements lointains de moteurs, parfois des appels, des rires excités sur fond de sambas ou de salsas. Et de temps à autre, des hurlements. Des échos de bagarres. Des détonations. Comme des coups de feu. Et omniprésente, cette voix. Cette voix cassée, inquiétante, la seule qu'elle ait vraiment entendue de près depuis...

La réalité entraînait en elle peu à peu, comme pour la torturer : elle était prisonnière. Son corps était paralysé, et son esprit n'arrivait pas à s'échapper. Comme si, dans sa tête aussi, il y avait eu des barreaux, à l'instar de cette pièce aux parois de bois moisi, véritable sauna dont le mobilier se résumait à un simple châlit grinçant. Une armature fixée dans le béton gras du sol, et supportant un matelas pourri sur lequel elle gisait Attachée. Une chaîne était reliée au collier d'acier qui serrait son cou. Une chaîne juste assez longue pour lui permettre l'usage du seau d'hygiène posé à terre, trop courte pour lui autoriser plus de deux pas autour du sommier. Elle ignorait depuis combien de temps elle gisait ainsi, mais son jean et son T-shirt poissaient sur elle comme une seconde peau malsaine.

— Tu dois manger. C'est Papá qui l'a dit.

Papá. Une sorte de diminutif. Patricia n'avait entendu qu'une fois le monstre prononcer le nom tout entier. Papága ou Papágué quelque chose. Un nom qui, très loin dans sa mémoire défaillante, lui en avait rappelé un autre. Mythologie ou légende, film, opéra. Un nom associé à une musique. Mais impossible de se souvenir.

— Il faut manger, insista la voix cassée sur un ton menaçant Sinon...

La femme parlait brésilien et Pat Ramsey devait faire un effort pour tout comprendre. Mais, là, c'était facile : Ou elle mangeait ou Papá ou Papága quelque chose serait mécontent.

— No.

Ça y était ! Elle avait enfin réussi à glisser un mot entre les parois de sa gorge douloureuse. Le seul mot qu'elle ait eu envie de prononcer dans l'état où elle se trouvait, au milieu d'événements auxquels elle ne comprenait rien. Et de tout c'était ça le plus terrible, ce qui lui faisait le plus peur : ne pas comprendre.

— No !

Elle ne savait pas très bien pourquoi elle refusait ainsi de manger et de boire mais, confusément elle sentait que c'était la seule forme de résistance à sa portée. Et pour mieux marquer cette fronde, elle s'attachait à ne pas prononcer le *náo* portugais, mais le *no* à l'espagnole. Ou plutôt à l'anglaise. Tout au fond d'elle-même, elle sentait bien que c'était puéril, mais son esprit embrumé ne trouvait aucune autre solution et...

— *Então* ? Alors ?

À travers les brumes de sa vision instable, la journaliste vit le monstre sursauter violemment, puis tourner la tête vers la porte qui venait de s'ouvrir sur une silhouette découpée dans le rectangle vert de l'extérieur. L'homme était encore plus massif que sa monstrueuse geôlière et aussi large que haut, avec des bras et des jambes énormes.

— *Então* ! gronda-t-il d'une voix vulgaire. Elle a bouffé ?

La femme secoua la tête, l'air craintif.

— *Não*, Papá. Cette salope veut rien savoir !

L'homme hocha la tête, traversa la cellule, vint se pencher sur Patricia et, pour la première fois, elle put voir sa tête. Un crâne rasé, une face vérolée, creusée de cratères roussâtres, une bouche lippue, et des yeux noirs luisants qui la regardaient comme ceux d'un entomologiste examinant un insecte. Pat Ramsey vit aussi le pendentif en or piqueté d'émeraudes sur son poitrail velu, et la bague en forme de tête de tigre ou de jaguar qui ornait son auriculaire plein de poils noirs. Avec une émeraude là aussi. Grosse, brute, luisante comme un regard de cyclope maléfique.

— Tu ne veux vraiment pas manger ?

L'estomac au bord des lèvres et son cœur battant la chamade, l'Américaine parvint à secouer la tête :

— No, répéta-t-elle.

L'homme hocha lentement la tête puis, d'un ton résigné, il soupira :

— *Bem*. Bien.

Et, sans prévenir et d'un mouvement d'une violence inouïe, il envoya son énorme bras de côté, expédiant un terrible coup de poing

dans la face de la geôlière. Cela fit « crac », la grosse femme bascula en arrière, tomba sur son séant dans un bruit mou, étouffant un gémissement aigu en portant les deux mains à son nez. Tétanisée, Pat Ramsey vit du sang gicler entre les doigts de la malheureuse, tandis que, regagnant la porte, l'homme grondait sinistrement :

— Fais-la bouffer. Je la veux en forme. Je la livre demain.

« Je la livre demain » ! Le sang lui battant subitement aux tempes, l'Américaine sentit sa peur monter de plusieurs crans. Elle l'avait compris malgré les brumes de son esprit, son supplice ne faisait que commencer. Et elle ignorait toujours pourquoi elle était là.

Le bairro São Geraldo se situait assez loin du centre-ville et du Théâtre Amazonas. Mack Bolan connaissait Manaus pour y être déjà venu au cours de blitz précédents. Le Snake sous son blouson de toile sans manches et le Survival dans son étui, sous sa jambe de pantalon, il s'était fait conduire en ville en taxi. Après une rapide reconnaissance du secteur, côté bairro São Raimundo, lieu du drame de la famille Saragosa et de la disparition des journalistes, il était allé effectuer la même démarche au bairro São Geraldo, histoire de se faire une idée. Visiblement moins miséreux que le premier, principalement composé de constructions sur pilotis, les *palafitas*, plantées moitié sur le front du canal et moitié plus ou moins en dur sur la terre ferme. Briques et parpaings mélangés, édifiés à la hâte. Pas vraiment sale, beaucoup d'enfants jouant dans les caniveaux, odeurs épicées et musique omniprésente. Personne n'ayant vraiment fait attention à lui, Bolan avait facilement pu repérer l'atelier d'Augustín Pinhero. Apparemment, à l'instar de ses voisins de quartier, le taxidermiste ne roulait pas sur l'or, mais, ici, cela ne voulait rien dire. Pas de lumière derrière les trois fenêtres de la maison. Après un vague dîner de poisson frit accompagné d'une *Antarctica* trop tiède au comptoir d'un éventaire, le Guerrier avait fait un long tour du centre à pied, pour finir devant le *Teatro* où on donnait un concert Restauré en 1974 et éclairé *a giorno* jusqu'au sommet de sa coupole polychrome, le fameux « Opéra de la jungle » avait fière allure. Malgré la nuit tombée depuis longtemps, il faisait encore chaud sur les trottoirs où les Manausiens se promenaient en famille. Depuis quelque temps, la démographie de la capitale de l'Amazonas avait dépassé celle de Belém, centre névralgique de l'embouchure du fleuve-mer, situé 1500 kilomètres en aval. Manaus avait beau être perdue en plein milieu de la plus vaste forêt du monde, elle n'en était pas moins devenue un important centre industriel et commercial, arborant en même temps les vestiges défraîchis de la grande époque du caoutchouc et quelques hardiesses futuristes. Point noir néanmoins, en attendant la fin des avantages de la zone franche en 2012 qui obligerait les responsables à prendre des mesures de reconversion : la misère notoire de tout un pan de la population. Des

dizaines de milliers de laissés-pour-compte, qui vivotaient dans les bairros, favorisant bien sûr toutes sortes de trafics. Bien qu'ayant trop souvent été confronté à la misère, Mack Bolan n'arrivait toujours pas à s'y habituer. Le destin de l'humanité n'était la plupart du temps qu'un univers d'injustice et de souffrance, où le bonheur ne se consommait qu'à petites bouchées parcimonieuses. L'envie, la jalousie, la haine et le crime étaient pour beaucoup dans ce déséquilibre. Bassesses endémiques et haïssables, que des politiques irresponsables hissaient parfois aux chapiteaux des idéologies.

— *Relógios, senhor !*

Brusquement arraché à ses pensées, Bolan baissa les yeux, découvrant le gamin. Pas plus de douze ans, juché sur une bicyclette rongée par la rouille et grinçant comme un corbeau. Tel un acrobate, il maintenait presque immobile la ruine de vélo à la hauteur du Guerrier.

— *Relógios, senhor !* Des montres ! Grandes marques !

Sans s'en rendre compte, l'Exécuteur venait de déboucher sur la *praça da Saudade*, où d'autres jeunes garçons tentaient d'arracher quelques reais aux rares touristes. Les gamins des bairros. Ses jambes maigres émergeant d'un large short, agile comme un danseur et continuant à rouler quasiment sur place, celui-là levait les bras vers lui, brandissant une dizaine de montres et de chronos accrochés à ses avant-bras. Tout sourire commercial aux lèvres, il répéta dans un souffle :

— *Relógios !* Toutes vraies, *senhor !* Pas contrebande !

Ben voyons ! Malin, il lui tendait une très fausse Rolex, la faisant luire de ses aciers miroitants sous l'éclairage d'un réverbère. Comprenant que son client n'en voulait pas, il proposa un gros chronomètre doré en soufflant encore :

— *Americano, senhor ?*

— J'ai déjà un chrono, éluda Bolan, amusé.

Pas démonté pour autant, l'adolescent insista :

— Je t'ai vu tout à l'heure, au bairro. Tu cherches une *rapariga* ?
Una chica ? Une fille ?

Pour être bien sûr d'être compris, il mélangeait le portugais et l'espagnol. Bolan tiqua :

— Tu m'as vu tout à l'heure ?

Lui qui avait cru passer inaperçu !

— *Si, senhor !*

Préférant ne pas insister en demandant dans quel bairro il avait été vu, Bolan interrogea :

— Et alors ?

— Des touristes vont parfois chercher une fille là-bas. Et des *raparigas*, moi j'en connais des belles. *Muito bonitas* ! Je connais tous les bairros, et toutes les filles des bairros ! ajouta-t-il en sculptant de ses mains dans l'espace des formes callipyges très évocatrices.

Il n'avait pas treize ans !

Touché, Bolan pécha une poignée de dollars dans sa poche, fourra les billets dans la main du jeune cycliste en disant :

— Pour la *bicicleta*. La première roue.

Au cours actuel de la monnaie locale, il y avait pour beaucoup plus que ça. L'ex-sergent Miséricorde n'avait jamais pu résister à la détresse des enfants. À cet instant, il pensa au petit Cheng, que le massacre de ses parents avait plongé dans le silence de l'autisme. L'enfant qu'il avait recueilli comme quelques autres petites victimes de la folie des hommes, au sein de la Fondation Miséricorde, créée en Suisse et dirigée par son amie Viviane Beck.

S'arrachant aux souvenirs et pressant le pas, il lança par-dessus son épaule :

— *Boa noite*.

— *Boa noite*, renvoya le gamin, médusé.

Puis, serrant les dollars dans son poing, il cria de loin :

— Moi, c'est Faro ! Si tu as besoin de quelque chose...

Mais l'Exécuteur n'écoutait plus. Il était bientôt 23 heures.

Quittant la praça de Saudade, il remonta l'avenue Constantino Nery, s'aperçut qu'il s'était passablement écarté de sa destination. Au même instant, les premières gouttes de pluie se mirent à crépiter sur le trottoir, faisant instantanément disparaître les promeneurs. Les gens d'ici savaient, et Bolan aussi, pourtant la violence de l'averse le surprit et il dut s'abriter. Une dizaine de minutes seulement, mais, déjà, les caniveaux débordaient, formant de véritables rivières dans les rues. Manaus était une ville étale et on était sous l'équateur. Bravant les dernières gouttes, Mack Bolan sauta dans un taxi en maraude, claqua la portière en lançant :

— *Rua das Aguas*.

Une des rues qu'il avait repérées plus tôt lors de sa reconnaissance. Tout à fait de circonstance, compte tenu de l'averse. Le taxi démarra, remonta plusieurs blocs avant de tourner sur le boulevard Alvara Maia. Un instant plus tard, il déposait Bolan à l'angle de la rua das Aguas, devant une maison en ruines, où quelques azulejos s'accrochaient encore à un pan de mur, vestiges de l'époque du dieu latex. Contre quarante reais, presque le prix d'une course à

l'aéroport, Bolan eut droit à un large sourire du *motorista* qui redémarra en trombe, faisant gicler de l'eau jusque sur les azulejos. Mais, déjà, l'Exécuteur avait traversé l'avenue pour enfiler la rue déserte, à peine éclairée. Une minute plus tard, il descendait la pente de la rue Pico, où de lointains accords de samba faisaient vibrer l'air moite. Une odeur de friture, de piment cuit et de vase flottait, et dans cet enchevêtrement de masures, les sons se répercutaient bizarrement, donnant au Guerrier l'impression d'être suivi. Un peu partout, des chiens invisibles s'étaient mis à japper. À Manaus, les bairros étaient pleins de chiens errants, livrés à eux-mêmes après l'arrestation ou l'assassinat de leur maître, des petits caïds locaux qui les avaient dressés pour attaquer. Et ici justement, on entraînait dans le vrai bairro. Avec ses constructions pauvres, d'abord en dur, puis en briques et bois mélangés, et enfin au bord de l'igarapé et comme accrochées aux pontons servant de trottoirs, les *palafitas* avec leurs échasses plongées dans l'eau noire. Construite sur la pente du canal et imbriquée entre ses voisines, la maison atelier du taxidermiste comportait une partie en dur reposant sur la berge, et une partie sur pilotis au-dessus de l'eau. Une lumière bleuâtre filtrait entre les lattes des persiennes. Mouvante, spasmodique. La télé. Cette fois, Augustín Pinhero était chez lui. L'accès à l'atelier se faisait par une sorte de ruelle privée à l'entrée surmontée d'une enseigne, un couloir à ciel ouvert bordé de palissades, qui aboutissait à un escalier de bois, couvert par un auvent. Après un regard alentour, le Guerrier s'engagea dans la ruelle, grinça l'escalier, trouva une porte massive sur laquelle une plaque de bois peint indiquait « *entrada livre* », invitation tempérée par la présence sur le mur d'une sonnette éclairée par une veilleuse. D'ici, le son de la télé était parfaitement audible. Un mélange de trompettes, de cris et de sons divers, avec coups de feu en prime. Genre western. Bolan sonna, prêta l'oreille, mais le vacarme de la télé étouffant tout autre son, il recommença, laissant son index peser sur le bouton. Devant ses yeux, bien visible malgré la pénombre, la plaque « *entrada livre* » semblait le narguer. Instinctivement, sa main gauche avait pesé sur la poignée de la porte et celle-ci s'ouvrit docilement. Moralité, même à cette heure, le domicile de l'empailleur restait un commerce. Repoussant le battant à l'intérieur, Bolan appela :

— *Senhor Pinhero* ?

N'obtenant pas de réponse, il acheva de pousser le battant, pénétra dans une vaste pièce plongée dans la pénombre et très encombrée. Des caisses de bois débordant de filasse, des cartons d'emballages, une très grande armoire métallique aux portes tordues. Aux murs, une armée d'étagères sur lesquelles s'alignaient tous les animaux de la Création ou presque. Suspendus à des crochets fixés au plafond, perroquets, urubus et autres toucans aux ailes déployées

semblaient planer dans un déconcertant vol immobile. Une véritable arche de Noé.

— *Senhor Pinhero* ?

Cette fois, il avait crié. Mais comme pour se jouer de lui, le son de la télé avait soudain baissé d'intensité, ne laissant plus filtrer qu'un fond musical. Toujours aussi rythmé, mais accompagné cette fois d'étranges gémissements, des halètements aigus, tour à tour syncopés et traînants. Très caractéristiques. Incrédule, Bolan hésita. De toute évidence, le *senhor* Pinhero prenait du bon temps. Il ne se décidait pas à aller de l'avant, quand il entendit une plainte plus forte, suivie d'une espèce de sanglot. Sec comme un hoquet Fronçant les sourcils, l'Exécuteur fit trois pas dans l'atelier, découvrit une longue table de travail pleine d'outils, dont certains tombés à terre. Au fond, un grand rideau séparait l'atelier d'une autre pièce. Derrière, la télé avec son western et ses coups de feu. Tous les sens en alerte, l'Exécuteur fit un autre pas en appelant :

— *Senho...*

La suite resta bloquée dans sa gorge. Le *senhor* Pinhero était bien là, en blouse de travail, bras levés, jambes nues et écartées, avec son pantalon tombé sur ses chaussures. Gémissant et haletant tour à tour, face ruisselante de transpiration et les yeux exorbités, il fixait Bolan comme s'il voyait le diable.

Il y avait de quoi. Le diable était passé par-là.

CHAPITRE V

Ses poignets menottés et accrochés au plafond, l'homme en blouse grise semblait prendre le ciel à témoin de son supplice. Car c'était bien un supplice. Hideux. Sous la forme de cette grosse chose oblongue glissée entre ses jambes écartées. Une forme luisante, couverte d'écailles, avec une sorte d'aileron, ou de nageoire. Une chose qui ressemblait...

Un poisson ! Énorme ! Un poisson dont la queue était clouée dans le plancher de l'atelier, oscillant mollement sous les mouvements mous du supplicié. À cet instant, un léger courant d'air écarta un pan de la blouse, découvrant l'entrejambe de l'homme. Tout ensemble, Bolan aperçut un sexe fiasque et plein de sang, et, derrière, le poisson, avec son « nez » en forme d'épée qui disparaissait vers le haut. Un espadon naturalisé, dont le rostre était enfoncé dans le rectum du torturé. Le supplice du pal, revu et corrigé. Atroce.

Comme par magie, la crosse du Snake était venue se loger dans la paume de l'Exécuteur et son pouce avait basculé le cran de sécurité. Dans le même temps, il avait refermé la porte d'entrée. Revenant dans l'atelier, il appela :

— Pinhero ?

Simple réflexe. Qu'il s'agisse de l'empailleur ou de quelqu'un d'autre... Le Guerrier songeait à empoigner les jambes du supplicié, quand son instinct l'alerta. Pistolet au poing, il bondissait vers le rideau de séparation, quand un grincement métallique résonna, suivi d'un glissement dans son dos. Dès lors, tout se passa très vite. Si rapidement qu'il eut à peine le temps de voir les deux ombres jaillir de la grande armoire et plonger sur lui. Dans un réflexe éclair, il esquiva du buste, levant le canon du Snake en direction du premier adversaire. Mais, dans le mouvement, ses semelles glissèrent dans une flaque de sang et il bascula de côté, cognant de la tempe contre le coin de la table de travail. Cela craqua dans sa tête, et un son strident suivit, qui fit exploser des feux d'artifice dans ses yeux. Dans une sorte de brouillard sonore, il entendit une voix grogner quelque chose en brésilien, aperçut la deuxième ombre foncer sur lui à son tour. Le temps d'un éclair, il vit luire du métal dans la pénombre, ressentit un

souffle au-dessus de sa tête, et, par instinct de survie, ses réflexes jouèrent de nouveau. Prolongeant sa chute arrière, il se retrouva sur ses pieds, genoux pliés. En appui sur ses jambes, il esquiva de côté, laissa filer la lame à quelques centimètres de son épaule, se redressa brusquement, puis, pivotant sur son pied droit, il envoya violemment sa jambe droite balayer celle de l'adversaire. Basculant à son tour, son agresseur s'écroula à la renverse près de lui. Relevant alors son pied droit, l'Exécuteur frappa. Imparable. Un coup fulgurant de la pointe de la Nike, qui atteignit le menton relevé de l'ennemi avec une précision parfaite. Cela donna un choc mat et bref, que tout le corps du type sembla encaisser. Il eut un sursaut, partit sur le côté, les deux bras battant mollement l'air et lâchant son arme. Un rasoir. Mais Bolan avait déjà enchaîné. Le pied qui venait de frapper avait achevé sa course et repris appui sur le plancher visqueux en pivotant, avant de s'élever de nouveau. Un autre shoot, qui prit l'inconnu en sens contraire, le clouant au sol en le frappant à la tempe. Mais, dans son champ de vision, apparut un troisième homme, pendant que son premier agresseur revenait à la charge, une arme dans son poing.

On passait cette fois aux choses sérieuses, mais le Snake, lui, n'était plus dans la main de l'Exécuteur. Échappé pendant la chute.

— Crève ! grinça le type.

Suivit un cliquetis de culasse, aussitôt ponctué d'un coup de feu. Puissant, assourdissant, mais juste un peu tardif. Bolan avait déjà plongé. Un roulé-boulé qui s'acheva dans une position idéale : genou gauche au sol, pied droit partant une nouvelle fois en balayage circulaire. Son mouvement fut si rapide, si instinctif, que l'autre n'eut ni le temps de parer, ni celui d'abaisser le canon de son arme. Lancé en fléau avec une force inouïe, le talon de l'Exécuteur avait percuté le creux du genou droit de son adversaire. Le type poussa un cri et bascula en arrière. Son index avait encore enfoncé la détente de l'automatique, et, une nouvelle fois, le projectile se perdit dans l'atelier. Poursuivant son enchaînement, Bolan avait pris appui sur les mains et, dégageant son pied du genou déboîté, il l'éleva à la verticale, avant de l'abattre sur la face du type tombé près de lui. Sous le choc, le crâne de l'autre percuta le plancher avec un bruit sourd. Roulant sur son agresseur, il bloqua le bras armé, tira dessus dans un mouvement à la fois arrière et pivotant, déclenchant un nouveau craquement. L'arme venait de changer de main. Un automatique lourd, puissant. Malheureusement un instant gêné dans ses mouvements, le troisième homme s'était ressaisi et se précipitait, brandissant une arme à son tour. Alors, pressé d'en finir, l'Exécuteur roula de côté, se retrouva face à son adversaire et pressa la détente de l'automatique. Deux fois.

Le pourri lâcha un profond soupir, puis son buste se mit à osciller et à la façon d'un arbre abattu, il bascula en arrière, s'affolant lourdement sur le plancher, soulevant un nuage de poussière et de duvet de plumes dans la lueur dansante de la télé.

Alors seulement Mack Bolan ressentit la douleur.

Intense, brûlante, sur le flanc gauche. Il y porta la main, la ramena toute rouge. Il était blessé. Dans le feu de l'action, il n'avait presque rien senti, mais, maintenant, la douleur augmentait. D'un regard, il identifia l'arme : Colt Agent calibre .38. Une munition pour tuer. Souffle coupé et des lucioles plein les yeux, le Guerrier se redressa, compressant la partie blessée à l'aide de son bras libre, pour aller se pencher sur les deux estourbis. Le premier avait une tête comme un compteur à gaz. Tout le bas du visage gonflé, avec le menton complètement déboîté, sans doute brisé. Entre ses paupières à demi closes, on devinait un filet terne. Coma. Le deuxième flingueur, celui à l'automatique, avait davantage écopé. Certes, le plancher n'était composé que de bois, mais à l'endroit de sa chute, l'arrière de son crâne avait rencontré le fer d'un des outils tombés de la table. Une sorte de marteau à pointe. Un filet de sang s'écoulait d'une plaie cachée par les cheveux. Crâne perforé. Très mauvais.

L'Exécuteur n'était à Manaus que depuis quelques heures, et, déjà, son tableau de chasse s'étoffait Deux morts et un comateux. Plus un blessé. Lui. Sans compter le pauvre Pinhero. Et apparemment personne en état de parler.

Vraiment un beau gâchis !

Le Guerrier en était là de ses pensées, quand un gémissement s'éleva au-dessus de sa tête. Réprimant une grimace et comprimant son flanc, il se redressa, retourna au supplicié. La cinquantaine, plutôt maigre, avec de longs cheveux gras lui tombant sur les joues. Examinant la face crayeuse, l'Exécuteur questionna :

— Pinhero ?

Un gémissement lui répondit puis un chuintement mouillé. Écœurant. Visiblement l'homme avait du mal à respirer. Laisant de côté sa propre souffrance, la tête toujours pleine de cloches affolées, l'Exécuteur alla écarter le rideau : personne derrière, sauf la télé dont il coupa le son Revenant ensuite dans l'atelier, il dut se résigner à l'innommable : désempaler le supplicié. Tâche à la fois délicate et fortement rebutante, et qui le devint encore bien plus quand le taxidermiste se mit à hurler. En nage, les côtes traversées par une douleur aiguë, Bolan dut renoncer. Dur comme l'acier et enfoncé presque jusqu'à la garde dans le fondement de Pinhero, le rostre de l'espadaon avait de toute évidence causé d'irréparables ravages. Entrailles complètement dévastées, le Brésilien n'était plus qu'un

moribond et l'arracher à l'odieux pal eût été le torturer plus encore et inutilement. Néanmoins, soucieux de soulager un peu le mourant, il l'abandonna un instant pour aller fouiller les poches de l'ennemi et trouva les clés qu'il cherchait. Étouffant un grognement de douleur, il grinça sur la table de travail, ouvrit les menottes du moribond, parvint à libérer et à accompagner le corps jusqu'au plancher où il l'allongea le plus doucement possible, le terrible rostre toujours en place. Les yeux maintenant mi-clos et les traits tirés comme du parchemin, le pauvre homme gémissait doucement, un filet de bave s'échappant du coin de sa bouche. Lui redressant la tête avec précaution et prêtant l'oreille aux sons extérieurs, le Guerrier appela tout bas :

— *Senhor* Pinhero ?

En guise de réponse, il n'obtint qu'un vague gémissement, accompagné d'un filet de sang. Réunissant son faible capital de portugais, il s'agenouilla près de l'agonisant en soufflant :

— *Soy* Smith, *senhor* Pinhero. L'agent d'assurance.

Propos complètement absurdes, compte tenu de la situation.

N'obtenant pas de réponse, il insista :

— Pinhero ! C'est moi, Smith !

Cette fois, le Brésilien battit faiblement des paupières.

— *Si. Si...*

D'un instant à l'autre, le taxidermiste allait décrocher. Il fallait faire vite. Bolan interrogea :

— Qui sont ces types ?

Le Brésilien chercha de l'air, grailonna :

— Les... les ordures ! Il... il faut... prévenir...

Bolan se pencha :

— Prévenir qui ?

— Na... riz.

— *Nariz* ? s'étonna Bolan.

En portugais comme en espagnol, *nariz* voulait dire nez.

— *Si.*

— Qui est Nariz ?

— *Con... tacto* !

— Tu veux dire... ton contact ?

— *Si* !

Le moribond était épuisé et il devait faire des efforts inouïs pour lâcher la moindre syllabe. Incrédule, Mack Bolan cherchait à comprendre. Un contact. Qui était donc Pinhero pour user d'un terme

aussi spécialisé ? Décidément l'Exécuteur était en plein brouillard. Mais il insista encore :

— D'accord, Pinhero. Nariz est ton contact. Mais où je le trouve, Nariz ?

D'abord, il crut que le supplicié n'allait plus répondre, tant sa respiration devenait anarchique. Enfin, dans un souffle, il parvint à expectorer :

— *Ca... Casita... Ca... sita vermel...*

— Casita vermel ? Augustín ! Qu'est-ce que c'est *Casita vermel* ?

— *Ca... sita ! Na... Nariz ! Todos... los... tardes !* Tous les soirs !

Décidément Bolan n'y comprenait rien. Sans illusions, il revint à sa question initiale :

— Augustín ! Qui sont ces mecs ? Qui les envoie ?

Les yeux de Pinhero se rouvrirent chavirèrent se refermèrent et l'Exécuteur crut que c'était fini. Mais le Brésilien parvint à chuintier entre ses lèvres dégoulinantes :

— *Ass... Assassi... nos !*

Des tueurs. Le Guerrier s'en serait douté.

— Envoyés par qui, les assassinos ?

Les yeux de Pinhero se fermèrent, mais, après un temps qui sembla une éternité, le taxidermiste finit par hoqueter :

— *Gor... do !*

Gordo signifiait gros, en espagnol comme en portugais. Bolan insista :

— *Gordo...* tu veux dire, un gros type ?

Mais Pinhero ne répondit pas. Il ne respirait quasiment plus et ne parlerait plus jamais.

Découragé, des élancements dans tout le buste, l'Exécuteur se redressa en grimaçant. Il fallait se tirer d'ici et rapidement. Les coups de feu ne pouvaient pas être passés inaperçus. Malgré sa douleur, il se dirigeait déjà vers l'entrée lorsque, simultanément, il y eut des bruits venant du côté de l'escalier et des coups frappés à la porte de l'atelier. Et, enfin, une voix puissante :

— *Polícia !* Ouvrez !

CHAPITRE VI

— Police ! Ouvrez !

À travers la porte, la voix avait résonné comme un glas. Quelqu'un avait entendu les coups de feu et avait sonné la troupe. Bolan avait un problème. Grave. Tandis que les chiens du voisinage se mettaient de la partie avec leurs aboiements, il chercha désespérément une solution. Au Brésil comme dans toute l'Amérique du Sud, les flics avaient plutôt tendance à tester la manière forte avant le dialogue. Cette voix à travers la porte annonçait une cascade de catastrophes. Ici, comme sur toute la planète, il n'était en fait qu'un hors-la-loi. En l'occurrence, un clandestin avec des faux papiers, des armes, et des cadavres autour de lui. Or, il était probable que toutes les issues étaient déjà sous contrôle. Il fallait trouver autre chose. Une issue que les flics...

— Sortez ! cria la voix derrière la porte. Mains en l'air !

Récupérant le Snake plein de sang, le Guerrier coinça l'automatique récupéré à l'ennemi dans sa ceinture. Taurus 9 mm. Efficace. Puis il passa dans l'autre pièce, trouva un couloir et une porte tout au fond. Les WC, manière locale. Simples latrines avec un coffre percé en guise de siège. Une seconde ou deux, l'Exécuteur fut tenté par cette idée. Le plan de la maison et la topographie extérieure venaient de défiler dans sa mémoire. Les latrines se situaient au-dessus de la dénivellation de terrain, du côté où la construction reposait sur la rangée de pilotis. Hélas, le coffre était solidement fixé au plancher. Voie sans issue. Pendant ce temps, le flic s'énervait. Avisant un rideau sur sa droite, le Guerrier l'ouvrit découvrit un bout de cuisine en désordre. Comme un fou, sans s'occuper de la douleur de son flanc et des lucioles qui s'affolaient dans ses yeux, il chercha une issue.

« Il y a toujours une solution ! » songea-t-il en faisant le tour des lieux du regard. Puis, soudain sous l'évier, la trappe attira son regard. Cinquante centimètres sur trente, avec un anneau métallique au centre. Grognant de douleur, il se baissa, tira sur l'anneau, faisant basculer la trappe sur le plancher. Vide-ordures local. Dessous, le noir couplé remugle de vase et de pourri. Pas ragoûtant mais le Guerrier n'avait pas le choix. Sans hésiter, coinçant le Snake à côté du Taurus dans sa ceinture et voulant ignorer son flanc blessé, il se glissa dans

l'ouverture, commença à se laisser descendre à bout de bras, étouffent le cri de douleur qui montait dans sa gorge. Heureusement, ce qu'il espérait se trouvait tout près sous l'ouverture. Un pilotis. Enroulant une jambe autour du poteau visqueux, il parvint à faire redescendre la trappe sur sa tête. Et la trappe se referma à mesure qu'il se laissait descendre le long du pilotis. Enfin, et alors qu'au-dessus de lui des pas précipités résonnaient sur le plancher de l'atelier, ses pieds prirent contact avec l'eau. La surface de l'igarapé. Sur la berge, des appels retentissaient et des faisceaux de torches électriques commençaient à balayer l'endroit. Les flics avaient trouvé les cadavres et lançaient la chasse à l'homme. Par bonheur, ils ne semblaient pas avoir découvert la trappe du vide-ordures. Un sursis pour le Guerrier. Réprimant une grimace, il se laissa couler dans une eau noire et grasse, à la surface de laquelle des choses malodorantes flottaient. Il nagea doucement s'éloignant en silence du secteur, vers l'aval et São Raimundo. Mais, au-dessus de lui, il voyait maintenant des silhouettes s'agiter, et les lampes-torches se multipliaient, tandis qu'au loin des sirènes résonnaient dans la nuit moite. Dans un moment, tout le bairro serait bouclé.

Pour l'Exécuteur, les chances d'échapper au piège seraient alors quasiment nulles. Nageant en prenant soin de rester à l'abri des pilotis, il parcourut une distance qu'il ne put réellement évaluer. Mais, à part les jappements de chiens décidément contagieux, le secteur semblait plus calme. Décidant de gagner la terre ferme et s'agrippant au talus boueux, il se hissa sur la berge, demeura un instant immobile, récupérant son souffle et tendant l'oreille. À travers les battements sourds de son cœur et les aboiements qui se répondaient sans fin, il percevait les échos de la chasse à l'homme en progression vers lui.

— *Shit !*

À peine si sa voix avait passé ses lèvres. Se redressant péniblement, vérifiant la présence des pistolets dans sa ceinture et profitant le plus possible de la configuration du terrain, il gravit la berge, se retrouva dans une zone d'habitations situées au sec. Au jugé, il estima sa position aux environs de la rue São Lazaro. Assez loin en aval de son point de départ. D'ailleurs, il apercevait le tablier du pont Caminha, celui qui reliait les bairros São Geraldo et São Jorge. Un instant, il fut tenté de retourner dans l'eau pour passer de l'autre côté, là où les recherches n'étaient pas encore lancées. Mais son état physique l'en dissuada. S'éloignant à pied et évitant les zones éclairées, il se dirigea vers le pont. Alors qu'il remontait vers les habitations et la rue São Lâzaro, un souffle rauque fusa tout près de lui, suivi d'aboiements furieux.

Les chiens !

Ils étaient au moins trois, dirigés par un molosse trapu, dont la silhouette et la forme de tête brutale alertèrent immédiatement l'Exécuteur. Un pitbull ! Langue pendante et les yeux lançant des éclairs, il fonçait vers Bolan en silence, tandis que, derrière lui, les deux autres l'imitaient en hurlant. Un pincement désagréable à l'épigastre, le Guerrier faillit sortir le Snake. Mais la détonation ne passerait pas inaperçue... Alors il fonça. Aussi vite que lui permettait son état physique. Ahanant sous l'effort et la douleur, il était parvenu aux premières baraques du bas de la rue, quand le fauve arriva sur lui comme un boulet. Son talon de Nike fut pris dans un étau et il faillit tomber.

Étouffant une plainte, Bolan envoya son autre pied. Un shoot qui atteignit son but : le bas-ventre du fauve. Ce dernier lâcha prise, poussa un hurlement aigu et se roula sur le sol. Échappant in extremis aux deux autres molosses, l'Exécuteur sauta, s'agrippa au premier mur qu'il trouva, parvint à se hisser, puis à se rétablir sur un morceau de toit bas. Il y grimpa, se retrouva sur l'autre versant, s'aperçut que les chiens contournaient la baraque. Y compris le pitbull qui n'était pas resté groggy longtemps. Seule solution pour leur échapper, la fuite par les toits. Maudissant cette blessure qui le brûlait, Bolan parvint à gagner une autre toiture en tuiles eu surplomb. Mais, décidément tenaces, les chiens suivaient. L'instinct de la chasse. Hystérique, le pitbull tentait de grimper au mur de l'immeuble. Le Guerrier rampa sur le toit et trouvant un mur de jonction, il put gagner une maison avec un balcon de bois, à l'angle d'une façade sur cour. En arrivant sur le balcon, il était si mal que ses poumons crachaient le feu. Examinant le secteur, il trouva une descente de gouttière. Tout près du balcon, mais apparemment en mauvais état. Il regarda au-dessous, ne vit qu'un trou noir d'où montaient des miaulements. Rien à craindre des chats, et les jappements des chiens s'éloignaient. La chance. Mais à cet instant, et comme pour le démentir, des sirènes s'élevèrent de nouveau. Et des appels. Des cavalcades dans la rue.

Sans plus hésiter, le Guerrier s'accrocha à la descente de gouttière, faillit lâcher prise sous le coup de la douleur, reprit son souffle, commença à se laisser glisser.

Si les flics le repéraient maintenant, il était cuit.

Soudain, il y eut un craquement et Bolan se sentit partir. La descente s'était arrachée du mur et glissait sur le côté. Poussé par l'instinct de conservation, il lâcha tout lança ses bras en avant attrapa un angle du balcon du bout des doigts, faillit hurler de souffrance quand le haut de son buste heurta la rambarde. Mais il serra les dents et, quand il se rétablit enfin sur le balcon, tout était calme. Sauf son cœur, qui cognait à tout rompre.

Regardant par-dessus la balustrade à l'autre extrémité du balcon, il découvrit une terrasse en contrebas, à moins de trois mètres. Il se laissa pendre puis lâcha prise. La réception fut brutale. Contenant une plainte, il se redressa, traversa la terrasse du côté opposé à la rue, se pencha, distingua vaguement le sol d'une courette, avec une fontaine au milieu.

Au-dessus de lui, des appels. Une femme s'était mise à crier et d'autres voix s'interpellaient de place en place. Dans un instant, le bairro entier serait en ébullition, et Bolan se voyait mal parti. Il ne devait plus traîner par ici : il fallait sauter. Cette fois, le choc fut à rude qu'il faillit rester au sol. Souffle coupé et le cœur au bord des lèvres, il vit des feux d'artifice exploser devant ses yeux. Son poulx battait la cavalerie et il avait l'impression que sa colonne vertébrale s'était disloquée sous le choc. Serrant les dents, il se repéra, devina une porte entrouverte au fond de la cour, attendit que le gros de la douleur s'estompe, puis se remit en route. De l'autre côté du panneau, il traversa un bout de terrain détrempé, sauta un muret en geignant, se retrouva dans une autre cour, d'où partait un couloir qui le conduisit enfin dans la courbe prononcée d'une venelle en pente qui sentait les égouts. Glissant sur les détritux, il descendit, tourna à droite, cherchant à s'orienter. Dix mètres plus loin, il débouchait enfin dans une vraie rue... et reculait aussitôt dans l'ombre.

La police !

La rue en était pleine. Des flics en uniforme, plus toute une flopée de types en civil. Faisant demi-tour, il remonta la ruelle, comprimant son flanc blessé.

— Pssit !

Bolan sentit son cœur bondir. Tournant la tête, il distingua une silhouette dans l'ouverture d'un couloir.

— Viens chez moi, *bonito rapaz* ! souffla une voix de femme avinée. T'es tout trempé ! Je vais te sécher et on va s'amuser !

Un rire vulgaire suivit, puis un hoquet, et la flamme d'un briquet qui allumait une cigarette éclaira une face de gargouille cadavérique, auréolée de cheveux noirs, hirsutes. Une clocharde ou une pute. Ou les deux à la fois.

— Viens, *rapaz* ! On va faire des choses !

Bolan accéléra le pas, poursuivi par les rires gras de la créature. Des élancements furieux lui labouraient la chair, irradiant la douleur dans ses reins, et jusque dans sa cuisse gauche. Derrière lui, soudain, des grondements de moteur s'élevèrent : des voitures grimpaient la ruelle, momentanément invisibles à cause de la courbe. Le Guerrier se plaqua contre un mur, cherchant désespérément une issue. Entre un

rideau métallique baissé et les murs aveugles d'un entrepôt, les palissades d'un chantier s'élevaient, plutôt délabrées. En bas de la ruelle, les grondements de moteur s'amplifiaient. D'un furieux coup de coude, le Guerrier essaya de se frayer un passage entre les planches, mais elles étaient solides. Il frappa encore, sans plus de résultat. En bas, les phares tournaient lentement. Dans trois secondes, leur pinceau blanc clouerait la silhouette de Bolan sur la palissade. Contenant un cri de douleur, il cogna alors du pied droit de toutes ses forces, un shoot à défoncer un mammoth. Il y eut un choc sourd, un craquement sec et, d'un coup, la planche se rabattit vers le haut, dessinant un rectangle noir. Bolan s'y coula, trébucha sur des pierres invisibles, rabaissa la planche et fit quelques pas dans le noir en direction d'une zone légèrement moins sombre, où il devinait un tas de gravats. Au moment où il s'y asseyait pour souffler, une sirène de police hulula dans la ruelle et des appels résonnèrent. Il entendit des portières claquer, des hommes s'interpeller, et, tandis que des faisceaux de lampes torche se mettaient à balayer les interstices de la palissade, une voix rêche commanda en brésilien :

— Ratissez le secteur ! Regardez partout !

L'Exécuteur s'était jeté à l'écart, derrière un angle de mur écroulé, au pied d'un monceau de gravats. Mais, déjà, des pas venaient vers lui, faisant rouler des pierres et bousculant les obstacles. Brusquement, une lumière aveuglante inonda la friche que Bolan venait de quitter. Il perçut des claquements de culasses, vit des ombres portées se profiler dans la zone de lumière, puis des silhouettes. Comprimant son côté blessé, le Guerrier recula doucement, cherchant une issue. Mais il avait beau fouiller la nuit derrière lui, il ne trouvait rien.

Il était piégé.

— Attention ! Il est armé et a déjà tué ! Soyez prudents.

Bolan se tassa contre son bout de mur. Les flics allaient le flinguer à vue !

— Il est là !

L'estomac de Bolan se crispa. Comme dans un théâtre d'ombres, il vit des silhouettes armées se précipiter. Il fallait fuir. Tenter sa chance. Ramassé sur lui-même, le Guerrier allait s'élancer quand il s'arrêta net.

Les flics convergeaient tous vers un même point, situé exactement... à l'opposé de sa planque. Un jappement furieux les accueillit derrière un empilement de détritits et Bolan vit un grand chien roux et efflanqué jaillir des débris comme un diable. Un rire salua la fuite de l'animal, mais le chef du détachement se mit à hurler :

— *Sangue de Deus !* Trouvez ce salopard !

Les hommes en uniforme se dispersèrent de nouveau, mais l'Exécuteur avait profité de la courte diversion pour se glisser plus profondément au centre de l'amas de pierres qui l'entourait. Soulevant quelques blocs, il les ramena sur lui. Il n'avait pas fini de poser le dernier bloc de ciment contre sa joue, que des pas se firent entendre tout près, et qu'un rayon de lampe se mit à ramper vers lui. Il entendit des raclements, des cailloux roulèrent et les pas s'arrêtèrent. Si près qu'il pouvait entendre la respiration saccadée du type.

— *Mierda !*

Le flic s'était tordu une cheville. Mauvais, il rebroussa chemin en claudiquant, maugréant dans sa barbe des choses sans doute pas très aimables. Puis il disparut et Bolan respira mieux. Aussi précaire et inconfortable qu'était sa cache, elle avait montré son efficacité. Alors il se résolut à attendre. Et il attendit longtemps. Enfin, les échos de la chasse à l'homme s'éloignèrent, moururent peu à peu, bientôt relayés par les grondements des moteurs qui s'estompèrent à leur tour.

Il était provisoirement sauf, mais rien n'était solutionné pour autant. Il sentait ses forces décroître et son bain dans l'eau souillée n'avait rien arrangé. Il avait besoin de soins. Si par malheur la balle était restée dans sa viande, le contenu de la trousse d'urgence de son sac de voyage ne suffirait pas. Quant à trouver un médecin discret... Des tas de problèmes en perspective. Sans compter la rupture de son seul fil conducteur : la mort de Pinhero. Fiasco intégral.

En sueur, soufflant sous l'effort, Bolan fit basculer les gravats, émergea à l'air libre en inspirant à petits coups prudents. Maintenant, la douleur devenait sourde, ponctuée d'élancements aigus qui le secouaient comme autant de décharges électriques. Couvert de poussière et le pouls à 150, il allait se redresser quand, soudain, il y eut comme un glissement dans le noir. L'Exécuteur se statufia. À la même seconde, une lumière creva la nuit, l'aveuglant subitement.

— *Prisioneiro, el bandido !* grinça une voix aigre. Prisonnier, le bandit !

L'inconnu avait raison : cette fois, Mack Bolan était piégé.

CHAPITRE VII

Cette voix n'était pas celle d'un flic. C'était celle d'une femme avinée, celle de la clocharde aperçue plus tôt dans son encoignure de porte. Réunissant ses connaissances en portugais, Bolan interrogea, la voix peu amène.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Un rire grinçant lui répondit, puis le rayon de la torche changea de direction, éclairant brusquement la face de gargouille décharnée. Sous des yeux proéminents à l'éclat fiévreux, un grand nez aux narines pincées surplombait une bouche à la dentition jaunâtre et à demi manquante. Le tout, couronné d'une crinière en désordre. Un ensemble repoussant et sans âge.

— Qu'est-ce que tu veux ? répéta Bolan en se redressant péniblement *No dinheiros*. Je n'ai pas d'argent.

La créature laissa échapper un rire désagréable.

— Tu mens, *bonito bandido* ! Les gringos ont de l'argent plein les poches.

Gringo, ça voulait dire américain. Bolan la détrompa :

— Je ne suis pas un gringo.

— Des histoires ! ricana la gaigouille. Des histoires ! Par ici, tous les types dans ton genre sont des Yankees.

Comprenant sans doute les lacunes de Bolan en brésilien, elle était passée à l'espagnol. À Manaus, beaucoup le parlaient couramment... comme la plupart des Américains de passage. Apparemment ravie, la vieille répéta dans un rire gras :

— Des histoires, *bello bandido* !

Dans toute l'Amérique du Sud, les Yankees n'étaient guère appréciés que pour leurs dollars, mais le Guerrier n'avait pas envie de discuter. Dans son état, cette créature pouvait lui être utile. Il avoua :

— O.K. J'ai quelques dollars. Si tu m'aides, ils sont à toi.

— Combien ?

— Pas beaucoup.

— Combien ? Tu es blessé, et les flics te cherchent. Ça vaut beaucoup de dollars.

La gargouille s'impatientait et son timbre de poissarde sonnait fort dans la nuit Ameuter le quartier n'arrangerait pas les affaires de Bolan. Il questionna :

— Tu connais un médecin ? Je veux dire, un médecin qui n'aime pas la police ?

— Ça dépend, répondit prudemment la vieille.

Bolan proposa :

— J'ai quelques dollars. Si tu me trouves un médecin discret, ils sont à toi.

— Combien de dollars ?

— Je ne sais pas. Peut-être cinquante.

— Tu mens, tu as plus de cinquante dollars. Les Yankees ont toujours plein de dollars sur eux.

Bolan l'aurait volontiers tuée. Mais connaissant la nature humaine, il n'en démordit pas et la créature céda enfin.

— D'accord, dit-elle. Tu donnes les dollars et je t'emmène chez moi. Le médecin viendra.

— La moitié seulement. Le reste, quand j'aurai vu le médecin.

La vieille fit semblant d'hésiter, accepta finalement en tendant une main crasseuse sous l'éclairage de sa lampe. Dans ses gros yeux proéminents, la flamme fiévreuse semblait s'être avivée.

Bolan sortit quelques dollars trempés de sa poche, compta rapidement, les remit à la femme qui les fit prestement disparaître, avant d'inviter :

— Rapplique, *bandido*.

Trébuchant dans les ordures et l'un suivant l'autre, ils s'enfoncèrent dans un dédale de ruines qui sentait les égouts. Éclairant son chemin de brefs coups de torche, la pocharde laissait parfois fuser son petit rire diabolique. Une vraie sorcière ! Des miaulements excités montaient des bâtiments abandonnés et des frôlements inquiétants s'élevaient çà et là. D'étranges couinements aussi. Les rats. Ils descendirent un raidillon boueux, pataugèrent dans des trous d'eau, se retrouvèrent enfin à l'arrière d'un petit baraquement en briques, en mauvais état.

— Mon palais ! ricana la créature en désignant une vieille porte à demi enterrée. Ici, aucun policier ne viendra te chercher.

C'était déjà ça. Mais pour ce qui était du palace... une cave. Ou plutôt, un local à demi enterré, qui sentait affreusement mauvais et

qu'une lampe à acétylène éclairait d'une lumière de morgue. Près du grabat, une bougie fichée dans le goulot d'une canette de bière parachevait l'éclairage. Le luxe. Au fond de la pièce, au ras du plafond, un soupirail condamné par une grille débouchait sur la ruelle empruntée plus tôt par Bolan. Pour seul mobilier, outre la caisse de bouteilles vides qui trônait en son milieu, la pièce au sol pavé de pierres inégales comprenait une table faite de planches et de tréteaux, une chaise au skaï déchiré, un réchaud à alcool qui avait dû connaître Francisco Orellana, le découvreur de l'Amazonie. Plus une paillasse, montée sur un cadre métallique complètement délabré. Et, face au lit, une porte basse ouvrait sur des profondeurs obscures. Suivant le regard de l'Exécuteur, la poissarde renseigna fièrement :

— L'escalier de la cave. Ça monte aussi vers la rue.

Épuisé, le Guerrier se laissa tomber sur la paillasse. Son côté était engourdi et la fièvre lui battait les tempes. Sous les yeux intrigués de la vieille, il ôta son blouson trempé et rouge de sang, posa les pistolets et le satellitaire près de lui, ouvrit sa chemisette ensanglantée, découvrit enfin la blessure. Du sang coulait encore un peu. Par deux orifices. Un situé sur le côté, l'autre quasiment dans le dos. Trop loin derrière pour pouvoir le traiter soi-même. Apparemment, une blessure en séton. Avec un peu de chance... Serrant les dents, Bolan palpa la chair. Gonflée, pas belle. Il contint une grimace. La balle semblait ressortie, mais une des côtes était peut-être fêlée. Et, à cause de son séjour dans l'igarapé, l'infection allait sûrement gagner. Levant les yeux sur la poissarde, il demanda :

— J'ai besoin d'antibiotiques. Dis au toubib que je paierai.

Bien sûr, la gargouille pouvait le dénoncer. Mais il lui devait encore vingt-cinq dollars. Une manne à venir qui devait la faire réfléchir, et qu'elle avait visiblement décidé d'arroser à l'avance. D'un geste expert, elle avait sorti une bouteille de rhum et s'en envoyait une dose à assommer un éléphant, avant de proposer en s'essuyant d'un revers de main :

— T'en veux, *bandido* ?

Bolan secoua la tête.

— Fais plutôt venir ton toubib.

La femme rota, cracha par terre, alla jusqu'au soupirail par lequel elle cria à la cantonade :

— Linda !

Bolan eut l'impression que la lampe tempête allait se décrocher. Quand elle le voulait, la vieille avait une sirène en guise de cordes vocales. Elle dut répéter son appel deux fois encore, avant d'obtenir un résultat : la voix d'une gamine, qui dit simplement *quê*, de loin.

— Va chercher Doctor Bobo ! cria la poissarde.

— Pense aux antibiotiques, souligna Bolan.

Mais la gargouille ignora sa remarque et revint se planter au milieu de la pièce, goulot enfoncé dans la bouche. Quand elle fut rassasiée, elle rota de nouveau et, couvant Bolan de son regard étrangement exorbité, elle ricana en grasseyant dans un hoquet :

— Des antibiotiques, Doctor Bobo en a toujours. L'Exécuteur se laissa aller sur la paillasse et, tandis que la gargouille se laissait tomber sur la dernière marche de l'escalier pour y têter son rhum en paix, il lui demanda :

— C'est comment, ton prénom ?

Avec un regard en coin, l'ivrognesse renseigna d'une voix pâteuse :

— Nita. Pourquoi ?

— Pour rien, répondit Bolan en fermant les yeux.

Malgré la faible lumière de la bougie, il intercepta le regard intrigué de la vieille posé sur lui. Puis celle-ci se tassa contre le mur, posa la bouteille près d'elle et ferma les yeux en respirant lourdement. Pris d'une inspiration et luttant contre l'engourdissement l'Exécuteur s'empara du satellitaire, faillit lâcher une exclamation de soulagement. Malgré son bain prolongé, l'appareil fonctionnait. Le génial Herman Schwarz avait fait du bon boulot ! De mémoire, il composa le numéro de Jef, entendit une sonnerie, puis la voix à l'accent français :

— *Estou ?*

— C'est moi, articula Bolan tout bas. Smith.

Un silence sur la ligne, puis :

— Euh, si c'est pour se voir maintenant j'ai un petit souci. Il sembla à Bolan percevoir un gloussement en arrière-plan sonore. Un gloussement féminin. Ce devait être son « souci ».

— *No problem*, renvoya-t-il. J'ai juste besoin d'une info.

— Ben... allez-y.

S'assurant que Nita la poissarde sommeillait il articula dans le combiné :

— *Gordo*. Ça vous dit quelque chose ?

— Ben... ça veut dire gros, non ?

En arrière-plan sonore, le gloussement reprit dans le téléphone. Le Guerrier insista :

— Et *Casita ver...*

— Qu'est-ce que tu dis, *bandido* ?

Sur sa marche d'escalier, la vieille s'était redressée, observant Bolan d'un air soupçonneux. Au même instant, dans le téléphone, les gloussements se transformèrent en petits rires excités. De son côté, Nita s'occupait de nouveau de sa bouteille de rhum avec application, régulière comme un métronome. Puis il y eut des pas dans un escalier et l'Exécuteur leva les yeux. Une petite silhouette s'encadrait dans la porte, en face du lit. En short et en chemise, les deux beaucoup trop grands. Ôtant le goulot de sa bouche, Nita grailonna :

— Qu'est-ce que tu fous là, toi ?

— Fais pas chier, la vieille.

Incrédule, Mack Bolan fixait le nouvel arrivant sans comprendre.

— Je rappellerai, lança-t-il dans le satellitaire.

Il raccrocha, se posant des tas de questions. Sans doute plus encore que Nita la gargouille, il se demandait bien ce que Faro faisait là. Planté dans le cadre de la porte et mains dans les poches de son short, le jeune vendeur de montres l'observait, l'air plongé dans des pensées profondes. L'Exécuteur l'apostropha :

— Tu n'es pas très poli.

En espagnol. Le gamin hocha la tête.

— C'est une ivrogne.

— C'est surtout une vieille femme, renvoya Bolan. Et je n'aime pas les gamins qui parlent mal aux vieilles femmes.

— Hé ! Je suis pas si vieille ! protesta Nita. Et je peux encore balancer une beigne dans la tronche de ce putain de môme !

— *Vale* ! coupa Bolan d'un ton sec.

Puis s'adressant à Faro et cherchant à comprendre sa brusque apparition, il interrogea :

— Tu as suivi mon taxi ?

— *Si*.

Ça avait au moins le mérite d'être franc. Dépitée, la vieille s'était remise au goulot de sa bouteille.

Le Guerrier se souvint de cette impression d'être suivi en permanence en se rendant chez Pinhero. Son instinct ne l'avait pas trompé. Et Faro avait donc assisté à tout le rodéo sans jamais se faire repérer. Plutôt habile, le cycliste !

— J'ai entendu la vieille demander à Linda d'aller chercher Bobo, enchaîna Faro. Je connais bien Linda. Je connais bien Bobo aussi. Je m'en occupe.

Essayant d'oublier l'enfer dans sa poitrine, Bolan insista :

— *Pourqué* ?

Regard surpris du gamin.

— *Qué ?*

— Pourquoi m'as-tu suivi ?

Lançant un regard vers la poissarde, le jeune cycliste secoua la tête :

— Pas devant elle. Je t'expliquerai plus tard. D'abord le toubib. Je sais où trouver Bobo. Tu vas venir avec moi.

— *Dónde ? Où ça ?*

— Un endroit où les flics ne viennent jamais et où tu pourras sécher tes vêtements. Bobo te soignera et tu pourras attendre d'aller mieux. Tu connais quelqu'un, en ville ?

— Non.

— Tu vois, tu as besoin de moi. Je connais tout le monde, à Manaus. Même les flics, je les connais. Ils m'ont jamais attrapé. Je les sens de loin. Mais la vieille, ils l'emmerdent souvent, parce qu'elle deal du shit. Alors, ils risquent de débarquer. Tu vois ce que je veux dire ?

Le Guerrier voyait.

— Hé ! s'exclama la gargouille en brandissant sa bouteille comme une menace. Et mon fric ?

Passant outre, le Guerrier questionna encore :

— Pourquoi tu fais ça ?

Un sourire malin égaya fugacement la face bronzée du gamin.

— Ben... tu as des dollars, *verdad* ? Et puis, tu as été sympa, tout à l'heure.

— Hum. C'est loin, où tu m'emmènes ?

— Pas trop, renvoya Faro, évasif. Mais j'ai mon vélo. Sur le porte-bagages, ça devrait aller.

Bolan leva les yeux au ciel. Une balade à vélo, dans son état et dans sa situation ! Parfois, sa guerre prenait une drôle de tournure !

— *Vale*, décida-t-il finalement.

Malgré le volcan dans sa viande, il se sentait encore capable d'endurer un tour à bicyclette. Surtout pour suivre un gamin qui assurait connaître « tout le monde » à Manaus. Peut-être même un Nariz, voire un « Gros ».

CHAPITRE VIII

Depuis l'extraction des petits débris d'os que la balle avait fait sauter avant de ressortir à l'arrière de ses côtes, c'était la première fois que le Guerrier ressentait un début de soulagement. Sans doute la piqûre du Doctor Bobo. Un cocktail de calmants, avait assuré le toubib, un Noir d'une maigreur inquiétante et aux mains tremblantes, borgne et le nez écrasé par un patient très mécontent de sa « médecine de la jungle ». Il riait en racontant cette anecdote à son patient ahuri. Originaire de San Salvador, Doctor Bobo était en fait une sorte de chaman version Black, qui prétendait avoir acquis sa science au cours de certains rites vaudou, les *condomblés*, par la grâce en quelque sorte télépathique du dieu Yemandja. Exilé dans l'Amazonas depuis son « coup du sort », il exerçait sa médecine dans les bairros, là où les plus pauvres ne pouvaient s'offrir de vrais soins médicaux. Résumé d'un parcours original, que Bolan avait appris de la bouche même de l'étrange praticien. En arrivant deux heures plus tôt chez le jeune vendeur de montres, au bairro Vitória Régia, il était au bord de la syncope. Et assez inquiet quant aux talents de Doctor Bobo. Mais, la douleur aidant il s'était finalement laissé panser par le borgne. La discrétion totale, Doctor Bobo. Pas la moindre question. Bolan avait payé, Doctor Bobo était reparti sans même dire merci, et maintenant, ça allait nettement mieux. Y compris sa tête ornée d'un large hématome à la tempe, mais rien d'inquiétant. Du moins, apparemment.

Tout allait mieux, hormis la chaleur.

Dans le clapier sur pilotis qui servait de domicile à Faro et à sa sœur, on aurait pu faire cuire un œuf dans la température ambiante. Pour faire sécher les vêtements et les Nike de Bolan, Faro n'avait pas hésité à allumer le réchaud à Butane résumant à lui seul tout l'équipement cuisine du baraquement. Mais, au moins, le Guerrier pourrait regagner le Tropical sans déclencher une révolution.

Dès qu'il pourrait s'habiller. Ce qui pouvait prendre un peu de temps. Même tordus, ses vêtements étaient encore gorgés d'eau et même poussées à fond, les petites flammes bleues du réchaud n'étaient guère efficaces.

— Ça va mieux ?

À travers le rideau étonnamment propre qui séparait le « séjour » et la « chambre » de la cabane, la voix de Divina était parvenue légèrement estompée à l'oreille de Bolan. Une voix qui allait bien avec le prénom et la grâce de la jeune fille. De trois ou quatre ans l'aînée de son frère, Divina la bien prénommée semblait éclairer le gourbi d'une lumière quasi surnaturelle. Avec une voix si douce et un regard de velours si indulgent et si intelligent qu'on l'aurait dite parachutée par Dieu Lui-même dans cet univers glauque. Plus gracieuse que vraiment belle, mais dégageant un magnétisme et une classe qui avaient littéralement conquis le Guerrier, elle avait aussitôt pris les choses en main dès leur arrivée. Comme si elle avait été prévenue et qu'elle avait fait ça toute sa vie. Faire bouillir l'eau, préparer des linges, assister Doctor Bobo dans sa « chirurgie », s'occuper de ses vêtements trempés. Sans même tiquer le moins du monde à la vue de ses armes. Dans les bairros brésiliens, les flingues devaient autant circuler que dans les barrios colombiens ou vénézuéliens.

— *Senhor* !

Ouvrant les yeux et s'arrachant à la semi-torpeur qui l'avait gagné après la piquûre, le Guerrier répondit enfin :

— *Sim* ?

— Vous vous sentez mieux ?

— *Sim. Obrigado.*

C'était vrai. En fait et avec des vêtements secs, l'Exécuteur n'aurait pas hésité à s'en aller. Malgré les effets lénifiants du « cocktail » de Doctor Bobo, une sarabande de mots insolites tournait dans son caveau. *Nariz... Casita vermel... Gordo...* Des mots qu'il avait hâte de relier au concret.

— Je peux regarder le pansement, *senhor* ?

— Euh... *sim.*

Le rideau s'ouvrit et Divina entra, un plateau dans les mains, supportant une cuvette d'eau, une serviette propre et divers accessoires. Malgré le chignon banane qui étirait ses cheveux noirs sur sa nuque, malgré sa chemise et son jean râpé mais propre, elle avait vraiment de la classe. Corps fluide aux courbes douces, gestes et mouvements de ballerine. À Rio, elle aurait sans problème pu se présenter aux concours de beauté.

Bolan voulut s'asseoir sur la couche, mais, d'un geste ferme, Divina l'arrêta. Avec un petit sourire d'excuse, elle expliqua :

— *Es más fácil, para me.* C'est plus facile, pour moi.

En assez bon espagnol. Rabattant sagement le drap cachant la

nudité de Bolan jusqu'à sa taille, elle le fit tourner sur le côté, entreprit de soulever le gros pansement de Doctor Bobo et il la sentit s'affairer un petit moment sur lui, sans éprouver de vraie douleur.

— *Esta bien*, finit-elle par déclarer en refixant le pansement.

Puis, ouvrant un sachet stérile, elle dégagea une seringue qu'elle remplit à un petit flacon. Les antibiotiques laissés par le toubib.

— Laisse, l'arrêta cette fois Bolan. Je vais le faire.

Étonnée, elle le laissa s'emparer de la seringue, le regarda se piquer dans le flanc en esquissant une petite grimace. Habituellement, les antibiotiques s'injectaient plutôt dans la fesse. Mais, au Viêt-nam, le sergent Miséricorde avait appris à soigner ses hommes et lui-même en toutes circonstances.

— Ça ne vous fait pas mal ?

Elle semblait souffrir pour lui, et ne paraissait pas pressée de l'abandonner.

— *Vale*, fit Bolan. C'est supportable.

Plus pour reprendre complètement ses esprits que par goût du bavardage, il fit observer :

— Où as-tu appris à soigner comme ça ?

Elle eut un petit sourire modeste :

— Oh, vous savez, dans les bairros, il faut savoir se débrouiller.

— Tu as l'air très douée, pour ton âge.

— J'ai dix-sept ans.

Elle paraissait moins. Et pour la première fois, elle le regardait vraiment en face. Avec dans ses grands yeux veloutés de nuit sombre une petite lueur de défi. Mack Bolan connaissait bien cette petite lueur-là : le test du charme. Celui que les jeunes filles expérimentaient parfois sur les hommes d'âge mûr. Il n'avait jamais vraiment réussi à analyser les raisons profondes de ce comportement, mais l'expérience lui avait montré que ça n'avait rien de commun avec un appel du sexe. Juste un test. Et, comme pour effacer aussitôt la portée de son regard, Divina se redressa. Elle allait ramasser le plateau quand Bolan l'arrêta :

— Quand ton frère se réveillera, j'aimerais lui parler.

Divina secoua la tête.

— Faro ne dort pas. Il est ressorti.

L'Exécuteur tiqua. Il était presque 3 heures du matin.

— Il est au port, précisa la jeune fille. Un arrivage.

Mack Bolan comprit à quel genre d'arrivage elle faisait allusion.

Manaus était un port-franc, et Faro vendait des contrefaçons.

— Je vois, dit-il.

Mais son ton déplut à Divina qui se crispa soudain. L'œil allumé cette fois d'éclairs vifs, elle protesta :

— Mon frère travaille *aussi* légalement. Il décharge des caisses. Par ici pour les gens comme nous, le simple fait de manger tous les jours tient souvent du miracle. Alors vos leçons de morale de Yankee...

Elle se tut brusquement, se mordit la lèvre et détourna les yeux. Mais Bolan avait eu le temps d'y apercevoir un début de larme. Furieux contre lui-même, il souffla :

— *Desculpe* ! Pardon ! Je sais.

Cette misère-là, il l'avait vue si souvent au cours de sa course sanglante autour de la planète qu'il en oubliait parfois l'odieuse souffrance. Mais Divina était lancée et, sur le même ton de rancœur, elle enchaîna :

— D'ailleurs, vous non plus, vous n'êtes pas très clair ! *Verdad* ?

Bolan ne put contenir un petit rire.

— Tu as raison, concéda-t-il. Je ne suis pas très clair.

Un aveu qui calma la jeune Brésilienne. S'arrachant un sourire un peu contraint, elle reprit son plateau en déclarant :

— Quand Faro reviendra, je lui dirai que vous voulez lui parler.

Profitant aussitôt de l'ouverture, le Guerrier lui demanda :

— *Casita Vermel*, ça te dit quelque chose ?

Elle le regarda, surprise.

— Non. Pourquoi vous me demandez ça ?

— Pour rien, éluda-t-il. Et *Nariz* ?

Cette fois, la jeune fille ne put contenir un petit rire.

— *Nariz* ? Ça veut dire nez !

— Je sais bien, mais, bon. Et *Gordo*, ça veut seulement dire gros, ou tu connais quelqu'un qu'on appelle comme ça ?

Par expérience, l'Exécuteur savait combien dans toutes les pègres on aimait se doter de ce genre de surnom.

— *Moi*, répondit Divina, je sais seulement que ça veut dire gros.

Bizarrement, elle avait nettement appuyé sur le pronom personnel. Infinitésimal message qui pouvait dire plein de choses, et que l'Exécuteur classa aussitôt dans sa mémoire. La sœur de Faro ajouta :

— Doctor Bobo a dit que, à la fin de la semaine, vous serez

entièrement rétabli. À condition de continuer les soins, bien sûr. Et d'éviter les bagarres.

La flèche du Parthe. Tandis que le rideau de la chambre retombait en la faisant disparaître, elle précisa encore :

— Vous pourrez ôter les fils dans une dizaine de jours.

Puis, de loin :

— Dormez. Mon frère ne reviendra pas avant le matin.

Quand la sonnerie de son radio-téléphone résonna sur la carapace de tortue renversée qui lui servait de table de nuit, Mario « Papagaio » Fonseca fut instantanément réveillé. Il sut aussi qui l'appelait. S'emparant de l'appareil, il établit le contact en lançant :

— Alors ! C'est classé ?

Sur les ondes, il y eut un silence peuplé de parasites, puis une voix. Râpeuse.

— Ben... les gars ont eu un problème, *patrão* !

Au-dessus des fentes oculaires profondément enfoncées dans la graisse, les épais sourcils de Mario « Papagaio » Fonseca se froncèrent brièvement. Tandis qu'à l'extérieur le cris d'un toucan résonnaient dans la forêt environnante, il gronda :

— *Quoi ! Que problema !*

— *Ben... máximo, patrão.*

Fonseca connaissait très bien le langage codé qu'il avait lui-même imposé à ses hommes pour les communications par téléphone ou par radio. Problème maximum signifiait tout simplement la mort. Genre exécution. Complètement réveillé à présent, il se redressa dans son lit, alluma la lampe de chevet et, lissant machinalement son crâne rasé de sa grosse main baguée d'émeraude, il gronda :

— Tu veux dire, tous les trois ?

— Tous les trois, *patrão*.

Une affreuse grimace déforma la face vérolée de cratères roussâtres, tandis que dans les petits yeux noirs du pourri, des éclairs sauvages s'étaient allumés.

— Putains de flics, gronda-t-il de sa voix vulgaire. Sales putains d'enculés de flics !

Avec tout ce qu'il arrosait dans les bureaux de la *polícia* de Manaus ! Avec tout le fric qu'il balançait dans les poches des...

— Ce n'est pas les flics, *patrão*.

D'abord, la phrase eut du mal à se frayer un passage jusqu'au

cerveau de mafieux. Puis le sens des mots s'imposa et le *jefe* d'Amazonas gronda :

— Quoi ?

— Ce n'est pas les flics qui ont fait ça, *patrão*. C'est le Yankee.

Incrédule, le monstrueux Papagaio lança un regard autour de lui, comme pour prendre plusieurs personnes à témoin. Mais personne ne partageait plus sa chambre depuis longtemps. Exactement depuis ce jour maudit où il avait failli crever d'une overdose. Un lot de poudre frelatée. Un de ses premiers jobs à titre personnel, quand il bossait en associé avec Jesu du côté de Leticia, en *selva* colombienne. Trafic de dope et d'émeraudes. La passion de Jesu, les émeraudes. Au point de les collectionner aujourd'hui. Les plus belles, les plus chères du monde. Il en possédait une énorme. Un vrai trésor de musée. Il en avait les moyens, ce salaud de Jesu ! Pas comme à leur début. Avec du fric, ils n'auraient pas plongé dans cette histoire de coupages censés les enrichir plus vite. « Un délice ! » avait prétendu le chimiste.

En fait, une saloperie de poudre trafiquée, qu'ils avaient eux-mêmes testée, et qui avait manqué les tuer tous les deux et leur avait aussi bousillé tout le système urinaire et génital. Comme s'ils avaient bouffé de la cantharide à la louche, avaient dit les toubibs. Des semaines d'hosto et des mois à pisser le feu. Bien sûr, après ça, Jesu et lui avaient buté le « chimiste » responsable du cocktail, mais le mal était fait. Irréversible. Plus la moindre érection, ni pour lui, ni pour Jesu Montana. Résultat : question baise, abonnés absents tous les deux. Avec un petit plus, pour Jesu. Lui, dans sa tête et contrairement à Papagaio, il avait tout le temps envie. Un vrai calvaire. Au point de le rendre parfois complètement dingue, à s'inventer des histoires avec des gonzesses, y compris avec les putes des *garimpos* dans lesquels ils étaient associés à présent. Surtout les très jeunes, quand il en arrivait de nouvelles, fraîchement débarquées de leurs bleds du Nordeste et qu'il payait de leurs caresses à coups de cadeaux somptueux. Une fois, en Colombie, Fonseca l'avait vu, dans un bar d'hôtel de Carthagène, proposer à une Canadienne en stage un collier d'émeraudes de plusieurs dizaines de milliers de dollars, si elle acceptait de vivre avec lui. Une fille super canon, malheureusement fiancée à Vancouver et visiblement très amoureuse, qui avait décliné l'offre. Jesu avait failli la faire kidnapper par ses sbires. C'était Fonseca qui l'avait arrêté. Un truc qui le faisait encore marrer aujourd'hui. Lui qui n'avait de rapports avec ses putes qu'à coups de poing ou de pied quand elles n'épongeaient pas assez vite les payes des *garimpeiros* !

Pourtant, c'est en se marrant qu'il avait eu l'idée. Un coup de poker. Une idée dingue, à la mesure de la folie de son associé. Parce que le virus des émeraudes, Jesu Montana le lui avait refilé !

Mais, à cet instant de la nuit et dans la chambre Spartiate de son baraquement personnel du *garimpo* « Estrela » du Haut Rio Negro, Mario « Papagaio » Fonseca n'avait pas du tout envie de rire. Dans sa tête, un mot s'était mis à tournoyer comme une toupie folle.

Yankee ! Le Yankee !

D'une voix cassée, il cracha dans le radiotéléphone :

— Tu peux me répéter ça ?

Dans l'écouteur, la voix râpeuse ne se fit pas attendre :

— C'est le Yankee, *patrão*. Il les a eus tous les trois. Les flics ont débarqué, mais l'enfoiré a réussi à...

Fonseca n'écoutait plus vraiment. Ce putain de Yankee de la D.E.A. qui venait jusqu'ici foutre la merde dans ses affaires ! Car il était de la D.E.A., forcément, puisque dans la même journée, il avait téléphoné au taxidermiste, et à ce fumier de Jef ! Putain de Yankee ! Putain de D.E.A. !

Bon. Il était trop loin de Manaus pour régler ça sur place, mais quand un type comme lui organisait la mort de quelqu'un, sa présence sur place n'était pas nécessaire. C'était même exactement le contraire. Alors, posément, il approcha sa bouche lippue du micro pour ordonner :

— Écoute bien, Gordo. Écoute bien, et fais exactement ce que je vais te dire.

Il savait qu'il serait obéi à la lettre.

CHAPITRE IX

— Je vais partir, Divina.

La jeune Brésilienne achevait de ranger des compresses. Sans lever les yeux, elle interrogea :

— Vous voulez sortir ?

L'Exécuteur secoua la tête.

— Non. Je pars.

Il n'était pas loin de 11 heures du matin, Bolan avait passé une nuit sans vraiment dormir et il se sentait plutôt en mauvais état, mais ne pouvait s'éterniser. À l'extérieur, le bairro bourdonnait d'activité depuis longtemps et, dans la baraque, la chaleur devenait épouvantable. Relevant sur lui ses yeux de velours sombre, Divina s'étonna :

— Maintenant ? Mais Faro n'est pas encore...

— Il faut que je parte, coupa Bolan. Merci pour tout.

C'était peut-être risqué, mais il devait retourner au Tropical.

Se doucher, se changer, reprendre sa chasse. Divina hocha la tête et son chignon banane déjà en partie défait se dénoua complètement, libérant une cascade de cheveux noirs et bouclés sur ses épaules. Ainsi, elle paraissait encore plus jeune. Plus fragile.

— *Muito Bem*, dit-elle. Mais si vous avez besoin... Enfin, je veux dire, pour les soins... vous pouvez revenir quand vous voulez. Faro sera content de vous voir.

— *Obrigado*, Divina. Merci. Je ne t'oublierai pas.

Profitant qu'elle baissait de nouveau son regard pour cacher son trouble, Bolan déposa discrètement une petite liasse de dollars sous l'oreiller. Pour deux *bicicletas* neuves, au moins.

— Et remercie ton frère pour moi. Si je le peux, je viendrai vous dire au revoir avant de quitter Manaus.

S'il n'était pas mort.

Divina hocha la tête, marcha jusqu'à la porte de la baraque, l'entrouvrit pour jeter un coup d'œil dehors avant d'annoncer :

— Vous pouvez y aller.

Bolan avait franchi le pas de la porte et les semelles de ses Nike foulèrent déjà les planches du trottoir, quand Divina l'arrêta :

— Je ne sais même pas comment vous appeler.

Elle n'avait pas dit « je ne connais pas *votre* nom ». De toute évidence, elle se doutait qu'il s'agirait d'un faux, et elle se contenterait de n'importe lequel. Se retournant et protégeant ses yeux éblouis par le soleil quasiment au zénith, le Guerrier hocha la tête en lui lançant :

— John ! Appelle-moi John !

Tout au long de son implacable guerre contre la mafia, il avait parfois rencontré des êtres lumineux dans son genre. De ces êtres dont le souvenir réactivait sa foi dans la guerre qu'il menait, quand le doute s'installait en lui. C'était sûr, sa guerre n'éradiquerait jamais le mal absolu que représentait l'ignoble nébuleuse puante qu'il combattait. Il le savait depuis longtemps, mais la seule pensée qu'il pouvait par son action ralentir un peu l'extension de ce cancer lui redonnait la force de poursuivre.

Mais le temps des souvenirs serait pour plus tard. Dans l'immédiat, et puisqu'il n'était pas mort cette nuit il allait renouer avec sa quête de cadavres. Reprendre ce blitz qui n'avait en fait même pas commencé. D'abord, tenter de retrouver son fil conducteur : la filière Pinhero. C'est-à-dire « Nariz », « Casita Vermel », et « Gordo ». Un fil conducteur piégé, près duquel il n'avait jusqu'alors figuré qu'en tant que gibier, et qui s'était rompu. Il fallait rattacher les morceaux. Avec précaution. Car l'ennemi, à en juger par l'état du pauvre Pinhero, ne faisait pas dans la dentelle. En premier, l'Exécuteur devait absolument joindre Jef. Hier soir, sa baraka légendaire avait encore joué les saint-bernard, mais, en cas de vrai coup dur, ni le Snake ni même le Taurus de feu ne suffiraient. Activant le satellitaire, il composa le numéro du résident de la D.E.A. Intrigués par la présence d'un gringo en plein bairro, des gamins qui jouaient au ballon sur les planches le regardèrent passer avec curiosité. Mais, avec ses vêtements certes secs mais plutôt crasseux et sa tempe enflée, il ne devait finalement pas faire si gringo que ça, et leur ballon s'envola de nouveau au gré de leurs dribles d'acrobates.

— *Estou ?*

La voix de Jef. Ce dernier le reconnut instantanément s'excusa aussitôt en anglais :

— *Sorry for the nigh.* J'étais avec une copine.

— *No problem,* fit Bolan. On peut se voir aujourd'hui ?

— Avant, le mieux serait de me dire ce que tu cherches. Je pourrais m'en occuper dans la foulée.

Pas idiot.

— *The line is O.K.*, rassura Jef.

En un instant, l'Exécuteur fit sa liste, la soumit au résident qui s'esclaffa :

— Tu la joues façon Viêt-nam ?

— C'est un minimum, renvoya l'Exécuteur, sans humour. Par la suite, j'aurai peut-être besoin de *vrai* matériel.

— Euh... O.K. Je vais voir. Je peux te joindre quelque part ?

Le Guerrier ne risquait rien à donner le numéro du satellitaire. Le genre de numéro dont seuls les spécialistes connaissaient les particularités. Jef faisait partie de ceux-là.

— *I see*, fit-il.

Puis, sans autre commentaire :

— O.K. Je te tiens au courant.

Sentant qu'il allait raccrocher, le Guerrier l'arrêta :

— *Casita vermel...* ça te dit quelque chose ?

Une hésitation sur la ligne, puis :

— Affirmatif *Casita Vermelha*. C'est un *folclore*, comme on dit par ici. Une sorte de piège à touristes, mais les autochtones y vont aussi à cause des *raparigas*. Les entraîneuses. *Muito boas*. Un truc avec mélange de carnaval, de ballets indigènes et de faux vaudou. Genre assez hot. Tu veux t'encanailler ?

— Où est-ce ? éluda Bolan.

— Assez loin au nord de la ville. Il faut quitter la route un peu avant Cariri, et prendre une piste. Pendant les grandes pluies, c'est impraticable. En fait, c'est en pleine brousse. Hyper couleur locale. Pour les touristes. Tous les taxis connaissent. Surtout les 4x4 et les tours operators. Mais si tu veux, on pourra y faire un saut. Le soir. Ça n'ouvre qu'à la *nove*.

21 heures. Bolan hocha la tête, posa la deuxième des trois questions qui le hantaient :

— Gordo, ça te dit aussi ?

— Ben... ça veut dire gros, non ?

— Tu ne connais personne portant ce nom ? Ou ce pseudo ?

— *Niet*, mec. *Nobody*, *niente* !

Polyglotte, avec ça, le Jef. Au ton, Bolan sentit que ses questions l'agaçaient un peu. Pourtant, l'autre ne put s'empêcher d'insister :

— Pourquoi tu me demandes...

— Et Nariz. Je veux dire, à part nez en espagnol et en portugais,

bien sûr. Un nom, un pseudo qui te diraient quelque chose ?

Cette fois, le silence du résident fut beaucoup plus long. Puis l'inévitable question fusa :

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— On m'a parlé de lui, éluda l'Exécuteur.

— O.K., soupira Jef. C'est le boss de la boîte en question. Nariz, c'est à cause de son pif. Immense.

Casita Vermelho. Ça collait parfaitement avec les propos tenus par Pinhero. Restait à connaître le rapport entre ce dernier et le fameux Nariz.

Tout en parlant, l'Exécuteur était arrivé au pont São Jorge. Dessous, le début de l'igarapé São Raimundo, encore plus agité et plus bruyant qu'à son débouché vers le port. Mais, bien sûr, pas le moindre taxi en vue. Traversant en direction du centre, le Guerrier lança à Jef :

— *Thanks*. J'attends ton appel.

Puis il raccrocha et, traînant un peu la jambe, il mit le cap vers la coupole polychrome qu'il apercevait au loin. Celle du *Teatro*. D'une part, l'effet des calmants commençait à s'estomper, d'autre part, il avait grand besoin d'une douche.

Le plan de Manaus parfaitement inscrit dans sa mémoire, il tomba bientôt dans l'avenue Constantino, renouant d'un coup avec la « civilisation ». Pourtant soumises aux constantes intempéries équatoriales, les rues et les façades de la ville tranchaient sur le désordre et la misère des bairros. Laisant passer devant lui un groupe de lycéennes en chemisettes blanches et jupes marine, il dut reprendre son souffle, tant la douleur recommençait à lui vriller la viande. Un instant, il fut tenté de reprendre une gélule du cocktail de Doctor Bobo, y renonça finalement. Depuis le Viêt-nam, il savait qu'un soldat shooté est très vite un soldat mort. Accélérant le pas, il allait traverser le carrefour de João Valério, quand il repéra enfin un taxi. L'instant d'après, il se laissait tomber sur la banquette arrière défoncée de la voiture en lançant au *motorista* :

— Tropical.

Puis, après un regard par la lunette arrière, il se détendit, regardant défiler les façades des vieilles résidences décrépites de l'époque folle de Manaus, celle du caoutchouc. Parfois, lorsque le pays lui plaisait, il se laissait bercer par des rêves éveillés : une vie sans histoire, une femme, des enfants, des voyages à deux où l'on prend son temps... Mais il revint vite à la réalité.

Vraisemblablement trop nouveau par ici, Jef ne semblait pas savoir grand-chose des activités mafieuses du secteur, et si ce soir le

nommé Nariz n'en savait pas plus, l'Exécuteur pourrait d'ores et déjà prendre son billet de retour. Quoi qu'il en soit, en attendant, et à défaut de pouvoir avancer dans son blitz, il allait recharger les batteries. Quelques heures de repos. Se forçant à se détendre, Mack Bolan ferma alors les yeux, essayant d'oublier la douleur, réveillée par les mouvements du taxi.

Josefo Ribeira détestait entendre le téléphone quand il n'était pas encore tout à fait réveillé. Près de lui, enfouie tout au fond du drap tirebouchonné, une petite voix plaintive demanda :

— Réponds pas, *querido* !

Josefo Ribeira aurait bien aimé obéir, mais, pour lui, le téléphone était très important. Ne pas y répondre pouvait avoir des conséquences incalculables sur son compte en banque. Il avait toujours besoin de pognon, soit pour maintenir sa boîte à flot, soit pour les filles. Car laid comme il l'était et avec le nez qu'il se trimballait, les *raparigas* ne se précipitaient pas dans son lit Sauf quand il payait. Cher. Et ça n'était pas avec ce que rapportait la *Casita*... Depuis les attentats de 2001, les Américains n'accouraient plus vers l'exotisme torride de la *selva*, et les autres touristes amenés ici à grand renfort de taxis rabatteurs et de tours operators minables étaient fauchés. Même en période chaude, les cocktails phares de la *Casita* à base de faux champagne étaient boudés, les *raparigas* de l'établissement faisaient tapisserie et la boutique des produits dérivés ne faisait plus guère recette. T-shirts sérigraphiés, armes et outils indiens de toutes sortes, philtres magiques et autres amulettes chamaniques ne fascinaient guère que les Yankees. Bref, c'était la récession. Et comme les affaires allaient mal et qu'il peinait à trouver le fric pour se taper ses entraîneuses, Josefo Ribeira avait dû faire quelques compromis.

Restait à savoir quel « compromis » l'appelait ce matin. Résigné, il émergea du drap chiffonné, attrapa le téléphone tandis que, se lovant contre lui, la *rapariga* de service se lamentait, faussement désolée :

— Réponds pas, Josefo !

— Ta gueule ! *Olá* ?

— C'est moi, fit une voix dans l'appareil. On a un problème.

Complètement réveillé à présent, Ribeira fronça les sourcils. Il aurait reconnu cette voix entre toutes et elle lui annonçait des emmerdes. Or il détestait les problèmes en général, et encore plus quand ils venaient de ce côté-là. De l'autre aussi d'ailleurs. Parce que d'un côté comme de l'autre, ça sentait la poudre. Heureusement, le tenancier avait toujours su nager en eaux troubles. Néanmoins,

méfiant, il s'enquit :

— *Que problema ?*

Il écouta un moment, et à mesure que son correspondant parlait, sa face ingrate semblait se rétrécir.

— *Querido !*

— Ta gueule ! Et puis dégage !

— À qui tu parles, Josefo ? s'inquiéta la voix dans le combiné.

— Personne, éluda le Brésilien, tendu.

Il attendit que la fille vexée ait quitté la chambre pour questionner :

— Alors ! Qu'est-ce que je fais, moi ?

— Tu me tiens juste au courant. Au premier coup de fil, à la première visite, tu m'appelles. O.K. ?

— *De acordo*, grogna Josefo Ribeira, de mauvaise grâce. Son correspondant allait raccrocher, quand le Brésilien le rappela :

— Hé ! Au fait... si vous pouviez m'allonger un peu de blé...

— On verra ça, coupa son correspondant. D'abord, fais ce que je t'ai dit.

Puis on raccrocha.

CHAPITRE X

Il était près de midi et Mario « Papagaio » Fonseca enrageait Gordo venait de le rappeler pour lui faire part des derniers développements de l'affaire. Ce matin, d'après le *tenente* Madrugál, leur indic chez les flics, ça remuait fort à la *polícia municipal*. De ce côté, Fonseca n'était pas inquiet. Ça se tasserait à coups de pots-de-vin. Mais le Yankee, lui, c'était un vrai problème. Surtout si des potes à lui traînaient dans le secteur. Même si, selon Madrugál, le vieux Pinhero était déjà mort quand ils avaient débarqué cette nuit chez le taxidermiste, même si, deux minutes avant l'intervention, les *assassinos* de Gordo alors en pleine action avaient averti celui-ci par téléphone de l'arrivée du Yankee, le risque demeurerait. Et si l'empailleur avait quand même eu le temps de raconter sa vie ? Et puis, ce coup de fil intercepté tout à l'heure par les « plombiers » de Gordo, en planque près de chez Jef. Un bref dialogue au cours duquel l'Américain avait fait allusion à la *Casita Vermelha*, à Nariz et, à ce « matériel » dont le Yankee avait besoin. Compte tenu de la remarque de Jef sur la « façon Viêt-nam » de ce Smith, la nature du matériel en question n'était pas difficile à deviner. Pourtant le Yankee n'avait pas dit un mot sur sa bagarre de la nuit. Étrange.

Tout en rasant ses joues vérolées, Mario « Papagaio » Fonseca échaufaudait son plan d'action.

Pour Jef, pas de problème. C'était un amateur localisé depuis son arrivée et facile à éliminer. En revanche, et même s'il n'avait encore rien trouvé d'intéressant, le Yankee semblait beaucoup plus dangereux. Vraisemblablement un agent envoyé sur place pour essayer de retrouver cette salope de journaliste, D.E.A. comme lui. Un agent de choc, celui-là. Déjà trois morts à son actif, et cette info à propos de la boîte de Nariz, qu'il semblait pourtant bel et bien tenir de ce vieux con de Pinhero. Un vrai pro, l'agent américain. Un torpédo aux méthodes radicales auquel, de toute évidence, la D.E.A. avait donné carte blanche... et qui courait toujours. Heureusement, en plus du tocsin sonné chez les indics en ville, il y avait ce rendez-vous avec Jef pour la prise du matériel, et cette allusion à la *Casita Vermelha*.

La solution était là. D'un côté ou de l'autre. Deux opportunités que

Mario Fonseca venait d'exposer à Gordo, assorties de quelques recommandations annexes concernant d'éventuels fusibles. En cas d'urgence. Les flics américains devaient le savoir une fois pour toutes, ils n'avaient rien à foutre au Brésil, et encore moins dans son secteur !

En attendant, Fonseca avait encore autre chose à faire, et de bien plus important. Un marché à traiter avec Jesu Montana, son vieil ami et associé, dont le bimoteur allait bientôt se poser sur la piste de brousse de cette exploitation aurifère qu'ils possédaient en commun. Le barranco Estrela. Un formidable marché que Fonseca s'était juré un jour de remporter. Précisément, le jour où Jesu s'était approprié l'Imperatriz.

Et pour ça aussi il avait son plan. Un plan très délicat, dont il avait chargé Tonia, et dont il savait qu'elle ferait le nécessaire. Surtout après sa dérouillée d'hier. Depuis qu'elle régnait sur les bordels de Fonseca, l'ancienne catcheuse de Rio avait maté des tas de putes récalcitrantes. Par les coups ou par la persuasion, avec de la poudre et ses petits cocktails, le cas échéant. Parce que la « blanche » et les plantes médicinales, c'était son truc, à Tonia.

*

* *

Le hall du Tropical était noir de monde quand Mack Bolan y pénétra. Il était en nage et le sang battait à sa tempe tuméfiée. Il avait de nouveau très mal au flanc et il commençait à douter de l'efficacité des soins de Doctor Bobo. Malgré ses efforts, il ne pouvait s'empêcher de traîner la jambe. Avec, en plus, une nausée sournoise qui ne le quittait pas, et des sueurs froides qui lui dégouлинаient dans le dos. Un véritable petit supplice qui devait lui donner très sale mine, car le groupe de Canadiens qui encombraient le desk s'écarta pour le laisser passer. En prenant sa clé, il eut droit à un bref regard intrigué de l'employée. Devant les vitrines de la *selva* artificielle, des gamins bronzés à l'accent chantant de Rio ou de Bahia jouaient à faire peur aux pauvres perroquets sous l'œil indulgent d'un petit homme maigre, aux cheveux noirs en forme de plumeau et coupés au bol, armé d'un appareil photos. Mack Bolan se dit qu'il aurait peut-être aimé être à la place du petit homme au plumeau noir, en train de prendre lui aussi ses enfants en photos.

Poursuivi par l'impression désagréable d'être le point de mire général, le Guerrier s'engagea dans le large couloir menant aux chambres et, une minute plus tard, il s'enfermait enfin dans la sienne. Un instant tenté de se laisser tomber sur son lit, il résista, se débarrassa du Snake, du Taurus et du Survival, avant de se retrouver nu dans la salle de bains. Ôtant le pansement, il inspecta sa blessure,

en trouva la suture congestionnée et suintante. Après une douche bienfaisante, il sortit sa trousse d'urgence de son sac de voyage, compléta les soins de Doctor Bobo avec la prophylaxie made in U.S.A. Se sentant un peu mieux, il regagna la chambre, se laissa aller sur son lit en soupirant de soulagement et de frustration mêlés, faisant mentalement le bilan de cette amorce de blitz.

Une entrée en matière loin d'être brillante. Un informateur potentiel sauvagement assassiné, trois éléments ennemis morts sans avoir parlé, un résident D.E.A. qui semblait à côté de la plaque, et une blessure au flanc qui menaçait de handicaper l'Exécuteur dans l'action. Si action il y avait, ce qui était maintenant loin d'être sûr. Joli bilan !

En attendant sa visite à la Casita, il n'avait rien d'autre à faire que se mettre en quête d'un véhicule tout-terrain, et de recontacter Jef. Il appela la réception, expliqua son cas, s'entendit répondre que ce type de location sans chauffeur ne se pratiquait guère dans la région à cause des risques, mais qu'on le rappellerait dès que possible. En raccrochant, il se dit que Jef trouverait peut-être une solution à son problème et il activa son satellitaire. Mais ce fut de nouveau le répondeur. Décidément, ou Manaus était mal couverte par le réseau, ou l'homme de la D.E.A. était vraiment très occupé. Par acquit de conscience, il rappela son numéro fixe, obtint là encore un répondeur. Résigné, le Guerrier se rallongea et, décidant de recharger ses batteries en attendant mieux, il se laissa couler dans une torpeur réparatrice.

« Gordo. Ça te dit aussi ? »

La phrase du Yankee enregistrée cette nuit au téléphone tournait toujours dans la cervelle de Jorge Oreda. « Gordo » ! Son propre surnom ! Un mot que le *jefe* des *assassin*os de Fonseca n'avait osé répéter à son boss. Car il était bien placé pour le savoir, Papagaio ne laissait jamais s'installer le moindre doute dans son univers. Or, désormais et par le simple fait d'avoir été prononcé par un agent de la D.E.A., le pseudo de son chef tueur représentait un doute. Une sorte de fil d'Ariane, qui pouvait conduire les flics jusqu'au sommet. C'est-à-dire jusqu'à lui, Mario Fonseca, maître du territoire d'Amazonas. Alors Gordo avait tout dit au *patrão*, sauf que le flic yankee avait prononcé son surnom. Détail tout petit par la taille, mais énorme par son importance. Parce que, forcément, Papagaio l'aurait fait tuer. Heureusement, ses *assassin*os et ses « plombiers » n'ayant affaire qu'à lui dans un souci de cloisonnement, Gordo ne craignait guère de fuites.

Néanmoins, le boss avait raison, il fallait agir très vite. Même si l'empailleur n'avait prononcé que son pseudo, celui de Nariz et le nom

de la *Casita Vermelha* avant de passer l'arme à gauche, le Yankee en savait déjà beaucoup trop. Gordo allait demander au boss de s'en occuper lui-même personnellement.

Le boss qui, comme chaque fois qu'un gros coup se préparait, restait loin de Manaus. Pour l'alibi en cas de pépin.

Patricia Ramsey le savait à présent, elle était prisonnière à des centaines de kilomètres de Manaus. Autant dire au bout du monde. La gorgone le lui avait dit, en même temps qu'elle lui avait donné son prénom : Tonia. Elle lui avait dit aussi qui elle était : la maquerelle en chef des bordels de Papá. Les bordels qu'il exploitait sur les barrancos et les *garimpos* un peu partout dans l'Amazonas. Elle lui avait dit tout ça un soir, après cette piqûre intraveineuse qui l'avait complètement chamboulée. Dans une sorte de coton, la journaliste avait alors plus ou moins réalisé l'incroyable évidence. Après le meurtre de Victor Stacci, les auteurs du massacre l'avaient assommée, puis kidnappée pour le compte de Papá, le monstrueux mâle qui avait cogné Tonia hier. Ou avant-hier, ou plus loin que ça encore. Pat Ramsey ne savait plus. Depuis cette intraveineuse, tout était flou dans sa tête et, par moments, elle ne savait même plus qui elle était vraiment.

— Il a raison, Papá. Tu es vraiment jolie. Et ce soir, tu seras encore plus belle. Il a fait une très bonne affaire, grasseiya Tonia en achevant de fermer le devant de la chemise de Patricia. Tu verras, ce soir, ce sera formidable.

C'était la chemise qu'elle portait en allant au bairro pour son reportage. Une chemise en toile beige, mais propre et impeccablement repassée. Comme son jean. Celui qu'elle portait le soir du drame. Mais Patricia Ramsey n'avait aucun souvenir qu'elle ait pu laver et repasser elle-même ses vêtements. On l'avait donc fait à sa place. Pourquoi ?

— Voilà ! grogna Tonia en reculant pour vérifier l'ensemble de son travail. Comme ça, tu plairas beaucoup.

Malgré la brume qui altérait son esprit, l'Américaine sentait que l'horrible femme ne lui tenait pas rigueur du coup reçu de Papá la veille. Ou l'avant-veille, ou... enfin, elle n'avait pas l'air de lui en vouloir. Parce que, dans le cas contraire, elle lui aurait sûrement fait mal tout à l'heure avec la piqûre. Une intraveineuse. Comme hier ou... dans l'autre bras, cette fois. À la saignée du coude. Elle avait eu seulement soudain très chaud, et ses vertiges s'étaient accentués pendant un moment, avant de se calmer enfin pour laisser place à une espèce de lucidité étrangement décalée, légèrement accrue par rapport à celle qui avait suivi la première piqûre. Ou la deuxième, ou même la troisième. Patricia ne savait plus. Simplement, la peau de ses bras

comportait au total quatre marques de piqûres. Elle avait bien compris qu'il s'agissait de drogue. Sans doute de cocaïne ou quelque chose comme ça. Elle savait qu'elle devait sortir de cette situation, que plus le temps passait, plus ce serait difficile et plus le danger se préciserait mais, quelque part en elle, les ressorts manquaient.

— T'as de la chance, tu sais.

Patricia Ramsey considérait le nez violacé et les lèvres de la maquerelle sans comprendre.

— *Cómo ?*

Ça y était ! Elle reparlait ! En même temps, elle venait de réaliser qu'elle s'était exprimée en espagnol et que ça n'était sûrement pas la langue qu'il fallait utiliser. Fronçant les sourcils dans un effort de concentration, elle corrigea :

— *What ?*

Puis, aussitôt après et voyant la mine renfrognée de Tonia, elle corrigea encore :

— *Como disse ?*

Cette fois, c'était la bonne langue, car sa geôlière répéta en la forçant à se rasseoir sur la pailleasse qui lui servait de lit :

— Je dis que tu as de la chance.

Pat Ramsey vit Tonia se pencher sur elle, entendit des sons métalliques, sentit du froid sur sa nuque et comprit que la femme venait de refermer le cadenas de la chaîne au collier d'acier qui serrait son cou. D'une voix étranglée, elle articula :

— *Sorte ?*

C'était ça, la bonne langue. Le mot chance, en portugais. Enfin, en brésilien. Maintenant Patricia Ramsey se souvenait. Elle était au Brésil pour ce reportage sur la libération de... d'Ingrid Betancourt. Ou plutôt la libération ratée. Prisonnière elle aussi. Elle se souvenait maintenant de tout. Et tandis que dans son esprit d'autres détails lui revenaient, elle s'entendit interroger de la même voix contrainte :

— *Sorte ? Porquê ?*

Les prunelles noires de la grosse femme brillèrent d'un éclat presque joyeux. Puis, esquissant un rictus qui étira sa bouche édentée, elle articula de sa voix rauque et chuintante :

— Parce que, ce soir, c'est la fête, et que tu seras la plus belle, et la plus chère de toutes mes putains, *querida* !

— *Impossível, senhor.* Nous n'avons pu trouver que des véhicules avec chauffeur. C'est à cause des...

Mack Bolan n'écoutait plus. Impossible à Manaus de dégoter un 4x4 sans chauffeur. Il s'en était douté et sitôt le téléphone raccroché, il activa le satellitaire pour recomposer le numéro du *celular* de Jef. En vain. Toujours le répondeur.

— Smith, lâcha-t-il dans le combiné. Rappelle-moi.

Toujours par acquit de conscience, il fit le numéro du téléphone fixe... obtint le même résultat Agacé, il raccrocha sans laisser de message, consulta sa montre. Il était presque 18 heures et derrière la fenêtre, le crépuscule mauve flottait déjà sur la *selva*.

Manaus était quasiment sous l'équateur et, ici, la nuit tombait comme un rideau. À travers les vitres, il pouvait percevoir les cris gutturaux des toucans omniprésents, et les appels de la faune lointaine fermaient une toile de fond sonore comparable à nulle autre. L'éternelle symphonie de la jungle. Ni les bulldozers, ni la déforestation massive, ni même l'exploitation pétrolière effrénée n'étaient encore venus à bout du plus grand et du plus précieux trésor de la planète. Même autour de Manaus et de son port franc industriel, la *selva* conservait sa magie. Pour combien de temps ?

La sonnerie du satellitaire l'arracha à ses pensées. Empoignant l'appareil, il établit le contact :

— *Estou ?*

— Smith ?

La voix de Jef ! Basse, brève. Sourcils froncés et reprenant en anglais, le Guerrier acquiesça :

— *Yes ?*

— *It's me.* Jef. Impossible de se voir ce soir. Je te rappelle.

Avant même que Bolan ait pu placer un mot, il avait déjà raccroché. Moralité, ni arsenal valable, ni 4x4 pour ce soir. On nageait dans la semoule !

Mais, alors qu'il raccrochait à son tour, une idée surgit dans l'esprit du Guerrier. Après tout, scoumoune pour scoumoune...

CHAPITRE XI

— Tu me cherches ?

Avant de le voir, Mack Bolan sut que c'était Faro. Forcément, puisqu'il le cherchait depuis une demi-heure et qu'il l'avait dit à tous les gamins errants croisés aux abords du bairro Vitória Régia. Il tourna la tête, découvrit le jeune vendeur de montres juché sur sa relique de *bicicleta*, avec la chemise et le short trop grands qu'il portait la veille. À 21 heures passées, les bairros grouillaient de vie et, comme la veille, les chiens jappaient un peu partout.

— Tu me cherches ?

— *Sim*.

— Ça va ?

Faro faisait allusion à la blessure du Guerrier et celui-ci acquiesça.

— Ça va.

En fait, Bolan traînait toujours la patte, et la douleur de son flanc n'était supportable qu'à coups de calmants. Avec un petit sourire en biais, Faro fit observer :

— C'est sympa, le fric que tu as laissé sous l'oreiller ce matin.

— C'est sympa, de m'avoir aidé, renvoya le Guerrier.

Puis sans transition :

— Je suis passé chez toi. Il n'y avait personne.

— Je sais, ma frangine est au *Teatro*. Elle vend des fleurs aux amateurs de *musica*.

Désignant le sac de voyage posé aux pieds de Bolan, Faro interrogea :

— Tu quittes la ville ?

— Je ne sais pas, éluda Bolan.

En fait, ignorant de quoi la suite de la nuit serait faite, il avait préféré régler sa note au Tropical et récupérer *tout* son matériel.

— Tu as réfléchi ? insista le gamin. Tu veux des montres ?

— Non, répliqua Bolan. Un 4x4.

— Quê ?

Faro levait sur Bolan des yeux incrédules. Celui-ci précisa :

— Je cherche un véhicule tout-terrain Genre Land-Rover, si tu vois.

— Ben... je vois.

Faro voyait, et déjà il avait l'air de fouiller sa mémoire de manière très soutenue. Bolan insista :

— Bien sûr, il y aura une commission pour l'intermédiaire.

L'intermédiaire c'était Faro et ce dernier hocha la tête, le front plissé par la réflexion. Puis, subitement, sautant sur son vélo dégingué, il décréta :

— Dans une heure, à l'endroit où on s'est vu, hier soir.

Et, sans autre commentaire, il planta Bolan pour disparaître à grands coups de pédalier grinçant. Le Guerrier n'avait parlé ni de prix, ni de la transparence du marché en question. Il pouvait craindre le pire, mais faute de grives...

Le baraquement du bar-bordel du barranco Estrela ressemblait à tous les baraquements provisoires de tous les barrancos de la région. Au-dessus de son entrée, le nom de Paraíso figurait en lettres rouges, éclairées par un jeu d'ampoules multicolores dont les fulgurances syncopées s'accordaient au rythme des salsas de l'intérieur. Un luxe dans cette région où l'électricité n'était possible que grâce aux groupes électrogènes. Paradis. Une raison sociale bien ambitieuse, pour une construction de bois hâtivement montée, aux planchers et cloisons mal rabotés, aux tables et aux chaises bancales et à la décoration extrêmement succincte. Ici, elle se résumait en quelques posters publicitaires de boissons alcoolisées, et à une foule de pages centrales de magazines de charme punaisés sur les cloisons. Sur le côté de la salle, un bar pris d'assaut où un lot de putes officiait provisoirement en tant que barmaids, tandis qu'au fond, légèrement surélevée devant des rangées de tables, une scène livrait le spectacle d'autres filles se trémoussant mollement en strip-teases maladroits pour chauffer l'assistance des mineurs et de leurs contremaîtres, une dizaine de costauds, tous habillés de treillis kaki et armés de matraques. Genre M.P. Mais sous les chemises kaki, il y avait aussi des calibres. Bien graissés, bien chargés, en parfait état de fonctionnement. Comme ceux des deux équipes de porte-flingues. Une douzaine de taciturnes à têtes de brutes, enfouraillés jusqu'aux yeux, répartis un peu partout, dont six debout sur la mezzanine derrière leur boss respectif. Au total, neuf pour Papagaio, et trois seulement pour Montana. Le maximum qu'il avait pu embarquer avec lui à bord du Cessna.

Un staff de sécurité minimum, mais qui pouvait se révéler indispensable.

Bien sûr, Jesu Montana ne risquait en principe pas grand-chose chez son ami Fonseca, mais, dans toute l'Amazonie, les garimpos étaient des lieux de violence, où les bagarres éclataient pour un oui pour un non, où les morts violentes n'étaient pas rares et où les putes constituaient l'unique soupape de sécurité. Le défouloir. Sauf quand la pression était trop forte et que l'alcool coulait à flots. Or, ce soir plus encore que d'habitude, de premiers rangs de l'orchestre, la salle comble et enfumée était déjà bouillonnante, chauffée à blanc. Elle l'avait été avant même les premiers trémoussements des putes. Beaucoup trop, aux yeux de Montana. Cela se voyait, les hommes avaient bien trop bu. Mais son ami Papagaïo les avait sûrement encouragés à ça. Exprès. Parce que ce soir, c'était gala. C'étaient les enchères. Comme chaque fois que le boss offrait une nouveauté.

Une nouvelle fille.

En général, il s'agissait d'une de ces jeunes paumées du Nordeste que le chômage et la misère poussaient à la prostitution, et quand elle était « neuve » et pas trop moche, les enchères pouvaient monter très haut. Quelques mois plus tôt, tout le monde s'en souvenait, un mineur avait investi ses économies de quatre ans de boulot pour une fausse blonde débarquée en droite ligne de Juazero do Norte. Sous prétexte que Tonia l'avait jurée vierge, et qu'elle avait les yeux dorés. Pas brun clair ni même jaunes. Dorés. Presque comme l'or. Très échauffé par l'alcool de cannes, par les strip-teases des autres filles, par les rondeurs capiteuses de la vierge et par la foule braillarde de ses copains de bain, le mineur, une fois son acquisition faite, avait entraîné celle-ci dans une des minables piaules du baraquement annexe pour consommer sur-le-champ. Hélas, la fille n'était vraiment plus vierge du tout et, très ivre et très en colère, son acheteur frustré lui avait fracassé sa bouteille de rhum sur le crâne, avant de se ruer au bar pour tenter de tuer Tonia. Résultat, une fausse vierge bien amochée, et un mineur de moins à Estrela. Hémorragie crânienne, due à la volée infligée par la maquerele. Cadavre balancé dans le fleuve, comme c'était l'habitude après chacune des rixes plutôt fréquentes par ici.

Ce soir, c'était du moins l'espoir de Jesu Montana, il n'y aurait pas d'histoire. La nouvelle n'était pas vierge, elle était seulement canon. Super canon, avait dit Papagaïo. À voir les mines pincées de la brochette de petites putes officiant au bar et sur scène, et à en juger par la tronche amochée mais fière de la maquerele, ç'avait l'air d'être vrai. Alors, Jesu Montana attendait de découvrir enfin le trésor.

La raison de son long voyage jusqu'ici.

Il attendait avec impatience, à cause de ce que lui avait dit

Papagaïo à l'accueil de son Cessna sur la mauvaise piste du barranco, deux heures plus tôt. Un top. Pas une pute. Une journaliste américaine, spécialement kidnappée pour lui. Choquée par les images du massacre de son coéquipier, mais sécurisée depuis par le traitement de Tonia Dope, plus tranquillissants. Petit cocktail très spécial que Jesu connaissait bien, et qui était destiné aux jeunes recrues récalcitrantes des bordels sauvages, d'Amazonie et d'ailleurs. Déjà accro, l'Américaine, et désormais très docile. Selon Papagaïo, malgré ses millions de dollars, Jesu Montana ne s'était jamais offert une fille aussi belle et d'une telle classe.

Offert ! Jesu Montana n'avait plus jamais eu la moindre érection depuis ce jour maudit où Papagaïo et lui avaient testé cette saloperie de mélange à l'acide. Plus jamais eu la possibilité de jouir pleinement de ces corps de femmes qu'il avait en vénération depuis l'adolescence. Des corps que, même avant son accident il ne parvenait à soumettre que grâce aux paquets de fric qu'il y investissait. Car Jesu Montana était laid, laid et mal foutu. Une sorte de gnome à tête toute ronde, presque chauve, posée sur un buste creux et des jambes maigres et arquées. Pas plus de un mètre cinquante-cinq de hauteur. Heureusement, grâce au marché de la dope qu'il avait réussi à traiter avec les FARC de sa région d'origine, le fric était vite arrivé dans ses poches, et avec le pognon, les femmes avaient suivi.

Jusqu'à l'accident.

Mais un jour viendrait, il en était sûr. Il suffirait d'une seule femme. La bonne. La révélation, la thérapie miracle. Malgré les dénégations des médecins et contrairement à son associé résigné, Jesu Montana y croyait voulait y croire à tout prix. Il suffirait d'une rencontre, d'un regard, d'une infinitésimale étincelle. Alors, assis là dans ce fauteuil au velours craquelé, l'associé de Mario Fonseca se rongait les nerfs. Il avait toujours eu horreur d'attendre quoi que ce soit, et tout autre que son vieux comparse lui aurait payé cher ce petit supplice.

N'empêche que ça commençait à bien faire ! Jesu Montana n'y tenait plus. S'agitant dans son fauteuil, il tourna sa ridicule tête ronde vers Papagaïo pour lancer :

— *Put a ! Tu le fais ouvrir, ce rideau de merde !*

Installé près de lui dans le fauteuil voisin, Mario Fonseca esquissa un de ces rictus dont il avait le secret.

— *Ça vient ! Ça vient !*

En fait, il adorait maintenir ainsi son associé sur le grill. Cela faisait monter la pression, et plus elle serait forte, plus il aurait Jesu à sa main au moment de la négociation. Car cette Américaine

représentait pour lui son unique chance de parvenir enfin à son but. Le prix le plus fort jamais payé par Jesu Montana pour s'approprier une fille. Car il allait bel et bien s'agir d'une vente. Une vraie. Comme si la journaliste n'était qu'un simple produit de luxe. Il connaissait Jesu et il connaissait sa faiblesse. Son unique faille dans la cuirasse d'acier qui les enveloppait tous deux. LA femme. L'archétype idéal qu'il s'en était fait à mesure qu'augmentaient ses fantasmes débridés. Et l'espoir de guérison.

— Merde ! J'ai des tas de combines à régler demain ! protesta de nouveau le gnome. Un deal avec Gusto.

Augusto Cubím, le *comandante* attaché à San Vicente del Caguán, le fief des FARC dans le sud-est de la Colombie, et responsable régional de la culture de la coca et du pavot. Leur seul interlocuteur au sein du mouvement révolutionnaire, et par lequel depuis la cession de ce territoire par le gouvernement colombien, ils devaient impérativement passer pour tous les marchés de la dope sur la région. Sans la protection de Cubím, Jesu Montana serait forcé d'exercer ailleurs... ou il serait mort. Mais comme la plupart des mouvements révolutionnaires d'Amérique latine, les FARC avaient autant besoin des mafias locales que ces dernières avaient besoin d'eux. Pas de contrôle de l'État et pas de flics à craindre. Montana et Fonseca en profitaient largement. Le premier comme représentant local des *cartelitos* de Cali, le deuxième comme intermédiaire exclusif sur l'Amazonie brésilienne, région de transit privilégiée, parce que moins risquée, depuis la guerre totale livrée aux cartels colombiens par les U.S.A.

— D'accord, mon frère ! Maintenant, ouvre bien tes yeux, et déguste !

Sans quitter son fauteuil, il dégaina le gros .44 magnum automatique qui ne le quittait jamais, et, levant le canon vers le plafond, il enfonça la détente. Cela fit un boucan terrible, couvrant le vacarme de la sono et les hurlements des hommes massés en bas. Quelques débris des palmes de la toiture se mirent à voleter en pluie sur la galerie et sur les épaules des deux brochettes de porte-flingues imperturbables, tandis que la rumeur cessait et que la sono se mettait en sourdine, une sono tenue pour la circonstance par Tonia en personne. Postée derrière le comptoir, son gros muflle levé vers la galerie, la maquerelle attendait les ordres, tandis que les putes du bar quittaient celui-ci pour rejoindre leurs copines sur la scène. Rangeant le .44 sous la ceinture du treillis vert revêtu pour la circonstance, Fonseca prit le temps d'allumer un gros cigare et de lâcher un énorme nuage de fumée, avant de lancer à la cantonade :

— *Companheiros*, une promesse est une promesse ! Je vous avais

annoncé pour ce soir une enchère absolument exceptionnelle et je vais tenir parole ! Mais, avant, je veux que vous sachiez que tout débordement sera durement réprimé. Je veux des enchères calmes, dignes des vrais aventuriers modernes que vous êtes !

Il laissa à sa diatribe le temps de faire son effet. Il savait évidemment que hurlements et bagarres seraient inévitables comme chaque fois, mais il aimait ces discours qui lui donnaient l'impression d'être une sorte de monarque. Enfin, il sortit un objet de sa poche, le brandit dans la lumière des lampes en enchaîna :

— Une clé ! *Companheiros*, ceci est une clé ! Une clé que je remettrai au gagnant de cette enchère, et qui lui permettra de prendre possession de son bien.

Puis, d'une voix ferme, le boss d'Amazonas déclara avec emphase :

— Que les enchères commencent !

À ces mots, tandis que les vigiles se mettaient en rang d'oignons devant la scène pour faire barrage, Tonia fit signe aux filles. Alors qu'une musique lancinante servie par la sono de la maquerelle s'élevait dans la salle et que tous les regards se tournaient de nouveau vers la scène, deux des filles empoignèrent les pans du rideau de plastique noir et commencèrent à les écarter. En bas, la rumeur enfla. Tandis que Fonseca se laissait retomber dans son fauteuil, un filet de lumière situé derrière le rideau commença d'apparaître, prenant peu à peu dans son faisceau à l'intensité grandissante une silhouette pâle.

Une femme. Nue. Ou presque. Assise en tailleur sur une sorte de matelas en palmes tressées, les deux bras levés en croix, dont les poignets cerclés de menottes étaient enchaînés à des poteaux situés de part et d'autre de la couche. Sous les boucles de son épaisse crinière aux reflets de feu, des yeux d'un vert quasi lumineux fixaient le vide. Un regard perdu, absent, ailleurs. Un regard d'émeraude pure que la lumière crue des lampes faisait briller de mille feux. À cet instant, au brusque silence épais de la salle et à l'expression égarée de Jesu Montana, Mario sut que, d'ores et déjà, il avait gagné la partie.

En fait de tout-terrain, la vieille Land-Rover ramassait presque autant de terre qu'une benne de travaux publics. Détrempée par la dernière averse, la boue projetée par les roues pénétrait dans l'habitable grâce aux trous du plancher par litres entiers. Heureusement, bien que très sonore, le moteur semblait tourner à peu près rond. De toute façon, Bolan n'avait pas eu le choix. Déjà très beau que Faro lui ait dégoté cette épave en moins de deux heures. Un mécano de ses copains qui avait un copain qui avait un copain, etc. Beaucoup d'intermédiaires à payer, résultat, 900 dollars quand même.

Une vraie fortune, par ici.

Peu avant Cariri, en pleine brousse, l'Exécuteur avait abandonné la route asphaltée pour lancer le 4x4 sur la piste. Quasiment un sentier, à l'amorce duquel une plaque clouée sur un poteau de bois indiquait rouge sur jaune : « *Casita Vermelha*. » Accélérant doucement pour faire accrocher les pneus à la terre gorgée de pluie, le Guerrier avait parcouru un kilomètre à peine qu'il se croyait déjà au bout du monde. À se demander si la piste n'allait pas tout bonnement finir en impasse et buter d'un coup sur le mur impénétrable de la forêt. En fait, si toutefois la *Casita Vermelha* existait vraiment, elle semblait paumée au fin fond du bout du monde. Il fallait vraiment avoir envie de venir et...

La sonnerie du satellitaire.

S'accrochant d'une main au volant, l'Exécuteur établit le contact.

— *Estou ?*

Quelques parasites, puis :

— *It's me.*

Jef ! Enfin !

— J'appelle d'une cabine, attaqua aussitôt le résident de la D.E.A.

Toujours la même voix tendue. Toute attention focalisée, l'Exécuteur interrogea.

— *Problem ?*

— Problème majeur, mec ! *I'm out !*

— *What ?*

— En fait, reprit le résident, quand je dis : *I'm out*, je veux dire : *We are out !* Toi et moi, on est grillés !

Dans le silence qui suivit, l'Exécuteur sentit une chape de plomb choir sur ses épaules.

CHAPITRE XII

— On est grillé !

Les derniers mots de Jef résonnaient encore sous le crâne de l'Exécuteur. Tandis qu'une lueur glacée s'installait dans ses prunelles minérales, il interrogea sèchement :

— Genre ?

— Genre environnement, répondit l'agent dans le satellitaire. Un scanner dans le secteur, repéré par balayage H.F. Ils écoutent mon portable. Sûrement le fixe aussi.

— *Sure* ?

— Affirmatif. Tous les trois ou quatre jours, j'opère un ratissage environnemental de fréquences. Jusqu'alors, aucun problème. Ce soir, ils ont dû approcher leur scan un peu trop près. Un coup de buzzer dément.

Bolan esquisssa une grimace. Maintenant, il comprenait mieux la raison du piège d'hier soir chez Pinhero. On avait surpris son coup de fil à Jef et on avait commencé à faire sauter les « fusibles ». Il avait surpris les assassins en pleine action. Sans y croire, le Guerrier tenta :

— Impossible que ce soit la police ?

Un ricanement lui répondit.

— Tu parles ! Les flics du coin n'ont même pas de portables !

Il exagérerait sûrement, mais ça ne changeait rien. L'Exécuteur était bel et bien grillé. En face, on le prenait désormais pour un torpédo de la D.E.A., et deux options s'offraient à l'ennemi : soit une dilution prudente dans l'espace, soit une mobilisation générale, avec ce que ça impliquait en termes de rafales. Or les pourris étaient ici chez eux, en face d'un homme quasiment désarmé. Avec, en plus, un résidant désormais H.S., mais dont il avait néanmoins toujours besoin pour se procurer un armement digne de ce nom. On nageait dans le bonheur ! Réfléchissant à toute vitesse, le Guerrier finit par renoncer à expliquer où il était, pour lancer dans le combiné :

— O.K. On va la jouer comme ça...

Dans la salle du Paraíso, le silence s'était fait si lourd que Jesu Montana eut l'impression de sentir ses oreilles se boucher. Dans le même temps, une boule dure et étouffante était montée dans sa gorge, l'empêchant de respirer, tandis que, dans ses entrailles, des nœuds semblaient s'être formés. Une telle tension s'était installée qu'on aurait cru l'assistance transformée en statues. Puis, d'un coup, tout se ranima et la rumeur emplît l'espace, enflant de plus en plus à l'énoncé des premières enchères. Sur les faces trempées de sueur, toute la palette des grimaces de l'envie et du désir bestial défilaient Crispé sur le bord du fauteuil dans lequel il s'était redressé, Jesu Montana avait le regard figé, glacé comme celui d'un serpent. Les yeux du jararaca. Un regard fixé sur ce qu'il considérait déjà comme sa proie. Sur l'apparition.

Car ce qu'il voyait sur scène n'était pas une femme et encore moins une pute, mais une apparition. Celle de la grâce personnifiée, de la féminité parfaite. La figuration en chair et en beauté de tous ses rêves, tous ses fantasmes les plus dingues. Même en payant, même en étalant de véritables petites fortunes au pied des filles qu'il avait pu s'offrir, jamais il n'avait touché un corps comme celui-là, jamais il n'avait posé le regard sur une telle... une telle... Il ne savait plus quel mot pouvait qualifier ce qu'il voyait, là en bas sur la scène de ce minable bordel de brousse. Là, tout près de lui et presque à portée de mains, et pourtant si loin en même temps.

— Elle est canon, pas vrai ?

Près du Colombien, Fonseca affichait son rictus des bons jours. Visiblement, le spectacle de tous ces types excités à mort lui causait une vraie jouissance.

— Elle est belle, s'entendit répondre l'impuissant.

Sans qu'il l'ait vraiment voulu, il avait dit *belle*, et non *canon* comme Fonseca Détail révélateur du petit chamboulement qui s'opérait en lui et dont il était le spectateur étonné.

Cette femme était son salut !

— Regarde ses yeux, *amigo* ! Regarde ses yeux. De vraies émeraudes. Les plus belles jamais arrachées à la terre !

Il en devenait lyrique, le boss d'Amazonas ! Mais il avait raison, et un constat s'imposa alors à Jesu Montana. Il lui fallait cette femme. Impérativement.

Mais, pendant ce temps, les enchères continuaient dans la salle en contrebas et l'ambiance chauffait de plus en plus. Déjà, deux ou trois mineurs excités par l'alcool avaient manqué prendre la scène d'assaut pour tenter d'aller estimer de plus près la qualité du « produit ». Les matraques des vigiles étaient aussitôt entrées en action, mais, à ce train, il suffirait bientôt d'une étincelle pour que la vraie bagarre

éclate. D'ailleurs, dans son dos, ses porte-flingues et ceux de Papagaïo commençaient à triturer les crosses de leurs armes. Pourtant, près de lui, le boss de Manaus semblait ne s'apercevoir de rien. On aurait dit un vicaire assistant à une chorale de patronage. Jesu Montana s'aperçut à cet instant qu'il n'avait jamais vraiment regardé son vieil associé en crimes et en trafics. Mario était moche. Vraiment. Peut-être même plus que lui. Il venait de s'en apercevoir en découvrant la beauté, le charme de cette inconnue prisonnière de ses chaînes.

— Arrête !

Il avait parlé si fort que ses flingueurs sursautèrent dans son dos. L'un d'eux esquissa même le geste d'arracher son arme de sa ceinture, avant de se reprendre, l'air de n'y rien comprendre. En revanche, avec une lenteur que Montana trouva suspecte, Fonseca tourna la tête vers lui, l'air surpris lui aussi.

— Quê ?

Dans ses petits yeux de reptile, une lueur flottait, froidement amusée.

— Arrête ! répéta le Colombien. Arrête ces enchères à la con !

— Les enchères ! Tu veux que j'arrête les enchères ?

— Arrête ça, je te dis. L'Américaine, elle est pour moi !

Les petits yeux cruels de Fonseca s'arrondirent d'étonnement. D'incompréhension aussi. Mais à cet instant, Jesu Montana réalisa le piège. Toute cette saloperie d'enchères n'était qu'une putain de manip ! Le prix de l'Américaine était déjà fixé par Papagaïo : l'Imperatriz !

La plus belle émeraude brute actuellement en circulation sur le marché clandestin. Une authentique *muzita* de l'eau la plus pure. Un joyau extrait de la terre de Muzo neuf ans plus tôt, par trois mineurs particulièrement malins et très téméraires qui, au risque de leur vie, étaient parvenus à la sortir clandestinement du complexe minier pourtant très surveillé. Résultat : une des plus belles *muzitas* du monde, lancée sur le marché parallèle, et baptisée Imperatriz. De fil en aiguille et de bouche à oreille dans les milieux clandestins, l'info était parvenue jusqu'à Jesu Montana, amoureux invétéré de la *piedra verde*. Mais, la trouvant trop chère à son goût et convaincu que le vendeur cherchait à le gruger, le *narcotraficante* du Caqueta l'avait abattu sur place ainsi que ses gardes du corps, avant de faire disparaître les cadavres. Désormais propriétaire de l'Imperatriz, Jesu Montana ne l'avait plus jamais quittée. Il la portait au bout d'une chaîne en or, bien cachée sous ses vêtements. Il ne l'avait jamais montrée à personne, sauf à son associé, Fonseca, son ami des temps de misère.

Et voilà que ce salaud...

— Ce n'est pas vrai ! s'insurgea-t-il soudain en pâlisant tu es dingue, ou quoi ?

Instinctivement il avait porté la main à sa poitrine, étreignant la pierre brute à travers le tissu de sa chemisette. Affichant un air serein, le boss de Manaus fit mine de s'offusquer :

— Jesu ! Qu'est-ce que tu vas imaginer ! Je n'ai jamais pensé à ça ! Tu es maître de tes décisions.

Fonseca marqua un temps, considéra la foule des mineurs dont le degré d'excitation virait carrément au rouge. Brandissant de grosses liasses de reais, certains commençaient à en venir aux poings et cette fois, les vigiles s'étaient vraiment mis de la partie. Dans un instant la situation deviendrait ingérable, et de toute évidence, l'Américaine toujours plongée dans les vapeurs stupéfiantes passerait un très sale moment. À moins que Papagaio donne l'ordre de tout arrêter. Comme ce dernier, Jesu Montana l'avait bien compris, mais il était coincé. Il n'était pas chez lui et en cas de conflit ses trois *assassin*os ne pèseraient pas lourd contre la petite armée de son vieux complice. Incrédule, son regard allait du profil de Fonseca à la jeune femme enchaînée sur la scène.

— Qu'est-ce qu'on fait Jesu ? On la laisse au plus offrant de ces cons ?

Disant cela, le boss de Manaus avait reporté son regard vers la scène, devant laquelle les vigiles commençaient à avoir de problèmes. Sans l'intervention des *assassin*os et de leurs gros calibres...

— On la laisse... ou tu la payes le prix qu'elle vaut ?

Enfin, après plus d'un quart d'heure et une dernière fondrière, la piste s'acheva sur une grande aire déboisée où une quarantaine de véhicules stationnaient. Tous des tout-terrains. Normal, vu l'état de la piste. Surpris par l'affluence, Mack Bolan remarqua au passage les raisons sociales de quelques tours-operators locaux, peintes sur certaines carrosseries. On sortait les touristes en brousse. Au centre de la clairière, une longue construction de bois au toit de palmes, érigée sur pilotis et comportant une galerie couverte. Au-dessus de l'entrée en forme de hutte, une enseigne brillait sous un projecteur. Sans doute pour accentuer la couleur locale, une *maloca*, ces grandes cases communautaires des tribus amazoniennes aux cloisons tressées et au toit en palmes, avait été construite à l'extrémité de l'établissement, formant un L avec celle-ci. Par la grande ouverture sans rideau, on apercevait dans une lumière roussâtre un comptoir et des étagères chargées d'articles de souvenirs. La boutique touristique. Pour parachever l'effet jungle, un feu de camp brûlait à l'écart, alimenté par un couple de « sauvages » en tenues traditionnelles, tandis que, provenant du night-club, les échos de tambours frénétiques

résonnaient sous les arbres. Dans l'ombre et à l'écart, des silhouettes se devinaient en lisière de clairière et des lueurs de cigarettes naissaient çà et là. En Amazonie comme ailleurs, le shit circulait un peu partout. Vérifiant que le Taurus était invisible sous son blouson de toile, le Guerrier quitta la Land-Rover, grimpa l'escalier de la galerie du night. En haut des marches, assise au pied de l'entrée et flanquée d'un immense Black en chemisette rose fluo, une Indienne à demi nue enfilaient des graines de roucou sur des fils de pêche, fabriquant des colliers pourpres de toutes dimensions, destinés aux clients en mal d'exotisme. S'effaçant pour le laisser entrer, le grand Black lui lança :

— *Hello, senhor !*

En *brésilamé* pur jus. Avec un sourire si blanc qu'il en paraissait fluo, le Black précisa, en indiquant l'intérieur de la boîte :

— *Good drinks, good attractions, good girls, senhor !*

Réunissant son portugais de base, Bolan interrogea, mine de rien :

— Nariz est là, ce soir ?

Petite hésitation du portier surpris :

— Ça, *patrão*, renvoya-t-il en brésilien, faudra demander au bar.

Le Guerrier remercia, pénétra dans l'espèce de sas que formait entrée et où l'écho des tam-tams devenait assourdissant. Écartant un rideau en perles de bois, il pénétra à l'intérieur du night. Une immense case, réplique à peu près fidèle d'une vraie maloca indienne avec ses bois de charpente savamment agencés, et ses cloisons en palme tressée. Le tout éclairé en partie par de vraies torches fixées sur le plancher, savamment disposées pour éviter tout risque d'incendie. Le reste de l'éclairage était assuré par les projecteurs à filtres rouges, dont les rayons aux reflets sanguinaires inondaient le centre de la maloca transformé en piste d'attractions légèrement surélevée. Tout autour, tables et chaises s'alignaient en plusieurs rangées de deux demi-cercles, permettant l'accès du centre aux attractions. Au fond du local, entre une porte marquée *Sanita* et l'accès à la boutique aperçue de l'extérieur, un simple comptoir en planches brutes, formant bar et flanqué de hauts tabourets. Tous occupés par une clientèle apparemment autochtone, contrairement aux tables, où le gros de la clientèle était constitué de touristes, dont le groupe de Canadiens rencontré plus tôt au desk du Tropical, et le petit bonhomme maigre aux cheveux coupés au bol, discutant avec un gros type flasque. Avec le même appareil photos, mais sans ses gamins. Guère la place des enfants, par ici. Hors de la zone des tables, une petite foule de spectateurs du cru s'était massée, assistant au spectacle coloré et sonore des batteurs de tam-tams. Des Indiens en tenues traditionnelles, la peau couverte de dessins aux couleurs vives.

L'attention générale étant concentrée sur le spectacle, le Guerrier en profita pour se frayer un chemin vers le comptoir où un barman de type Indien des Andes essuyait nonchalamment ses verres. Délaissant la liste des cocktails affichée au mur, il opta pour un simple rhum. Le spectacle devait être fascinant, car personne ne faisait attention à lui. Encore moins le gros type avachi sur le tabouret voisin du sien, dont les yeux fermés racontaient clairement sa fatigue et dont le poing massif et plein de poils noirs serrait consciencieusement son verre. Bolan sirota une gorgée de rhum, jeta un long regard sur l'assistance, laissa passer un moment, avant de hasarder à l'adresse du barman toujours attentif à l'essuyage de ses verres :

— Nariz est là, ce soir ?

En hispano-portugais.

L'Indien lui lança un regard incertain, hésita, finit par renseigner :

— *O senhor* Ribeira doit être dans le secteur, *senhor*. Je l'ai aperçu tout à... Là-bas ! Derrière la dame blonde !

Son index indiquait une grosse femme à frisettes platinées assise au dernier rang du groupe de Canadiens, et que Bolan avait également aperçue à midi au desk de l'hôtel. Derrière elle, au dernier rang de tables, un homme de race blanche et de type hispanique en chemisette rayée, avec une tête allongée, des cheveux en brosse, des traits marqués... et un gigantesque nez. Si gros et si proéminent qu'on ne voyait plus vraiment les yeux situés de chaque côté. Pas vraiment laid, plutôt hors normes. En revanche, le type semblait costaud. Genre sec et dur, ancien sportif et castagneur. De part et d'autre de sa chemisette rayée, deux paires d'épaules joliment dorées et dénudées, appartenant à deux *raparigas* du cru. Comme pour bien marquer son territoire, le type avait passé ses bras autour de la taille des deux filles. Sur la table, deux vertes de cocktails avec pailles et rondelles d'oranges, plus une bouteille de rhum blanc, et, sous le nez immense du bonhomme, un long et fin cigare à l'extrémité rougeoyante. Pour l'Exécuteur et en l'état actuel de son blitz, une seule solution lui restait pour essayer de renouer un quelconque fil conducteur. Se découvrir. Car, en face, on connaissait à présent son existence et le temps jouait contre lui. Alors, quittant le bar, verre en main et faisant mine de chercher une place libre tout en raflant une chaise au passage, il contourna un des poteaux soutenant la charpente de la maloca. Il s'apprêtait à s'asseoir derrière le bien-nommé Nariz, quand, soudain, un petit frisson glacé lui parcourut la nuque. Relevant instinctivement la tête, son regard en capta un autre. Aigu, presque magnétique à force d'intensité. Juste le temps d'un éclair.

Tout autre que Mack Bolan aurait sans doute songé au hasard. À un de ces regards que l'on croise parfois aux détours de la vie et qui

n'ont pas d'importance. Mais, dans le cerveau de l'Exécuteur, tous les signaux d'alarme s'étaient allumés.

Couleur rouge sang.

CHAPITRE XIII

L'échange de regards n'avait pas duré plus d'une seconde, mais cela avait suffi. L'infime détail qui change tout Apparemment aussi décontracté, le Guerrier avait fini de poser sa chaise derrière Nariz, faisant mine de s'intéresser au spectacle. Toujours très occupé par ses deux copines, *O senhor* Ribeira leur racontait tour à tour à l'oreille des choses qui les faisaient glousser. Celle de gauche avait carrément posé sa main droite sur la braguette du patron de la boîte, tandis que l'autre lui léchait le pavillon de l'oreille à petits coups de langue. Un trio de joyeux drilles. Mack Bolan ratissa discrètement l'assistance d'un coup d'œil circulaire tout en semblant captivé par le spectacle. Celui-ci changeait justement de registre. Du folklore indigène on passait au rite macumba dans un flot de lumières rouge sang et bleu électrique. Il s'agissait du vaudou local. Des hommes aux tam-tams et des femmes vêtues de longues robes immaculées, au milieu d'un cercle de bougies colorées. Lancées dans les danses initiatiques, les yeux révoltés, les femmes semblaient peu à peu saisies de transes. Leurs corps s'étaient mis à trembler, et l'une d'elles, très jeune et le crâne rasé, venait de tomber sur le plancher, s'y roulant dans un assaut de convulsions. Elle bavait et grognait, accompagnée dans sa transe par les incantations aiguës d'une vieille à la bouche édentée, qui veillait à ce qu'elle ne roule pas hors de la scène. Un spectacle finalement assez prenant, qu'en d'autres circonstances, Mack Bolan aurait peut-être apprécié. Devant lui, les deux copines de Nariz avaient cessé leurs petits jeux et, penchées en avant, elles semblaient fascinées par la fièvre ambiante. Pour le Guerrier, c'était le moment. La bouche tout près de la nuque en brosse de Nariz, il déclara :

— *I'm the friend of Augustín.*

D'abord, à cause du bruit des tam-tams, il crut que le mafieux n'avait pas entendu. Puis, à une certaine raideur de la nuque et des épaules sous la chemisette rayée, il sut que le contact était établi. Lui en donnant confirmation, le nommé Nariz tourna lentement la tête et le Guerrier découvrit son regard. De chaque côté de l'immense nez, de tous petits yeux méfiants qui parurent le disséquer. D'abord, Bolan crut que l'autre n'allait pas enchaîner, puis sa bouche aux lèvres

étroites bougea enfin, pour lancer, pas très aimable :

— Par ici, il y a beaucoup d'Augustín.

En anglais.

— Augustín Pinhero, précisa Bolan.

Le *senhor* Ribeira avait en partie repris sa position initiale. Sans réaction. Avec juste l'oreille gauche légèrement tournée vers Bolan. En apparence, on pouvait croire l'échange terminé, mais le Guerrier savait qu'il n'en était rien. Le patron de *Casita Vermelha* attendait la suite. Enfonçant le clou, l'Exécuteur interrogea :

— On peut se voir un moment ?

Un temps mort s'installa, ponctué par les battements de plus en plus trépidants des percussions et des transes de la macumba. La poussière soulevée du plancher par le choc des pieds nus commençait à former un petit nuage qui, se mêlant à la fumée des torches, créait une atmosphère mystérieuse et pesante, et prenait à la gorge. Des éclairs de flashes crépitaient dans les faisceaux rouges et bleus des projecteurs. Inconscients de ce qui se tramait autour d'eux, les touristes étaient contents.

— Maintenant ?

La question de Nariz surprit presque le Guerrier. Il fallait hurler maintenant pour se comprendre.

— Yes, répondit-il.

Instinctivement, le patron de la boîte avait jeté un bref regard alentour, et l'Exécuteur proposa :

— Dehors ?

— Il pleut, renvoya Nariz.

Bolan s'aperçut alors que des gouttes commençaient à ruisseler le long du poteau voisin. Pas très étanche, la maloca.

— *Sanita*, enchaîna le Brésilien en désignant du regard la porte située près du bar.

Après quelques mots à l'oreille de ses copines, il quitta sa chaise, fendit la foule et disparut derrière la porte des toilettes. Le Guerrier laissa passer un instant, se leva pour aller pousser à son tour le battant d'un local assez mal entretenu et sentant très fort l'ammoniaque, dont le matériel se résumait à un lavabo au robinet fuyant, trois urinoirs très entartrés et trois cabines aux portes à mi-corps. Deux désertes avec cuvettes à la turque, la dernière occupée. Posté devant une porte située au fond et marquée *saída de socorro*, Josefo « Nariz » Ribeira attendait Bolan. Plus grand que le Guerrier ne l'avait cru, visiblement très musclé sous sa chemisette à rayures, il avait l'air d'un vrai dur. Et très méfiant, avec ça. D'un index sur ses lèvres accompagné d'un

regard vers la cabine occupée, il fit signe de se taire, sortit un trousseau de clés de sa poche, ouvrit la porte du fond et, invitant Bolan du geste, ils se retrouvèrent à l'extérieur, dans la galerie sur pilotis cernant la construction. En fait, l'averse avait été de courte durée, apportant avec elle un semblant de fraîcheur. Entre les nuages, la lune apparaissait et disparaissait et, dans la forêt omniprésente, le concert de la faune nocturne reprenait peu à peu. Tout près, sous l'escalier qui descendait vers la pelouse, il y eut un petit rire cristallin, deux ou trois gloussements, et un couple d'amoureux quitta l'abri pour aller flirter un peu plus loin. La fille, en jupe à fleurs et ses longs cheveux flottant dans l'air encore humide, se déplaçait à la manière d'une danseuse. Bolan la suivit des yeux un instant, tandis que, rallumant son fin cigare et s'accoudant à la balustrade de l'escalier, Nariz lâchait d'un air sombre :

— Je suis au courant, pour Pinhero.

Un aveu qui ne surprit guère l'Exécuteur. Le taxidermiste ne lui avait pas donné le nom du tenancier sans raison. Restait à savoir ce qui les unissait, et, surtout, si Nariz pouvait lui être utile. Prenant l'initiative, celui-ci attaqua :

— À part un copain d'Augustín, tu es qui ?

— Le copain de Jef, répondit l'Exécuteur sans ambiguïté.

Une lueur vite éteinte s'alluma dans les prunelles noires.

— Tu connais Jef ?

— Affirmatif.

— Tu es américain ?

— Qu'est-ce que tu es, pour Jef ? éluda le Guerrier.

Nouvelle surprise de Nariz.

— Il ne t'a rien dit sur moi ?

Petit sourire en coin de Bolan.

— Tu sais ce que c'est. On protège ses sources.

— Tu es américain ? répéta Ribeira.

Bolan acquiesça et l'autre insista :

— Tes chefs t'envoient lui faire des misères, à Jef ?

Surprise cette fois de Bolan. Nariz le prenait pour un contrôleur de la D.E.A. Finalement ça pouvait servir et ouvrant la brèche, il s'enquit :

— Ils devraient d'après toi ?

Haussement d'épaules du costaud.

— Pas à moi d'en juger, mais je ne pense pas. On pourrait...

Nariz se tut Deux clients fumant cigarettes et verres en main étaient apparus en contrebas, faisant les cent pas et discutant de choses apparemment drôles. Ils disparurent en riant et Nariz enchaîna :

— Pour Jef, on pourrait peut-être le croire un peu... disons frileux, mais c'est sûrement de la discrétion. Sans doute la peur de se griller.

De ce côté-là, c'était plutôt réussi ! Mais, conservant le secret pour le moment, l'Exécuteur allait insister quand Nariz le devança :

— Tu sais ce qui s'est passé, chez Pinhero ?

Éludant cette nouvelle question, le Guerrier plaça la sienne :

— C'était qui, pour toi, Pinhero ?

Bref coup d'œil étonné du Brésilien.

— Ben... mon indic !

L'Exécuteur se dit qu'il aurait peut-être dû commencer ses investigations par-là. En demandant précisément à Jef une liste de ses contacts locaux. Mais les hésitations du résidant l'en avaient finalement dissuadé. Méfiance. Enchaînant dans la foulée et l'air sombre, Josefo Ribeira décréta :

— Il faut que je me mette au vert.

— C'est Jef qui t'a dit ça ?

Signe affirmatif de Nariz.

— Ce matin.

Il lâcha un autre nuage de fumée, s'empressa d'insister à son tour :

— Mais il ne m'a pas dit ce qui s'est exactement passé, pour Pinhero.

— Ils étaient trois, se décida l'Exécuteur. Des méchants. Ils l'ont torturé, je les ai séchés. J'ignore ce qu'ils ont pu tirer de Pinhero, mais, avant de mourir, il a eu le temps de me donner ton nom et celui de ta boîte.

Cette fois, le regard que le Brésilien lança à Bolan fut très différent. De méfiante, son expression était devenue intrigée.

— Alors, comme ça, c'était toi ! Ces trois macchabées et tout ce bordel ensuite avec les flics, c'était toi !

— Affirmatif.

— Hon, hon ! fit songeusement le tenancier. Je vois.

L'Exécuteur ne savait pas très bien ce qu'il voyait mais, déjà, Nariz reprenait :

— C'est quoi, le but ?

— Le but de quoi ? s'étonna Bolan.

— Tu m'as contacté pourquoi, exactement ? Pour que je bave sur Jef ?

Visiblement, la couverture du Guerrier fonctionnait bien. Il secoua la tête en corrigeant :

— Pour que tu me donnes toutes les infos sur les trafics de dope et d'organes que tu pourrais avoir eues depuis ta dernière conversation avec Jef.

Ribeira fronça les sourcils.

— Trafic d'organes ? C'est pas mon truc, ça ! Et pourquoi je devrais faire ça, plutôt que Jef ?

— Parce que Jef est grillé, avoua Bolan.

— Hein !

— Et j'espère que tu ne l'es pas aussi.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ? interrogea Nariz.

— C'est lui qui me l'a dit.

— Quand ?

— Là. Ce soir.

De chaque côté de l'immense nez, les yeux noirs s'arrondirent.

— Il... il est là ?

— Non. Par téléphone.

L'autre semblait secoué par la nouvelle. Dans un souffle, il commença :

— *Put...*

Lui coupant la parole, des coups furent soudain frappés de l'autre côté de la porte.

— Jo ?

Nariz fit la grimace.

— *Querido* ? Tu es là ?

Sûrement une des copines du tenancier. Le Guerrier aurait bien voulu continuer la conversation, mais quelque chose lui disait qu'il n'obtiendrait plus rien, un raidissement infime qu'il avait de nouveau noté dans les épaules de Nariz. Un tout petit quelque chose qui lui murmurait que la « source » de Jef n'offrait pas exactement la pureté du diamant. Le genre de sentiment qui ramenait l'Exécuteur à ce regard qu'il avait surpris tout à l'heure pendant le spectacle.

— Josefo !

Les coups redoublaient de l'autre côté de la porte, ponctués de rires excités. Nariz maugréa :

— Font chier !

Mais là encore, Bolan eut l'impression que Nariz était soulagé par cette diversion. Ressortant le trousseau de clés de sa poche et s'approchant de la porte, il demanda pourtant :

— Si je trouve quelque chose, je peux te joindre ?

Sans hésiter, l'Exécuteur répondit :

— Au Tropical. John Smith.

À tout hasard, il y repasserait prendre les messages. Il en avait assez de naviguer dans le brouillard. Par expérience, il savait qu'en incarnant le rôle de la chèvre on faisait souvent sortir le loup du bois. En l'occurrence, cela comportait quelques risques. Il en était sûr maintenant, volontairement ou non, Josefo « Nariz » Ribeira jouait double jeu. Mais le danger était le lot permanent de l'Exécuteur.

— *De acordo*, acquiesça le Brésilien. Je t'appelle.

Disant cela, il avait de nouveau introduit sa clé dans la serrure de la porte. Le Guerrier l'arrêta :

— Gordo. Ça te dit quelque chose ?

L'autre lui lança un regard incertain.

— Gordo ? Ben...

— Je sais. Ça veut dire gros. Mais encore ?

— Ben... je sais pas, moi. Gordo... ça peut être n'importe quoi. Tu as une idée derrière la tête ?

— Faut voir, éluda encore le Guerrier.

Il lui sembla que Nariz hésitait à tourner la clé dans la serrure. Comme si quelque chose d'ennuyeux le tarabustait Intéressé, Bolan s'enquit :

— *Problem* ?

— Euh, non, non.

Mais il mentait, c'était l'évidence. Tournant enfin sa clé, il ouvrit la porte, découvrant effectivement les deux petites coquines aux peaux dorées.

— La vache ! fit la première en s'affalant contre le buste de Nariz. Je crois qu'on a trop bu !

Bolan le croyait aussi. Sautillant d'un pied sur l'autre, la copine du tenancier couina d'une voix aiguë :

— Et on a super envie ! Si tu pouvais...

Bolan ne comprit pas la suite car, emportée par son élan, la deuxième *rapariga* lui arrivait dessus, l'enveloppant d'un lourd parfum musqué. Se suspendant à son cou, elle minauda en s'adressant au

Brésilien :

— *Simpá, teu amigo... querido !*

Elle parlait évidemment de Bolan et son ventre plaqué au sien le prouvait. Pendant ce temps, toujours collée à Nariz, sa copine n'en finissait pas d'expliquer toute une histoire, dont Bolan qui tentait de s'arracher à sa sangsue parvint à saisir l'aspect cornélien. Elle aurait bien voulu aller aux toilettes, c'était même très pressé, mais les cabines étaient prises toutes les trois et... À cet instant la porte d'une des cabines s'ouvrait justement et son occupant sortit.

Le gros type flasque. Le voisin du petit type aux cheveux coupés au bol. Un gros flasque tout transpirant qui achevait de remonter le zip de sa braguette. D'une main. De l'autre il essayait de refermer sur sa ceinture de pantalon les pans de sa chemise. Mais au passage, le temps d'une demi-seconde et tout en traînant malgré lui la sangsue vers la porte donnant sur la salle, l'Exécuteur avait aperçu ce que le gus cherchait à cacher.

La crosse d'un automatique.

Flic ? Autre chose ? Les pensées défilaient sous le crâne de l'Exécuteur à la vitesse informatique. Pendant ce temps, aidant sa copine à gagner la cabine libérée, Josefo Ribeira n'avait rien remarqué. Feignant de n'avoir rien vu, le Guerrier avait, le temps d'un éclair, croisé le regard du gros flasque. Un regard noir et luisant, trop vite détourné. Mais, dans l'esprit du Guerrier, toujours le même dilemme.

Flic ou pas flic ?

Au même instant et comme si cela ne suffisait pas, la fille qui pressait son ventre contre celui de Bolan sursauta, comme sous le coup d'une piqûre.

— Hé, s'exclama-t-elle, surprise, en reculant brusquement. Ma parole, il a un flingue !

Dans un éclat de rire excité, elle envoya sa main sous le blouson de toile de l'Exécuteur, essayant d'attraper la crosse du Taurus. Surpris, Nariz s'était arrêté sur place, tournant la tête vers Bolan. Tous les deux virent le gros arracher son arme de sa ceinture en bondissant en arrière avec une agilité surprenante, vers l'issue de secours. Une porte que Nariz n'avait pas eu le temps de refermer complètement et qu'il rouvrit à la volée en hurlant :

— *Aqui ! Aqui ! Rápido !*

Aussitôt les deux types aperçus un peu plus tôt rigolant en bas de la galerie déboulèrent, brandissant de courts P.M. Dans un réflexe fulgurant dû à son expérience du combat et le Taurus déjà dans son poing, le Guerrier avait effectué une chute arrière qui l'avait propulsé

hors des toilettes. Exactement à la seconde où la première rafale éclatait dans le vacarme des tambours macumbas.

CHAPITRE XIV

L'enfer de feu et de plomb criblait le plancher autour de l'Exécuteur. Il avait roulé au sol, certain d'être touché, mais il constata que ce n'était que la suture de son flanc qui s'était réouverte. Déjà, il relevait le canon du Taurus pour répliqua, quand une femme qui se dirigeait vers les toilettes fut violemment bousculée par les deux flingueurs de la galerie et s'écroula à un mètre du Guerrier. Profitant de l'incident, celui-ci roula de nouveau sur le plancher, évitant de justesse une nouvelle rafale. Il entendit la femme pousser une sorte de jappement, la vit se tordre en roulant plus loin.

— *Shit !*

Le juron avait passé les lèvres de l'Exécuteur en même temps que son index effleurait la détente du Taurus. Ces salauds se foutaient de tua des innocents. L'arme tonna dans son poing et, le temps d'un battement de paupières, il vit la tête du rafaleur de la galerie tanguer violemment en arrière dans un jaillissement pourpre. Le type s'écroula contre le buste de son comparse qui arrivait à la rescousse, l'empêchant d'arroser à son tour. Bolan allait en profiter pour l'ajusta lui aussi, quand des tirs venus d'ailleurs se mirent à dévaster la cloison de palmes au-dessus de sa tête. S'aplatissant au sol, et à travers la foule qui s'égayait maintenant vers l'accès à la boutique de souvenirs, il eut le temps d'apercevoir le petit bonhomme du Tropical, aux cheveux coupés au bol.

Debout au milieu de la piste surélevée maintenant désertée par les danseuses de macumba, sans appareil photos, il criait à l'adresse d'un échalas qui brandissait lui aussi une arme. Un automatique dont le canon crachait ses pruneaux en direction de Bolan. Bien sûr, les tambours avaient cessé et, malgré les hurlements de la foule paniquée, le Guerrier entendit le petit homme crier à l'adresse de l'échalas :

— *Rápido ! Rápido !*

Un beau piège. Ce salaud n'était pas un touriste, et les enfants qu'il photographiait au Tropical n'étaient sûrement pas les siens. Rien qu'un leurre !

Gêné par la foule, le grand échalas avait cessé de tirer.

L'Exécuteur aussi, à cause des copines de Nariz qui venaient de refluer des *sanitas*. Au même instant, le flingueur rescapé de la galerie et le gros pourri continuaient d'arroser le plancher. Mais Bolan avait roulé sur lui-même, à l'abri d'un des poteaux soutenant la charpente. Plaqué au sol, il attendait que les copines de Nariz soient hors du champ. Pendant ce temps et sautant de leurs tabourets de bar, deux autres silhouettes s'étaient matérialisées, jamais vues jusqu'alors. Identiques dans leur ensemble en jean, siamois aussi dans leur armement : deux pistolets-mitrailleurs micro-Uzi qui crachèrent aussitôt leurs ogives mortelles, hachant le bois du poteau et du plancher tout autour de Bolan qui gronda, dents serrées :

— *Bitch !*

S'il ne réagissait pas, il serait mort dans quelques secondes.

Dans la grande salle en effervescence où tables et chaises s'éparpillaient tous azimuts, des hurlements, des éclatements de projecteurs ajoutaient à la confusion, contrariant les tirs ennemis. Mais cela ne durerait pas. Trop inégale vu le nombre, la confrontation allait tourner au drame. Pour l'Exécuteur. Un instant, il eut l'idée de défoncer la cloison de palmes derrière lui pour tenter une sortie. Idiot. Il l'avait vu de l'extérieur, sous les palmes de la fausse maloca, la structure du bâtiment était de bois. Dans le même temps, son regard qui continuait à balayer la salle avait intercepté le mouvement de l'homme à la coupe au bol en direction de la boutique de souvenirs. Le petit pourri fichait le camp !

Essayant d'oublier son flanc qu'une douleur aiguë déchirait de nouveau, l'Exécuteur cherchait une solution. En vain. Côté toilettes, pas de retraite accessible, et impossible maintenant d'atteindre le gros pourri ou son copain, le dernier rafaleur. Dans la panique, trop de touristes tentaient maintenant de s'échapper par-là, et les salauds s'en servaient comme boucliers humains.

Des innocents. Vieille méthode de lâches, mais, hélas les lâches vivait souvent plus longtemps que les autres.

Par ailleurs, sûrs de leur fait et maintenant à découvert, les « siamois » en ensemble de jean avançaient vers le Guerrier, arrosant le plancher par intermittences. Seule possibilité pour Bolan, tenter le tout pour le tout Vider sur ces derniers ce qui restait dans le chargeur du Taurus. Le but : s'emparer d'un de leurs P.M. À condition qu'ils n'aient pas eu le temps de tirer toutes leurs cartouches. Heureusement, il y avait du répondant. Des chargeurs de rechange dépassaient de leurs ceintures, prêts à prendre le relais. Une nécessité qui n'allait pas tarder à s'imposer, vu la cadence de leurs tirs. Une opportunité que le Guerrier ne pouvait laisser passer, quels qu'en soient les risques. Dans une seconde, le premier des siamois serait sur lui, pour le prendre à

revers derrière son poteau, certain, dans la confusion des rafales, que le silence du Taurus dénonçait un chargeur vide. Un Taurus qui, par bonheur, était loin de l'être. Dans l'art de la guerre, économie ne signifie pas forcément dénuement.

Et le rafaleur fut là. Son pied droit près du poteau, le bref canon du micro-Uzi apparaissait déjà au-dessus de la tête de Bolan, prêt à cracher la mort. Il n'en eut pas le temps. Le Taurus avait aboyé. En contre-plongée, visant le menton de son détenteur. L'automatique sursauta dans le poing du Guerrier, cela fit une explosion terrible, suivie d'une deuxième explosion silencieuse : celle de la tête du pourri. Entrée sous son menton et après avoir dévasté la bouche, les sinus et la cervelle de l'imprudent, l'ogive de 9 mm, sans doute légèrement déformée par le choc, avait fracassé tout le haut de la boîte crânienne, emportant dans sa course folle des flots de sang et de matières cervicales. Sans s'éterniser à ce spectacle, l'Exécuteur avait poursuivi son attaque. Déjà, l'ex-sergent Miséricorde avait lancé sa main libre, arraché le chargeur coincé dans la ceinture du mort, tout en profitant du boucler du cadavre pour envoyer deux messages du Taurus en plein dans le plexus de son jumeau qui accourait. Stoppé net dans son élan, le pourri sembla vouloir sauter en l'air, recula de deux pas, essaya de pointer le canon de son Uzi vers Bolan, retomba sur son séant en vomissant un jet de sang. Simultanément, l'Exécuteur s'était emparé de l'Uzi de son copain. Dans la même seconde, il avait aperçu le mouvement du grand échalas à l'automatique. S'éjectant de la foule et profitant de l'attaque des siamois, il avait décidé de jouer la carte maîtresse de son tarot personnel. Celle de la Dame à la faux. À peine avait-il émergé hors des derniers clients encore présents que le Taurus avait aboyé et que son cou explosait au niveau de la pomme d'Adam. Mais l'Exécuteur n'eut pas le temps d'en voir plus. Car, à l'instant même où il avait pressé la détente, d'autres projectiles venaient secouer le cadavre dans ses bras.

Le gros et le deuxième *assassino* de la galerie, croyant eux aussi pouvoir en finir grâce à l'intervention des rafaleurs du bar, tentaient leur chance. Éjectant loin d'eux les copines de Nariz derrière lesquelles ils s'étaient planqués, ils avaient bondi avec un ensemble parfait. L'un arrosant à l'Uzi, l'autre avec son PA. Mack Bolan, protégé par le cadavre qu'il tenait tant bien que mal devant lui, avait juste eu le temps de relever le canon de l'Uzi et de presser la détente.

En vain ! Chargeur vide !

Par réflexe immédiat, le canon du Taurus avait changé sa ligne de mire. 180°, ou presque, avant de cracher sur le rafaleur qui se trouvait au premier plan. Touché en plein front, ce dernier trébucha, tombant littéralement sur le gros pourri qui s'abritait dans son dos.

Déséquilibré, ce dernier partit en arrière à son tour, disparaissant à la vue de Bolan.

Celui-ci entendit alors des coups de feu provenant des toilettes ou de la galerie, suivis de hurlements de femmes, et d'autres coups de feu. Déjà, l'Exécuteur s'était redressé et, changeant à la volée le chargeur de l'Uzi, se précipitait dans les toilettes où il découvrit une scène de mélodrame : Nariz et ses copines. Lui était affalé sur le plancher, recroquevillé entre les deux filles, avec du sang partout, sur lui et sur elles. Une des putes pleurait nerveusement en soliloquant :

— Il a mal ! Il a mal !

Agenouillée près du tenancier, l'autre sanglotait carrément, secouant doucement la tête du Brésilien comme pour l'empêcher de s'endormir. Elles avaient tort toutes les deux. Avec le trou qu'il avait dans la tempe gauche et ce qui s'écoulait par la droite, il n'avait plus mal du tout. Il dormait pour toujours. Le gros avait frappé, sans doute pour le faire taire.

— *Shit* ! jura encore le Guerrier.

Les grandes phrases étaient superflues. L'issue de secours était ouverte et jaillissant sur la galerie, l'Exécuteur eut juste le temps d'apercevoir une silhouette qui courait lourdement sur la pelouse, s'éloignant vers l'angle du bâtiment. Le gros ! Au pied de l'escalier, une silhouette se tordait dans l'ombre, tandis que sous la galerie un peu plus loin, une voix d'homme se lamentait. Sautant la balustrade, l'Exécuteur se retrouva sur la pelouse, tombant à moins d'un mètre de la silhouette qui se tordait sur le sol. Malgré le peu de lumière provenant du night il reconnut le grand Black de l'entrée avec sa chemisette rose fluo. Une matraque gisait près de lui et il se tenait le ventre à deux mains en grognant de douleur. Pas difficile à comprendre. Gêné dans sa fuite par le portier, le gros avait là encore joué du calibre. Des pas précipités résonnèrent sur la galerie. Bolan leva les yeux et aperçut deux des percussionnistes de macumba.

— *Socorro* ! leur cria-t-il. *Socorro* ! *Rápido* !

Mais alors qu'il allait repartir à la poursuite du gros, les lamentations redoublèrent sous la galerie, et, fouillant l'ombre du regard, Bolan distingua une silhouette d'homme, agenouillée près d'une forme allongée. En s'approchant, il reconnut la jupe à fleurs et retint un nouveau juron.

Les amoureux de tout à l'heure ! La fille avait trinqué !

La rage au ventre, il se rua en avant, micro-Uzi et Taurus aux poings, attiré comme un aimant par le grondement de moteurs. En débouchant enfin sur la grande aire servant de parking, il comprit que son blitz était impossible. Tous les clients de la *Casita Vermelha*

s'étaient rués en même temps vers les voitures. Résultat, un embouteillage monstre à l'entrée de la piste. Patinant dans la boue grasse, les pneus s'enlisaient allègrement et, dans l'enchevêtrement, les tôles se martyrisaient entre elles dans un concert de klaxons. Pour faire bonne mesure, une averse se mit de la partie, noyant la clairière sous ses cataractes. Pendant ce temps, profitant du chaos, le gros homme flasque avait disparu. Coinçant l'Uzi dans sa ceinture et le Taurus dissimulé contre sa hanche, Bolan se rua en avant. Déjà, quelques véhicules étaient parvenus à se glisser dans l'ouverture de la piste et leurs feux disparaissaient dans la masse de la forêt. Accélérant l'allure, glissant dans la boue et aveuglé par la pluie, le Guerrier arriva sur l'embouteillage comme un boulet, essayant de voir à l'intérieur des véhicules. Mais, avec la pluie et la chaleur des corps, vitres et pare-brise étaient embués. Impossible de reconnaître qui que ce soit. En revanche, à cause des phares, Bolan était parfaitement visible. Une seconde ou deux, il se dit qu'il n'avait qu'à attendre de recevoir les premières balles pour identifier la voiture des pourris, mais alors qu'il se penchait aux vitres d'un 4x4 passant devant lui, il entendit un bruit de portière quelque part devant. Levant les yeux, il n'eut que le temps d'apercevoir le petit homme à la coupe au bol au volant d'un 4x4 Toyota bicolore, un portable collé à l'oreille, et tournant comme un fou son volant pour tenter de se dégager. À peine entrevu, mais parfaitement reconnaissable dans l'éclairage du plafonnier, tandis que la portière du passager se refermait sur une masse sombre. Le gros était avec lui ! À cet instant tandis que le 4x4 bicolore manœuvrait pour s'engager dans l'ouverture de la piste, l'Exécuteur fut tenté de foncer. Pour arracher cette portière, pour rafaler sauvagement dans la viande du gros pourri et dans celle du petit homme. Mais c'était de la mauvaise stratégie, une façon de couper définitivement le fil rouge qui pouvait le conduire à la jeune journaliste. Alors, l'Exécuteur se redressa, rebroussa chemin, regagna la Land-Rover en quelques bonds, jeta l'Uzi sous son siège, coinça le Taurus dans sa ceinture et mit le contact.

Et le moteur ronronna, toussa, s'arrêta.

CHAPITRE XV

« Gordo, ça te dit aussi ? »

La phrase tournait sans cesse sous le crâne de Jorge « Gordo » Oreda. Celle prononcée un peu plus tôt au téléphone par le Yankee, après son festival chez l'empailleur. Le *jefe assassine* de Mario « Papagaio » Fonseca était un esprit simple mais, quand il s'agissait de son propre intérêt, il savait penser un minimum. Dès ce putain de coup de fil intercepté par le scanner de ses « plombiers » planqués près de chez Jef, il avait réalisé le danger. Rien qu'en entendant ce mot enregistré sur la bande du magnéto.

« Gordo, ça te dit aussi ? »

Une phrase d'apparence anodine, mais qui dans le contexte prenait des allures de menace. À cause de ce Yankee de merde qui avait massacré trois de ses meilleurs *assassinos*, et que les flics n'avaient pas été foutus de rattraper... D'autant que l'équipe de King-Kong venait également de le rater à la *Casita* ! Résultat, coup de fil affolé du petit indic à tête de plumeau, sûr d'avoir été pris en chasse par le Yankee. Sûr aussi qu'il avait noté le numéro du Toyota ! Tous des cons ! Si le boss l'avait laissé buter le Yankee...

Résultat : il fallait encore faire sauter des « fusibles ».

Pour le Toyota, pas de problème. Carte-grise au nom d'une entreprise bidon. Société écran. Pour le petit con et pour King-Kong, idem. Des free lances qui n'avaient qu'un numéro de téléphone, lui aussi enregistré au nom d'une société bidon. Mais pour Gordo le problème restait entier. Plus que jamais il était dans l'œil du cyclone, avec un boss très contrarié, et des tas d'emmerdes à résoudre dans la foulée. Par bonheur, contrairement à lui, ni José, ni Mario, ni Miguel ne souffraient du moindre état d'âme. Surtout Mig. Un malade du rafalage. Pour lui, tout ce qui n'était pas avec eux était contre eux. Facile à régler en cas de conflit. Alors ce soir, forcément il était à son aise.

— On approche.

José venait de ralentir. Le vieux 4x4 Toyota contournait les pelouses de la praça Pereirá da Silva. De l'autre côté, le complexe

commercial du Distrito Industrial et la façade du Novotel brillaient de tous leurs feux. Déjà, alors que le 4x4 s'engageait dans l'avenue Mandii pour longer le parking de l'hôtel, Miguel Estança commençait à s'agiter près de Gordo.

— *Calmo* ! grogna ce dernier. C'est pour moi.

Tournant la tête vers lui, le grand Mig hésita :

— Toi seul ?

— Seul, confirma le *jefe assassina*.

Puis, à l'attention de José, il ordonna :

— Tu me jettes devant le parking et tu vas m'attendre derrière.

Près de José, Mario Olenda proposa :

— Mig et moi, on pourrait peut-être...

— *Vale* ! coupa Gordo. Faites ce que je dis.

Pour ce type de rendez-vous, il devait être seul. Comme lors de chaque contact avec le *tenente* Ernesto Madrugál. Un flic méfiant, vicieux comme la vérole. Un peu plus tôt au téléphone, il avait hésité un long moment avant d'accepter cette entrevue. Il détestait être dérangé quand il baisait sa maîtresse, dans la suite qu'on lui réservait en permanence au Novotel. Une jeune pute qu'il couvrait de cadeaux avec le fric de Papagaio. Sa femme, chef des hôtesse au sol de la TAM à Eduardo Gomes, n'était au courant de rien, et il avait une trouille bleue qu'elle l'apprenne. C'était d'ailleurs la source du premier chantage opéré sur lui un an plus tôt pour l'obliger à collaborer. Maintenant, le poisson était nettement ferré et le chantage était double. Dénoncé, il aurait passé des années en taule. Alors, forcément, il avait fini par accepter le rendez-vous au parking, à minuit et demi. Simplement, il n'était pas encore minuit et Gordo avait décidé d'avancer la rencontre. Pour une raison très simple, et très impérative : un message personnel de Papagaio, à ne transmettre qu'oralement. Le genre de rencard qu'un flic ripou ne pouvait refuser. Après un coup d'œil par la portière, Gordo ordonna au chauffeur :

— Laisse-moi là.

Ils étaient arrivés à l'entrée du parking. Gordo descendit et, le 4x4 à peine redémarré, il traversa l'aire de stationnement, tout en décrochant son *celular* pour composer le numéro du flic. Il arrivait à l'arrière de l'hôtel, quand, après plusieurs sonneries, on décrocha enfin :

— *Estou* ?

Une voix enrouée, ensommeillée, celle du *tenente* Madrugál.

— C'est moi, souffla Gordo. Je monte.

— Hein ! Mais on avait dit...

— Message du boss, coupa le chef tueur. Personnel et oral.

Le *tenente* savait ce que voulait dire « oral ». Un message extrêmement important. En général, l'enveloppe pleine de fric suivait. Pas des reais, des dollars. Monnaie forte et sûre.

Connaissant parfaitement les lieux, Gordo était arrivé devant l'issue des locaux techniques de l'hôtel et du personnel. Non verrouillée. Veillant à n'être vu de personne, il se retrouva dans le couloir qui communiquait avec la zone clients et les ascenseurs. La clientèle de l'établissement se composant principalement de businessmen et Manaus ne vivant pas très tard la nuit, il ne rencontra personne. Une minute plus tard, il toquait discrètement à la porte de la suite. Des pas feutrés résonnèrent derrière le battant, qui s'ouvrit aussitôt.

— Putain ! On peut pas baiser tranquille ?

Cheveux poivre et sel en bataille et achevant de fermer sa sortie de bain en éponge, le *tenente* Ernesto Madrugál avait l'air de mauvaise humeur. De taille moyenne, plutôt trapu, très poilu, la face taillée à coups de serpe et le regard aiguisé malgré l'heure, il ressemblait exactement à ce qu'il était : un flic.

— Tu baisais pas, renvoya Gordo en pénétrant dans l'entrée, tu pionçais.

— Fais pas chier ! grogna le lieutenant en refermant la porte palière. C'est quoi, ce putain de message ?

Indiquant le salon au bout du petit couloir, Gordo le poussa en avant :

— Ça vient ! Ça vient !

Puis, écartant le devant de sa veste avec une rapidité stupéfiante, il arracha le gros Taurus 9 mm à silencieux de son holster d'épaule, enfonça le tube noir dans la nuque du flic et pressa la détente. Il y eut une sorte de « flop », le *tenente* émit un bref gargouillis avant de plonger en avant, s'affalant sur le canapé où il s'apprêtait à s'asseoir. Cela fit un bruit sourd et mou, suivi d'un appel :

— Toto ?

Une voix de femme, assourdie, provenant de la porte de la chambre. Gordo fit trois pas, ouvrit le battant.

— Toto ! Qu'est-ce que tu...

Le tueur aperçut une forme dressée contre les oreillers du lit, fit encore un pas, releva le canon du Taurus et tira. Trois fois. Sur le lit, la forme sursauta sous les impacts, retomba contre les oreillers, inerte. Le tueur fit encore trois pas, vérifia que la fille avait son compte, regagna le salon en rangeant son arme, et, sans un regard pour le

cadavre du lieutenant Madrugál, il quitta discrètement la suite. Il ignorait si la pute savait quelque chose, mais dans le doute...

*
* *

Mack Bolan en aurait hurlé. Cette fois, le moteur avait toussé à deux reprises, et puis rien. Pendant ce temps, le flot des voitures s'écoulait dans l'ouverture de la piste, l'averse devenue cataracte transformant la boue de la clairière en véritable cloaque. Le 4x4 bicolore Toyota avait disparu depuis un moment, et, à cause de l'embouteillage, le Guerrier n'avait même pas pu en relever le numéro. De toute façon, ça n'aurait sûrement servi à rien. Ou une fausse plaque, ou celle d'une société écran quelconque. Courant, chez les mafieux. Et cette foutue Land-Rover refusait toujours de partir. Maudissant intérieurement le copain du copain du copain de Faro, Bolan réessaya. Le moteur gémit, toussa mollement. Découragé, il allait relâcher la clé de contact, quand, soudain, après une toux plus grasse, le moteur se mit à gronder sur trois pattes. Dans un nuage de fumée lourde qui pénétra par les trous du plancher, le 4x4 trembla de toute part, semblant se cabra-tel un cheval impatient. Un peu tard ! À l'amorce de la piste, il n'y avait plus une seule voiture. Seuls, trois vieux tout-terrain stationnaient encore à la lisière de la forêt non loin de la boutique aux souvenirs. Probablement ceux du personnel de la boîte et des artistes. Empoignant le levier de vitesses, l'Exécuteur s'apprêtait à démarrer, quand une silhouette apparut dans le faisceau de ses phares.

Le grand Black à la chemise rose, le portier de la *Casita* ! Pas mort du tout cavalant en traînant la jambe, il faisait de grands gestes du bras gauche, en direction de la Land-Rover. Durant une seconde, le Guerrier fut tenté de passer outre, puis il se dit que l'autre avait sans doute besoin de secours, et que, de toute façon, il ne rattraperait plus le Toyota. Alors, conservant néanmoins le Taurus à portée de main, il abaissa sa vitre en criant :

— Qu'est-ce qui se passe ?

Comme s'il ignorait ce qui s'était passé ! Courant avec difficultés, glissant dans la boue et grimaçant de douleur, le Black renvoya :

— Attends, *patrão* ! Attends !

Arrivant enfin sur la portière du passager comme un fou, il déclara en haletant :

— La police est prévenue. Elle arrive avec les secours... et moi, je bosse au black, ici !

Amusant !

Arrachant presque la portière de ses gonds, il haleta de plus belle :

— Emmène-moi, *patrão* ! Ils me connaissent, j'ai fait de la tôle, ici. Es vont m'emmerder !

Bolan hésitait, mais, déjà, le grand Black s'affalait sur le siège voisin.

— Je te croyais presque mort, s'étonna le Guerrier en démarrant.

— Non ! Seulement... cette conne de balle m'a percé le bide, mais je crois que c'est rien. Juste que ça fait vachement mal !

Mack Bolan en savait quelque chose. Sa blessure à lui s'était complètement rouverte et l'élançait violemment. La Land-Rover parvint à se mettre en ligne et l'instant d'après, elle se ruait dans l'ouverture de la piste en hurlant de tous ses cylindres.

— Les putains de sales cons ! grinça le portier en grimaçant. Les sales putains de sales pédés !

L'ex-sergent Miséricorde ignorait les habitudes sexuelles de ses agresseurs, mais il savait une chose : il l'avait échappé belle. Se souvenant alors de la petite jeune fille à la jupe à fleurs, il s'inquiéta :

— La fille, elle est morte ?

— Je ne crois pas. En tout cas, elle gémissait quand j'ai foutu le camp.

À cet instant Bolan s'aperçut que le Black lui avait d'emblée parlé en espagnol, et qu'il avait instinctivement répondu dans la même langue. Il s'en étonna et l'autre répondit :

— Les étrangers comprennent mieux l'espagnol.

Puis, après un temps, il avoua :

— *Soy Colombiano*. Je suis Colombien. *Clandestino*.

Bolan comprenait mieux sa trouille de la police.

— *Vale*, dit-il en accélérant. Je te dépose où ?

Comique, en la circonstance. Rien que la forêt de chaque côté de la piste. Dense, impénétrable. Et plus un seul feu de véhicule devant eux. La dernière voiture partie avant lui devait déjà être loin. Alors le Toyota...

— À Manaus, répondit le Black. Près de l'aéroport. *Conjunto Beija Flor*. J'ai de copains, là-bas. Si ça te dérange pas trop.

Au contraire ! Mack Bolan adorait faire le taxi !

Arc-bouté au volant et essayant d'ignorer la douleur revenue dans son flanc, il accéléra progressivement, négociant les pièges gorgés d'eau de la piste, manquant à chaque tour de roues se retrouva-dans le mur végétal qui la bordait. Près de lui, le portier du night soufflait par à-coups, l'air de déguster. Entre deux expirations bruyantes, il

déclara :

— Moi, c'est Manoel. Et toi ?

— John.

Un silence, puis de nouveau le Colombien :

— T'as pas l'air commode, comme mec.

Une litote, sans doute. Puis :

— T'es quand même pas... je veux dire, une sorte de flic ou quelque chose comme ça ?

— No.

— Je préfère !

Une nouvelle courte pause, et :

— C'est après toi qu'ils en avaient, les gars du King ?

D'abord, Mack Bolan crut rêver. Incrédule, il demanda :

— Les gars du King ?

— Ben, ceux qui ont foutu tout ce bordel...

— Tu les connais ?

Contenant une nouvelle grimace, le Black ricana :

— Par ici, ils sont plutôt connus ! Je veux dire, dans le monde marginal. Le gros tas de gélatine, on l'appelle King-Kong. On dit qu'il bosse pour les mafieux locaux. Un dingue. Tout le monde en a la trouille et même après le binz de ce soir, personne n'ira baver quoi que ce soit aux flics.

Tous les neurones en alerte, l'Exécuteur interrogea :

— Tu sais où le trouver, ce King-Kong ?

— Ça, le doucha Manoel, personne ne le sait. Même pas les flics.

C'eût été trop beau. Rien qu'un surnom de plus à classer dans sa mémoire. Bolan insista pourtant :

— Et le petit maigre ? Le type avec les cheveux au bol ?

Mine dubitative du Black.

— Quel petit maigre ?

Évidemment, à part Bolan qui l'avait déjà vu au Tropical, personne n'avait de raison de le remarquer. Il n'avait pas directement participé à la fusillade et, dans la panique... Sans doute un de ces minables petits indics, que les groupes mafieux du monde entier utilisaient, soit par le chantage, soit contre des cacahuètes. La lie de la société.

Arrachant soudain l'Exécuteur à ses pensées, un halo était apparu au loin, se reflétant sur le ciel bouché, quelque part au-dessus de la piste. Un halo intermittent, et bicolore.

La police !

— Les flics ! s'exclama le Colombien près de Bolan. *Mierda* !

Son dernier mot résumait parfaitement la situation. Sitôt alertée, la police se précipitait. Plutôt rapide ! Et sur cette piste unique, rien que le mur végétal de chaque côté...

— Ils doivent contrôler les autres, commenta le Black, tendu.

Les véhicules de la clientèle du night. Avec un peu de chance, un petit embouteillage dans le cloaque. Mais un répit seulement. Décélérant doucement tout en scrutant le mur végétal, le Guerrier se résigna :

— Je vais tâcher de nous planquer. Le temps que...

— *Espere* ! Attends ! coupa Manoel dans un souffle douloureux. *Espere un poco* !

Se tenant l'abdomen à deux mains et scrutant lui aussi la masse de la *selva*, le Colombien semblait chercher quelque chose. Enfin, il interrogea :

— Combien on a fait à peu près, depuis la *Casita* ?

Surpris, le Guerrier estima :

— Entre deux et trois kilomè...

— Recule !

— *Qué* ?

— Recule ! Vite ! Je connais un raccourci !

Incrédule, Bolan obtempéra. La piste étant trop étroite pour permettre un demi-tour sans risque, le Guerrier dut effectivement reculer. Glissant, s'embourbant dangereusement et cahotant dans les trous masqués par l'eau, la vieille Land-Rover refit une partie du chemin à l'envers. Si longtemps que Bolan s'inquiéta :

— Il est encore loin, ton raccourci ?

— Euh... non. Enfin... c'est difficile à dire, dans ce sens-là !

CHAPITRE XVI

— Tes deux paires à l'As... plus un As.

Cela donnait full par les As, et Feliz Orano adorait ce genre de petit suspense qui faisait chavirer le regard de l'adversaire sur un joli coup de poker. En fait, Feliz Orano se foutait de gagner ou de perdre du fric au poker. Des *dinheiros*, il en avait plein les poches, depuis qu'il avait passé cet accord avec Gordo. Une exclusivité, pour le compte du clan auquel appartenait l'énorme adipeux, et dont le big-dealer ignorait quasiment tout. On le prévenait juste quand arrivait sa livraison. Un petit stock de poudre déjà conditionnée en sachets individuels, et qu'il devait dispatcher au plus vite entre ses équipes de revendeurs. À charge pour lui de collecter les recettes une fois la dope revendue. Ce que Gordo ignorait, c'était l'étape intermédiaire, celle au cours de laquelle Feliz Orano déconditionnait tous les sachets pour en faire un seul tas, auquel il ajoutait un certain pourcentage de lait en poudre ou de talc avant le reconditionnement. Entre dix et quinze pour cent de supplément de poids. Pas grand-chose pour chaque sachet, mais, sur la quantité, ça finissait par constituer un joli paquet de pognon. Savamment dosé, prudemment mis à gauche pour les mauvais jours, comme le pognon qu'il ramassait avec ses trois putes. Trois copines. Des pisseuses du Guyana qu'il avait ramassées quelques mois plus tôt, un soir qu'il allait réceptionner un paquet à la gare routière pour le compte de Gordo. Du fric envoyé par un acheteur des Guyanes. À cette époque, il travaillait déjà pour l'énorme suiffeux et avait largement commencé son petit business personnel. Bien fringué et des dollars plein les fouilles, il avait tout de suite ébloui ces trois connes. D'autant que, complètement paumées et pleines d'illusions comme la plupart de leurs semblables, elles débarquaient au Brésil en pensant y faire fortune. Pas trop moches mais assez grincheuses, elles avaient d'abord rechigné à la tâche. Heureusement, avec l'habitude et quelques beignes, elles avaient fini par prendre le truc avec philosophie. Sauf une, qui s'était chopé le Sida presque aussitôt. Bien fait. Cette abrutie n'avait qu'à exiger la capote. Elle bossait quand même, il suffisait de ne pas annoncer la couleur...

Au début, les macs du secteur s'étaient un peu énervés de la concurrence, mais les équipes de Gordo les avaient calmés et, depuis,

ça allait vraiment bien pour Feliz Orano.

Le petit mac finissait de ratisser ses gains au milieu des cartes, quand son *celular* se manifesta. Avec un sourire faussement contrit, il décrocha, lâcha dans l'appareil :

— *Sim* ?

— C'est moi, fit une voix masculine et vulgaire.

Mine surprise d'Orano. Moi, c'était son fournisseur. En avance sur la prochaine livraison.

— T'es où ? continua l'autre.

— Ben... à Super Boi.

Super Bœuf. La churrascaria du bairro São Francisco où il venait deux fois par semaine. On y faisait la meilleure viande grillée de tout Manaus, et, comme le patron était un pote, il y bénéficiait d'une petite salle près des cuisines où il pouvait taper le carton.

— *Vale*. Dans cinq minutes, la porte de derrière.

Feliz Orano n'eut même pas le temps de dire O.K. C'était chaque fois la même chose, il devait être entièrement disponible. À la botte. Mais il s'en foutait Enfournant ses gains dans ses poches, il prit le temps d'allumer un de ces cigares qu'il n'aimait pas vraiment mais qui faisaient riche, avant de lancer aux joueurs qui ramassaient les cartes :

— Pisser.

Il se leva, quitta la pièce enfumée, se retrouva dans le couloir conduisant aux cuisines et aux *sanitas*, puis, laissant ces dernières à sa droite, il poussa la porte de service donnant sur la cour intérieure. Et, comme d'habitude, le grand Miguel était déjà là, silhouette efflanquée dans la pénombre.

— J'ai failli attendre, connard !

Timbre vulgaire, propos vulgaires, comme toujours.

— *Putá* ! protesta Orano. T'avais dit cinq...

— Tiens, coupa le grand Miguel. Prends ça.

Feliz Orano se pencha pour tendre la main vers l'objet que lui tendait l'efflanqué, mais, au dernier instant, l'objet remonta brusquement vers son cou dans un éclair métallique. Si vite que le mac n'eut pas le temps d'esquisser le moindre mouvement. Il y eut comme un choc sous son maxillaire, suivi d'une vive brûlure allant de sous son oreille jusqu'au-dessus de sa pomme d'Adam, accompagnée d'un son étrange d'évier qui se débouche. Puis il y eut la douleur et à travers les éclairs qui vrillaient ses rétines, Orano vit le grand Miguel reculer et sentit des flots tièdes lui inonder la poitrine.

Il comprit qu'il mourait mais ignorait pourquoi. Peut-être pour

quelques grammes de lait ou le talc. Pourtant, personne n'était au courant...

— *Mierda* !

Au juron de Manoel, l'Exécuteur reporta son attention devant la Land-Rover. Le Colombien avait raison, ils étaient dedans jusqu'au cou. Les lueurs bicolores intermittentes s'étaient cette fois nettement rapprochées. Il suffisait à présent que les flics débouchent à ce tournant qu'il apercevait là-bas, pour qu'ils voient leurs feux. Passant des phares aux lanternes, il reprit sa marche arrière en questionnant :

— C'est encore loin ?

— *No ! No !* Continue !

Mais Bolan avait beau se crever les yeux à fouiller les hautes parois végétales de la forêt, il n'apercevait aucune faille susceptible d'annoncer un semblant d'autre piste. Et pendant ce temps, les lueurs intermittentes devenaient de plus en plus nettes, malgré l'averse qui redoublait. Dans une poignée de secondes, les voitures allaient déboucha-à découvert et...

— *God* !

L'exclamation avait passé les lèvres de l'Exécuteur dans une espèce de hoquet. Surpris, le Black tourna la tête vers lui, juste à l'instant où le Guerrier éteignait les feux de la Land-Rover.

— Hé ! paniqua Manoel. Qu'est-ce que tu...

— Le sac ! coupa l'Exécuteur.

— *Que* ?

— Le sac ! Cherche le sac derrière toi ! Vite !

Son sac, récupéré au Tropical et dont il avait failli oublier la présence ! Mais, affolé ou trop handicapé par sa blessure, le Colombien tardait à agir. Stoppant le véhicule, le Guerrier plongeait par-dessus son siège, tâtonna, trouva enfin son sac de voyage, l'ouvrit en lançant à l'adresse de Manoel :

— Préviens-moi dès que tu vois les flics.

Entre-temps, ses doigts avaient accroché ce qu'il cherchait.

Mais, au même instant le Black cria près de lui :

— Les voilà !

Avertissement inutile. Des phares aux faisceaux dansants venaient d'inonder l'habitable.

Dolorès Amado n'avait pas le moral. Depuis quelque temps, les

Américains se faisaient rares à Manaus et les affaires étaient mauvaises. Sans doute à cause des menaces terroristes qui pesaient sur le transport aérien depuis le 11 septembre 2001.

À même pas vingt ans, Dolorès Amado avait l'impression que son enfance s'était déroulée deux ou trois siècles auparavant, et que son Venezuela natal avait depuis longtemps été rayé de la carte du monde. Deux ou trois siècles auparavant et parce qu'il n'y avait rien à se mettre sous la dent chez son père alcoolique, elle avait pris un de ces bus qui empruntent la *cuatrocientos*, cette route tout en lacets, en descentes et en montées et bordée de précipices sur quatre cents kilomètres ou presque. Une route infernale où les *zamuros*, les vautours, tournent en permanence au-dessus des épaves de voitures éclatées au fond des ravins. Après des jours et des jours de changements de bus, elle était arrivée à la frontière du côté d'Arabopó, où, grâce aux services d'un passeur avec lequel elle avait couché, elle était illégalement entrée au Brésil. Avec comme projet Rio, ses plages, ses touristes et les dollars américains. Là-bas, au moins, elle coucherait pour du fric. Dépensant ses derniers bolivars, elle avait sauté dans un nouvel autocar et, après un voyage épuisant par la Transamazonienne, elle avait fini par atterrir à Manaus. Manaus, à trois mille kilomètres au moins au nord de Rio ! Et plus un réal pour continuer le voyage. Alors elle s'était dit que Manaus était un port franc, que là aussi il y avait des touristes et qu'ils devaient payer en dollars, et elle avait décidé de marquer une pause. Autour des hôtels et du *Teatro*, dès les premiers soirs, elle s'était fait quelques clients. Deux ou trois Américains, des Canadiens et même un Européen. Puis elle avait rencontré Sandino, ou, plutôt, Sandino l'avait abordée. Il lui avait dit que, sans un mec avec elle, les autres putes allaient lui faire la peau et qu'elle ferait bien d'y penser. Elle avait d'abord refusé, mais, dès le lendemain, un groupe de grosses salopes locales lui était tombé dessus à bras raccourcis. Beaucoup de mal partout, mais, curieusement, rien de très apparent. Elle pouvait donc continuer à travailler en optant pour un secteur moins glorieux.

Le port, le fameux Marché de Fer construit en leur temps par les ateliers d'Eiffel. Là encore, elle s'était fait quelques clients. Moins raffinés. Moins riches aussi. Et, surtout, plus brutaux. Puis Sandino avait reparu. Il lui avait dit qu'elle avait tort de s'entêter à refuser l'aide d'un mec, etc., etc.

Alors elle avait accepté de coucher avec Sandino. Gratos. Et il était devenu son mec. Son protecteur, son mac. Et Dolorès avait pu enfin travailler sans souci, mais sans plus gagner grand-chose, car cet enfoiré lui piquait tout son fric. Comme il piquait le fric des cinq autres putes qu'il avait sous sa coupe. Deux ou trois fois, elle avait essayé de refuser, de se rebeller. Résultat, quelques belles corrections

et des menaces en prime. Sandino disait avoir de puissantes relations, qui savaient mieux que lui encore obliger les filles à respecter la loi. Une loi très simple : travailler et ramasser beaucoup de pognon pour son mac. Parmi les putes de Manaus, on murmurait que Sandino avait, un soir, tué une de ses filles à coups de barre de fer, et qu'il avait fait balancer par des amis à lui le cadavre dans un lointain igarapé bourré de piranhas, vers Casa Casimiro.

C'était sûrement vrai Sandino était une brute. Et un sacré salaud.

— Hé ! tu rêves, ou quoi !

Dolorès sursauta. Adossée au soubassement du kiosque de musique de la praça Pedro II où Sandino l'avait placée deux heures plus tôt en compagnie de Mariella, elle ne l'avait pas entendue arriver. Mariella était péruvienne et elle avait débarqué de Lima six mois plus tôt pour tomber elle aussi dans les filets de Sandino. C'était une toute petite nana, qui paraissait à peine seize ans et qui s'habillait en ado pour exciter les vieux salauds. Et ça marchait. Résultat, quand elles étaient toutes les deux sur le même lieu de racolage, Dolorès ne travaillait presque pas. Mariella revenait d'éponger un micheton dans un fond de couloir du carré commerçant Refaisant son rouge à lèvres à la lumière des réverbères et comme si elle avait deviné les pensées de Dolorès, elle conseilla :

— Tu devrais descendre au marché. Un groupe de Canadiens en bordée. Bourrés, mais excités. C'est Norma qui me l'a dit.

Voyant Dolorès hésiter, elle rassura :

— T'inquiète. Je dirai à Sandy où tu es.

Dolorès finit par acquiescer, et, dix minutes plus tard, elle faisait le tour du Marché de Fer. Hélas, pas le moindre Canadien en vue. Rien que quelques pêcheurs qui se hâtaient vers le port pour la prise au lamparo. Ou bien les Canadiens étaient repartis, ou Mariella s'était foutue d'elle. Découragée, Dolorès Amado alluma une cigarette, s'assit sur une borne en béton, laissant son imagination dériver au fil du fleuve-mer, dont elle apercevait au loin les miroitements blêmes sous la lumière de la lune. Vaguement inquiète. Si Sandino la surprenait ici à rêvasser, elle était bonne pour une tabassée. Ce salaud ne la ratait jamais. Il lui disait qu'elle était moche et chiente et tout un tas de trucs comme ça. Elle était son souffre-douleur. Les autres putes le savaient et elles en profitaient. Mais, un jour, Sandino s'en mordrait les doigts. Parce qu'elle aurait joué la belle, partie pour Rio. Là où il y avait du vrai soleil, des plages de sable blond, des sambas partout dans les rues et plein de dollars à ramasser.

En attendant, Dolorès Amado aurait bien voulu se faire un client, histoire de ne pas rentrer bredouille et de minimiser les embrouilles.

La dernière fois que Sandino l'avait cognée, elle avait failli y perdre un œil. Certains soirs, Dolorès avait envie de se jeter dans le fleuve.

— Combien ?

Dolorès leva la tête, cigarette en l'air et regard incertain.

— *Quê ?*

Dans la lueur glauque des fluos, elle découvrit une face maigre penchée sur elle, une petite moustache fine et deux yeux fendus comme ceux d'un Indien : Sandino !

Le jeune souteneur l'observait, une allumette entre les dents et arborant un simulacre de sourire que Dolorès connaissait bien. Le sourire des mauvais soirs.

— Arrive un peu par-là.

Sandino avait sa voix mielleuse, celle qui précédait les volées.

— Écoute, Sandy ! Il n'y a personne, ce soir. Et je...

— Viens.

Dans les petits yeux fendus, une lueur dangereuse s'était allumée. D'un coup, tous les ressorts se brisèrent en elle.

— *Vale !* soupira-t-elle dans sa langue natale.

Il l'avait agrippée par un bras et la tirait en avant. Mais ils contournaient l'angle du marché, quand Dolorès ressentit un choc terrible dans le ventre. Sandino lui avait envoyé un genou au niveau du nombril. Souffle coupé et une terrible douleur lui vrillant les entrailles, Dolorès émit une plainte aiguë en se pliant en deux. Dans le même temps, une gifle brutale lui arriva sur la joue gauche, l'envoyant percuter du dos un des piliers d'acier du marché. Elle gémit et commençait à s'effondrer quand une poigne terrible la retint la plaquant violemment contre le mur. La jeune Vénézuélienne haletait, cherchant vainement à se dégager.

— Tu te fous de ma gueule, salope ?

Maintenant la voix de Sandino n'avait plus rien de suave. Grinçant de rage, il la secouait en tous sens, lui cognant le dos au pilier d'acier.

— Je t'avais prévenue, pouffiasse ! N'oublie pas que je suis ton mec et que tu dois...

En même temps qu'un grondement de moteur résonnait tout près de là, Sandino avait laissé sa phrase en suspens. Si brusquement que Dolorès crut que la rage l'étouffait trop pour parler. Mais il y avait eu cette espèce de sursaut du mac contre sa poitrine, ces choses tièdes qui l'avaient éclaboussée, et surtout, ce bref soupir de Sandino. Interdite, la jeune fille leva les yeux sur son mac, distingua quelque chose qui coulait du cou de Sandino. Quelque chose de sombre, qui ressemblait à... du sang !

Elle ouvrit la bouche pour crier, mais l'air lui manquait et, sans pouvoir émettre un son, elle vit son tortionnaire tomber à genoux à ses pieds, avant de s'affaler sur le côté en poussant un râle. Tandis que le grondement de moteur s'éloignait dans un crissement de pneumatiques, il eut encore un spasme, se détendit soudain, un bras posé sur les chaussures de la fille, l'autre retombant sur son propre front Hallucinée, Dolorès voyait maintenant distinctement son cou en partie arraché. Du sang s'en échappait à gros bouillons, souillant son col de chemisette bleu clair. Tétanisée, elle entendit un bruit de moteur, perçut des cris, aperçut vaguement une voiture qui disparaissait en direction du port.

Alors, enfin, un cri jaillit entre ses lèvres. Mais elle n'aurait su dire si c'était un cri de frayeur ou de libération...

CHAPITRE XVII

La bagarre avait éclaté alors que, en sueur et la rage aux tripes, Jesu Montana hésitait encore entre flinguer ces enfoirés de *garimpeiros* qui prenaient la scène d'assaut, et envoyer une balle entre les yeux de ce fumier de Papagaio. Des yeux luisant de jouissance qui fixaient les siens, l'air de lui dire qu'il le baisait.

Car ce salaud de Papagaio était sûr que Montana allait lui refiler l'Imperatriz contre cette fille ! Cette Américaine plus belle qu'un top model de magazine, avec ses yeux de pure émeraude qui observaient la cohue, et cette expression absente et angoissée à la fois, l'air de ne pas tout comprendre. Jesu Montana songeait à tout ça, pendant que des pensées enfiévrées télescopaient leurs messages de feu dans son cerveau en ébullition. Il avait envie de tuer, mais il ne fallait pas. Il aurait été descendu à son tour par les *assassininos* de Papagaio.

Enfin, alors qu'en bas les vigiles cognaient de plus en plus et que leurs flingues commençaient à apparaître, le Colombien trouva la solution. Lumineuse comme l'émeraude encore au bout de sa chaîne, baignant dans sa sueur sous sa chemisette.

Il tuerait Papagaio. Certain Juré. Mais pas tout de suite. Pas ce soir et pas ici. Il le tuerait au bon moment, celui où ce salaud s'y attendrait le moins. Une question d'honneur, pour laver l'affront et récupérer l'Imperatriz. Parce que son vieil associé ne la vendrait jamais, ne la ferait même pas tailler. Il la garderait intacte, se contenterait de la porter comme Jesu l'avait fait, pour bien marquer qui, entre le Colombien et lui, était désormais le *big-one*. Chez tous les boss, qu'ils soient petits ou importants, se disputait cette espèce de hiérarchie toujours remise en cause. Sauf entre Montana et Fonseca. Entre eux, ce type de duel n'avait jamais existé. Une sorte de *modus vivendi* établi tacitement à l'origine et soigneusement respecté, jusqu'à ce soir. Or l'inévitable était arrivé. Il fallait l'accepter.

Et surtout, calma très vite et à coups de flingues si nécessaire, ces chiens galeux et excités qui risquaient de tout casser. D'abîmer la merveille. Sa merveille.

Alors, esquissant un rictus mi-vaincu mi-amusé, comme si la chose

n'avait pas vraiment d'importance, le Colombien hocha la tête en lâchant du bout des lèvres :

— *Vole.*

— *Que ?*

L'air de ne pas avoir compris et au risque de choir du fauteuil, ce fumier de Papagaïo s'était penché vers lui, un rictus presque identique accroché à sa bouche lippue. Buvant le calice jusqu'à la lie, Jesu Montana répéta en espagnol :

— *Vale ! De acuerdo !*

Puis, joignant le geste à la parole sous les yeux de ses flingueurs incrédules, il entrouvrit sa chemisette, s'empara de l'épaisse chaîne en or suspendue à son cou, la fit passer par-dessus sa tête, et l'Imperatriz apparut.

Grosse comme la totalité de son pouce, totalement brute et pourtant scintillante des mille éclats de son eau intégralement pure.

La balançant au bout de sa chaîne et lui faisant accrocher les lumières de la salle comme autant d'étoiles mouvantes, Jesu Montana sentit son estomac se révolter. Abandonna *son* émeraude lui faisait l'effet d'une trahison. Pour cette fille magnifique, il aurait été capable de payer des fortunes en dollars. Mais *son* émeraude ! Son Esmeralda... Pour cet affront, Papagaïo paierait de sa vie. Par ce petit chantage bien pourri, il venait de franchir la ligne. Parvenant à conserver son expression de vaincu amusé, Jesu Montana exigea :

— Je la veux à l'aube, au pied du Cessna.

Fonseca hocha lentement la tête.

— *Vale.*

— Je la veux docile. Comme maintenant.

Une lueur ironique dans ses petits yeux vicieux, Papagaïo acquiesça de la tête.

— C'est-à-dire que cette salope de Tonia doit me refiler son cocktail de merde. Et sa recette.

Cette créature magnifique, il la voulait comme ce soir, dépersonnalisée, docile, avec cette expression de petite fille perdue qui lui faisait un drôle d'effet. Complètement dépendante. Pour qu'un jour peut-être, elle tombe amoureuse de lui, son protecteur. Son propriétaire.

Papagaïo marqua une courte hésitation avant de faire valoir :

— Il n'y a pas que de la poudre. Elle utilise des tas de trucs. Y compris certaines plantes de la *selva* qu'elle est seule à connaître.

Mouvement de tête agacé de Montana.

— Sa jungle, on a la même en Colombie.

Le Brésilien finit par céder :

— *Vale*. J'en fais mon affaire.

Il avait tendu sa grosse pogne vers l'émeraude qui se balançait doucement au bout de sa chaîne, une lueur de convoitise au fond des yeux. À l'instant où l'Imperatriz se retrouva dans la paume de Fonseca, son complice eut envie de hurler. De douleur, de haine. Et alors que le boss de Manaus se redressait et que son pistolet aboyait rageusement en direction du toit de palmes pour calmer la horde hurlante, Jesu Montana sut qu'il n'aurait plus jamais de paix tant que Papagaio vivrait. Un petit enfer très excitant qu'il allait désormais partager avec la belle...

Dans la fièvre de cette soirée survoltée, il en avait oublié le prénom de la merveille qu'il venait d'acheter.

Aucune importance puisqu'il l'appelait déjà... Esmeralda.

— Hé ! tu vas nous buter, *mierda* !

Manoel hurlait de peur, mais l'Exécuteur n'écoutait plus. Plus rien d'autre que le claquement des feuilles et des branches contre la carrosserie de la Land-Rover. De nouveau, le grand Black hurla près de lui.

— *Putá* ! Qu'est-ce que c'est que ce bordel !

Le bordel en question s'appelait « Little Smart ». Et Bolan comprenait la trouille de Manoel. Le Black l'ignorait mais le minuscule Caméscope récupéré par le Guerrier dans son sac un peu plus tôt n'était autre que le dernier gadget du génial Herman Schwarz. Little Smart ou Petit Malin, nom de baptême attribué par son inventeur. Un engin de prises de vues numérique, permettant de filmer dans l'obscurité quasi totale, et de voir en direct grâce à son réticule de visée spécialement étudié et à la sangle serre-tête qui l'équipait. Un prodige technologique qui avait bien aidé l'Exécuteur lors de ses derniers blitz.

Tous feux éteints, l'Exécuteur avait lancé la Range-Rover à pleins gaz dans le rideau de végétation. Au hasard. Car le Colombien semblait bien s'être trompé. Dès les premiers mètres et sans trouver le moindre semblant de piste, le 4x4 s'était mis à dévaler une pente plutôt raide et accidentée, slalomant avec plus ou moins de bonheur entre les troncs et les épaisses tombées de lianes. En fait de « raccourci », ils étaient en pleine jungle, complètement paumés !

Mais Bolan n'avait pas le choix. Sourd aux imprécations de son voisin, il ne pouvait que continuer, essayant de se repérer pour tenter

de retrouver la piste un peu plus loin. Sinon, ils seraient très mal. Cariri n'était peut-être pas très loin, il y avait peut-être même un ou deux villages caboclos dans le secteur, mais, dans le fameux Enfer Vert amazonien, les distances ne signifiaient plus rien. Alors, l'appareil devant l'œil droit et dents serrées, le Guerrier pilotait le 4x4 au jugé, sans rallumer ses feux, de crainte qu'on les repère. Car, tout à l'heure, les flics les avaient forcément aperçus.

Soudain, le lourd véhicule tressauta, parut s'envoler, retomba violemment de l'autre côté de ce qui ressemblait à un minuscule ruisseau. Bolan fit la grimace. Encore un ou deux plongeurs comme celui-là et ils seraient tous les deux bons pour l'hôpital, ou pour la morgue. À ce jeu, le Guerrier avait besoin de l'éclairage des phares, et il les ralluma. Pour les flics, tant pis. Profitant de la lumière, il allait s'inquiéter de l'état de son voisin quand celui-ci s'exclama brusquement :

— Stop !

Incrédule, le Guerrier pesa sur le frein à l'instant précis où le muflle du 4x4 émergeait dans une zone plus dégagée.

— *El atajo !* cria Manoel. *El atajo !* Le raccourci. *Aqui !*

Le Black avait dû être élevé en pleine jungle, car, à part cette petite trouée, Bolan ne voyait rien.

— *La izquierda !* À gauche !

Et, cette fois, l'Exécuteur aperçut sur sa gauche, à peine visible pour un profane, une sorte de sentier, ou plutôt le lit d'un ruisseau qui descendait en pente douce. Sans doute celui qu'ils venaient de sauter en amont. Avec bien sûr un tas de végétation de chaque côté, mais, en forçant un peu et à condition que la mécanique tienne bon...

Quatre ou cinq cadavres !

En raccrochant son *celular* après le rapport de King-Kong, tout à l'heure, Jorge « Gordo » Oreda ne se souvenait plus vraiment du nombre de morts laissés à la *Casita Vermelha*. De toute façon, des cons. En revanche, il savait déjà que les vraies emmerdes allaient commencer pour lui. Après ce nouveau fiasco, la police locale allait être obligée de faire du zèle, et les cow-boys de la D.E.A. auraient une bonne raison de débarquer en force. Gordo l'avait dit au boss avant l'opération, il voulait s'occuper du Yankee lui-même. Mais Papagaio avait refusé, à cause de ce foutu cloisonnement qu'il exigeait dans les actions trop sensibles. Un peu trop connu dans certains secteurs, Gordo risquait d'être dénoncé, et de le mettre en danger par ricochet. S'il avait su que son pseudo circulait maintenant chez les Yankees... Résultat, fiasco sur toute la ligne. Encore heureux que Gordo ait déjà

pu faire sauter la plupart des « fusibles » potentiellement dangereux. Ainsi, une fois l'opération terminée, personne ne pourrait remonter jusqu'à lui. Du moins en l'état actuel des événements. Mais, maintenant, Papagaio était vraiment furieux. S'il s'était trouvé en ville au lieu de son bled paumé du Haut Rio Negro, il aurait fait exécuter sur-le-champ ce con de Rico. King-Kong ! Un tas de gélatine qui bouffait trop de feijoadas et buvait trop de bières pour penser utilement. Alors, après avoir fait son rapport au boss et pris l'engueulade de rigueur malgré son job à lui parfaitement bouclé, Gordo avait repris son *celular* pour donner ses instructions à ce con de Rico. Assorties d'une mise en garde précise : encore un boulot raté, et c'était cuit pour lui. La boîte à prières. Mieux encore, l'igarapé de Casa Casimiro. Avec sa graisse, les piranhas auraient de quoi faire !

En attendant, ni sa nuit ni celle de son équipe personnelle n'étaient finies. Encore deux « fusibles » à faire sauter. Métier de chien !

La mécanique avait tenu bon, et Mack Bolan se demandait encore comment le miracle avait pu se produire. Après un gymkhana échevelé dans le lit de trois ou quatre filets de ruisseaux successifs, Manoel avait fini par retrouver un bout de *roça*, une de ces zones défrichées par les caboclos locaux à la recherche de nouvelles terres cultivables. Un sentier forestier sans cesse défriché, grâce auquel les nouveaux exploitants pouvaient rejoindre la piste conduisant elle-même à la route de Cariri. Le Guerrier ignorait la distance ainsi parcourue en pleine jungle, mais il s'agissait bel et bien d'un raccourci. Car, en arrivant dans les faubourgs de Manaus, il s'aperçut qu'il avait mis moins de temps au retour qu'à l'aller. Il était encore trempé, se sentait fiévreux et, malgré les vitres baissées, de la buée s'accrochait encore au pare-brise quand il arrêta la Land-Rover à l'entrée du *conjunto* Beija Flor. Manaus était une ville qui s'endormait relativement tôt. Plus beaucoup de circulation, et un petit groupe de jeunes s'entraînant à la capoeira dans la lumière d'un réverbère, sous les regards admiratifs de quelques fillettes.

— Bon... ben, salut hein !

Manoel avait ouvert sa portière, hésitait à descendre. Songeant à Doctor Bobo, le Guerrier s'inquiéta :

— Tu connais un toubib ?

Ici comme ailleurs, c'était difficile, pour un clandestin.

— *No problem, man* ! Merci pour le voyage !

Puis, se tenant l'abdomen, il ajouta :

— Je ne sais pas qui tu es, mec, mais tu as bien fait de les buter,

ces pourris !

Désignant la crosse du Taurus qui dépassait sous le blouson de l'Exécuteur, il proposa :

— Si t'as des problèmes, tu viens traîner par ici et tu demandes Manoel.

Levant enfin le pouce en signe d'adieu, il lança :

— *Adios, hombre !*

Puis il disparut dans l'ombre de la cité. Mais, déjà, la Land-Rover avait redémarré et le Guerrier avait activé le satellitaire. Il savait qu'il n'allait pas retourner au Tropical maintenant. Peut-être même pas de la nuit peut-être même plus jamais. Tout dépendrait de sa chance, de sa connaissance des hommes et de l'analyse qu'il avait faite de la situation, plus tôt dans la soirée. Il allait le savoir bientôt.

C'était comme si Pat Ramsey avait assisté à un spectacle, ou à un film en trois dimensions, dans lequel elle aurait tenu le rôle de l'objectif de la caméra. En tout cas, elle avait assisté à une succession de scènes plus ou moins angoissantes, mais qui ne la concernaient pas. Ces filles vulgaires au regard triste, ces hommes qui la dévoraient de leurs yeux rouges et qui semblaient la haïr à force de la vouloir ! Car, l'espace d'un instant elle avait compris qu'ils la voulaient tous, pour la pétrir de leurs grosses mains rugueuses, pour se repaître de cette fièvre dans ses yeux qui les rendaient fous. Et puis ceux du balcon, tout là-haut. Le monstre dans son fauteuil, et son voisin si petit si mal fait et si laid ! Rien que des silhouettes immobiles, semblables à des entomologistes observant un insecte. Au point que Pat avait senti le froid de leur regard jusqu'au fond de son corps pétrifié.

Et l'enfer s'était déchaîné quand son esprit englué était comme sorti de sa gangue, quand, sans comprendre comment elle était arrivée là, elle avait réalisé pourquoi elle y était.

Puis plus rien. Le noir. Le gouffre. Jusqu'à cette sensation de piqure au creux du bras qui lui avait fait entrouvrir les yeux. À travers ses cils et luttant contre la nausée qui la torturait, elle avait aperçu, comme dans une brume, le caoutchouc autour de son bras et l'aiguille dans sa veine.

Avec la femme penchée sur elle... et le petit homme laid au regard d'étoile polaire.

Maintenant, Patricia Ramsey était retournée dans ces limbes où elle se trouvait avant d'avoir eu si peur, tout à l'heure ou des siècles plus tôt. Et là, allongée sur sa paillasse et quasi nue, elle ne pouvait soustraire son regard à cet autre regard qui la clouait. Un regard si

intense, presque haineux à force d'intensité.

Celui du petit homme laid.

Il était là seul maintenant avec elle, penché et attentif, immobile et glacé, avec cette lueur dans les yeux qui lui faisait très peur. Comme s'il la haïssait d'une faute dont elle ne savait rien. Il l'avait observée de près et avait murmuré des choses monstrueuses, d'une voix si douce qu'on aurait dit un soupir, en l'appelant... Esmeralda !

CHAPITRE XVIII

— C'est moi. John.

— Enfin ! s'exclama Jef. J'attendais ton appel plus tôt ! Qu'est-ce qui se passe ?

— Quelques contretemps, renvoya l'Exécuteur. Je suis dans le secteur de Cariri. Je voulais voir Nariz à la *Casita Vermelha*, mais une bande de rafaleurs m'y attendait.

— Tu rigoles !

— Pas vraiment grommela le Guerrier. J'ai laissé un peu de sang et de cervelle sur le plancher.

— *What ?*

La surprise du résident de la D.E.A. n'était pas feinte. Son inquiétude non plus quand il enchaîna :

— Tu as écopé ?

— Je parlais du sang et de la cervelle de ces pourris. Dans la foulée, j'ai pu obtenir une info.

— De quel genre ?

— De celui qui va peut-être nous permettre de remonter jusqu'à la tête. Tout ça, c'était du menu fretin. On va s'offrir la peau du boss.

— Tu veux dire que...

— Pas par téléphone, coupa Bolan. Et puis j'ai besoin du matos que je t'ai commandé. Faut qu'on se voie.

Petit silence au bout du fil, puis :

— *Right !* Où ça ?

— Un coin discret. Tu vois le cimetière de Parque Tarumá ?

— *Sim.*

— Derrière sa face nord, le chantier de démolition de l'ancienne usine C.L.C.

La Chrizão Latex Companhia, une ancienne manufacture de traitement du latex, découverte par l'Exécuteur au cours de ses repérages de la veille. Un des rares endroits déserts de Manaus, que même les squatters évitaient, à cause de sa démolition en cours... et

de l'odeur. Des remugles insupportables dont Bolan ignorait la cause, sauf pour les colonies de rats qu'il y avait croisées.

— Je vois, renvoya le résident.

— Une vieille Land-Rover, renseigna encore l'Exécuteur. Dans la cour intérieure. Et toi ?

— 4x4 Cherokee gris. Dans combien de temps ?

— Je suis encore loin. Pas avant une petite heure.

— O.K. Dans une heure.

Le résident de la D.E.A. raccrocha et l'Exécuteur en fit autant. Cette fois, ou son blitz grimpait de plusieurs crans d'un coup, ou, faute de piste, il n'aurait plus qu'à reprendre l'avion en abandonnant Victor Stacci et Pat Ramsey à leur sort. D'ailleurs, ils étaient probablement morts. Quoi qu'il en soit il avait encore quelques détails à régler avant son rendez-vous. Question de vie ou de mort.

Le *celular* plaqué à l'oreille, Jorge « Gordo » Oreda bouillait de rage. Et en plus, ce fumier de flic de la D.E.A. se vantait de ses massacres ! Il parlait du sang et de la cervelle des gars de son équipe ! À croire qu'il se prenait pour un surhomme, ce fumier ! Qu'il se croyait invulnérable !

Malgré sa rage, Oreda réfléchissait. Il hésitait entre appeler le boss ou passer outre. À tous les coups, Papagaïo allait exiger qu'il reste à l'écart. Toujours dans le même souci sécuritaire, la crainte que Gordo ou un de ses lieutenants soient pris et qu'ils bavent sur son compte.

Seulement, après ce qui s'était passé à la *Casita*, Jorge Oreda avait les nerfs à vif. Plus du tout envie de faire banquette au grand bal des massacres. Il voulait sa part Prestige personnel. Et il avait le sens pratique. En solutionnant le problème maintenant il épargnait deux vies. Celles des deux derniers fusibles qu'il avait pour mission de faire sauter si ça allait vraiment mal. Moreno des douanes, et Girez le *cabo*. Avec un petit plus chez ce dernier. Ses gamins. Eux aussi le connaissaient. Et les mêmes, ça causait toujours trop. Des indicis très précieux qu'il avait lui-même formés. Ce serait toujours ça qu'il n'aurait pas à refaire. Dans leur domaine, les bons éléments se faisaient rares. En attendant il fallait se décider et renonçant finalement à prendre l'avis du *patrão*, Gordo décréta de sa voix râpeuse :

— Rameute les gars d'Amos et rejoignez-nous là-bas.

Entre ses lèvres perpétuellement mouillées, des postillons jaillissaient jusque dans la nuque de José, son chauffeur. Dans le combiné, la voix de Maxi s'étonna :

— Tous ?

— *Todos.*

— Maintenant ?

— *Agora.*

En l'état actuel des choses, la planque de Ben et de Maxi ne donnerait plus grand-chose. En revanche, si ses « plombiers » se faisaient repérer maintenant c'était foutu. L'heure n'était plus aux stratégies délicates. Gordo raccrocha, composa un numéro sur le clavier du *celular*, entendit une voue lui répondre :

— *Estou ?*

Une voix grasse comme son propriétaire. Gordo n'était certes pas une demi-portion lui-même, mais, contrairement à King-Kong, sa graisse à lui enveloppait une très belle couche de muscles, et il détestait les gros mous gélatineux.

— T'es où ? questionna-t-il d'emblée. T'aurais déjà dû rejoindre Ben ! Qu'est-ce que tu fous ?

— On a été emmerdé par un contrôle des flics. Perdu plus d'un quart d'heure ! À cause de cette merde à la *Casita* et...

— Je te demande où tu es !

— On n'est pas loin de l'aéroport et je me disais que j'allais déposer...

— Pas le temps ! coupa Gordo. Largue-moi ce minable n'importe où. J'ai un boulot pour toi.

— Euh... *Sim ! Sim ! Seguro !* grogna King-Kong. Tout ce que tu veux !

De toute évidence, le suiffeux crevait de trouille. À croire qu'il avait vu le diable, à la *Casita*. Mauvais, le *jefe* des *assassin*os donna ses instructions avant de préciser :

— N'oublie pas ! À la moindre connerie...

Inutile de préciser, King-Kong connaissait la suite. Oreda raccrocha derechef, consulta la montre du tableau de bord. Plus de minuit. Ce fumier de la D.E.A. avait dit se trouver près de Cariri, ne fixant son rencard que dans une heure. Pour Gordo, largement le temps de se rendre sur place et de mettre en œuvre son plan d'action. Des surhommes comme le Yankee, il en avait buté des dizaines. Dans leur monde, les invincibles ne faisaient pas long feu. Jorge « Gordo » Oreda ignorait à quelle heure il téléphonerait au boss, mais, cette fois, Papagaio serait content de lui. Enfin rasséréné et toujours sous le regard intrigué de Miguel, il lança à José :

— *Vamas !*

Et tandis que le Toyota s'ébranlait, il commença à exposer son plan.

Rico « King-Kong » Rodriguès vibrerait si fort de ses bajoues qu'elles en frottaient le col de sa chemise. En fait, toute son énorme masse de graisse vibrerait, comme animée par un courant électrique. Une sorte de frénésie de tout le corps qui l'avait saisi tout au début de la fusillade à la *Casita*, en voyant le Yankee faire ses deux premiers cadavres. D'instinct, il avait compris que, malgré le nombre, ses gars auraient du mal. Incroyable ! Un de ces instruments de mort aux réflexes époustouflants, qui lui avait collé la trouille. Vraiment. Au point de le faire détalier comme un lapin. Sur le chemin du retour et après que ce minus de *cabo* eut téléphoné leurs malheurs à Gordo, il avait tenté de se justifier : compte tenu de sa position, le *cabo* ne devait absolument pas être mouillé dans cette histoire, et il l'avait en quelque sorte « couvert » dans sa fuite en l'accompagnant. L'autre avait fait semblant de le croire, mais King-Kong n'était pas dupe. Depuis, il frémissait du haut en bas comme un vibromasseur. La rage. Pour un peu, il aurait flingué cet abruti et largué son cadavre dans la *selva*. Mais les voitures de police avaient déboulé devant eux sur la piste, et il avait fallu s'expliquer. Pour ça, ce con de *cabo* était le mieux placé. Bien qu'improvisée, sa fable tenait debout. Ce petit salaud connaissait la musique. Moralité, les flics les avaient laissés filer.

En approchant du cimetière de Parque Tarumá, le gros tueur se disait qu'il n'aurait pas dû larguer Giral en ville. Qu'il aurait dû l'emmener. Le *cabo* n'était certes qu'une demi-portion, mais il « sentait » les choses. Comme au Tropical, quand il avait vu débarquer le Yankee, le matin. Forcément lui. Tout y était, avait-il affirmé. Gueule et physique de l'emploi. Pas rasé, la mine défaite, la démarche d'un blessé ou d'un convalescent, le regard qui fouille partout, inquisiteur. Le *cabo* connaissait ces trucs par cœur. Aussi, en le voyant reparaitre tout à l'heure à la *Casita Vermelha*, il avait aussitôt prévenu King-Kong. Si ses gars ne le butaient pas par surprise, il y aurait de la viande froide chez eux. L'instinct.

Et ces incapables avaient foiré et s'étaient fait descendre l'un après l'autre comme des pipes de foire ! Et King-Kong n'avait dû son salut qu'à la fuite. Ramassant le micro-Uzi du rafaleur abattu sous ses yeux, il s'était tiré par l'issue de secours, juste au moment où ce con de portier se pointait au pied de l'escalier de la galerie en brandissant sa matraque. Résultat, une rafale d'Uzi. Dans la précipitation et dans l'obscurité. Pourtant, il avait vu la silhouette du Black s'écrouler et entendu aussi une fille gémir quelque part sous la galerie. Arrivé en bas, il avait alors entrevu le couple, deviné la fille à la jupe à fleurs que son copain essayait de relever. Bavure. Qu'est-ce qu'ils foutaient

là, ces deux abrutis ! Tant pis. Une salope de moins !

Plongé dans ses amers souvenirs, King-Kong réalisa qu'il s'était trompé. Le chemin qu'il avait emprunté en plein terrain vague s'achevait sur une décharge publique ouverte. Carcasses de frigos, de gazinières et même de voitures, enchevêtrées les unes aux autres dans un désordre gras et crasseux. À vol d'oiseau, les ruines de la manufacture n'étaient qu'à trois ou quatre cents mètres, mais le fossé bordant la voie était trop profond pour passer, même avec le Toyota Lâchant une bordée de jurons, il fit demi-tour. Un peu plus tard, le 4x4 se mit à tanguer dans les ornières d'un autre chemin encore plus défoncé. Ici, à cause des pluies équatoriales, roues et chenilles des engins de démolition avaient creusé de véritables ravines, avec des trous profonds que les mares d'eau boueuse rendaient indétectables. Un vrai safari. Accroché au volant et manquant plusieurs fois d'embourber le 4x4, Rico Rodriguès transpirait sa gélatine par tous les pores, quand, enfin, la silhouette délabrée de la manufacture apparut dans la lumière de ses phares, avec son porche en pignon surmonté d'un linteau de pierre portant encore la gravure en creux de la raison sociale des lieux. Empoignant instinctivement le micro-Uzi posé près de lui, Rico « King-Kong » Rodriguès engagea le Toyota sous le porche, stoppa un instant pour scruter la vaste cour intérieure détrempée. Végétation parasite, pavés en partie disparus, reliquat de rails sur lesquels un wagonnet de chargement finissait de rouiller, avec, autour, des bâtiments en briques à demi écroulés, sans fenêtres et sans portes. Tel un fauve mécanique à l'affût, une grosse pelleuse jaune sale stationnait tout au fond, au pied d'un énorme tas de gravats. Aucun autre véhicule, aucun signe de présence. Malgré les vitres relevées du 4x4 et le fonctionnement de la clim, les remugles arrivaient jusque-là. Qu'est-ce que ça devait être à l'intérieur des lieux ! Contenant une grimace de dégoût, le gros tueur se mit à douter.

Et si Ben et Maxi avaient mal compris ? Si Gordo s'était trompé ? Ou bien si, tout simplement, Jef et ce putain de Yankee avaient manipulé tout le monde en convenant d'un rencard bidon ? Une intox destinée au « plombiers » qui se seraient fait repérer ?

Impossible. Ben et Maxi étaient les meilleurs « planqueurs », et, d'après Ernesto Madrugál, ce genre d'écoutes était indétectable. Alors quoi ? Toujours assailli par le doute, l'énorme pourri finit par redémarrer, pénétra dans la cour, alla stopper le 4x4 devant une des entrées béantes du bâtiment de gauche. Le moins délabré. Il observa le décor dans le pinceau de ses phares, se disant qu'à tout instant il pouvait écoper d'une... mais non. Même un Yankee de la D.E.A. ne s'amuserait pas à tirer sur le premier 4x4 venu. Activant son *celular*, il composa un numéro. En vain. Ça ne passait pas. Une bordée de jurons aux lèvres, il recula, réussit enfin à établir la ligne et recommença.

— *Sim ?*

La voix de Gordo, sur fond de bruit de moteur. Le *jefe* ne semblait guère de meilleure humeur. Inquiet, le gros tueur résuma la situation en précisant :

— Aucune bagnole en vue. Je pense...

— Pense pas ! coupa Gordo. Planque ta tire quelque part, fais un tour d'inspection et tiens-moi au courant.

Le *jefe* raccrocha et, contenant un dernier juron, Rico Rodriguès en fit autant. Résigné, il redémarra, alla dissimuler le 4x4 dans un reste de hangar en ruine, prit une lampe torche dans la boîte à gants, éteignit ses feux et quitta le véhicule, micro-Uzi au poing, Taurus coincé dans la ceinture, pataugeant dans la boue, tous les sens en alerte et déjà en sueur, il traversa la cour, pénétra dans le bâtiment central. Là, l'odeur nauséabonde semblait un peu moins forte. Respirant à petits coups, il balaya l'espace du rayon de la torche, découvrant ce qui avait constitué un entrepôt. Au fond, une ouverture communiquait avec le bâtiment voisin. Les anciens ateliers de vulcanisation. Vides, hormis les plantes sauvages grimpant autour du plateau à claire-voie et la vis encore grasse d'une énorme presse attaquée par la rouille. Le seul engin resté sur place. Tout autour, des gravats, des toiles d'araignées, des lianes entrelacées, de la végétation pourrissante... plus quelques frôlements.

Les rats. Il y en avait partout. L'endroit était connu pour ça, et pour ses remugles. À cause d'une profonde fosse à rampe inclinée, qui avait autrefois servi au stockage des *borrachas*, ces boules de latex récoltées par les *seringueiros*. À la fermeture de l'usine, et après une longue période d'inactivité, les boules de latex trop longtemps stockées avaient pourri et on les avait enterrées à cause de l'odeur. Véritable bouillon de culture, que les premiers démolisseurs avaient commencé à mettre à jour avant de faire faillite. Résultat une infection qui avait découragé les rares squatters tentés par les lieux. Aussi King-Kong doutait-il de plus en plus : personne n'était assez maso pour filer rencard ici. Écœuré par l'odeur, transpirant de plus belle, il fit un rapide tour des lieux, ressortit à l'air libre pour rappeler Gordo. Il dut se déplacer deux fois avant de pouvoir établir le contact au beau milieu de la cour. Ayant enfin réussi, il renseigna :

— Personne. Qu'est-ce que je fais ?

— Tu te planques, renvoya le *jefe*, et tu attends qu'on arrive. Je t'avertirai. Si ces fumiers débarquent avant nous, tu me rappelles.

Rappeler ! Comme si c'était facile, dans ce coin pourri !

— O.K., renvoya néanmoins le suiffeux avec un soupir résigné.

Il raccrocha, réintégra les bâtiments, se trouva un coin pas trop

malodorant. S'adossant à un pan de mur en partie écroulé, il sortit son mouchoir, épongea sa face détrempée. Un mouchoir qu'il avait l'habitude d'arroser d'eau de lavande, une manie qui faisait ricaner les autres, mais qui, en l'occurrence, tempéra la puanteur ambiante. Momentanément soulagé, il se mit à attendre en essayant de ne pas tenir compte des frôlements de rats. Mais, alors qu'il commençait à se détendre, il y eut un craquement dans ses reins. Un craquement sourd qui se répercuta en un écho menaçant. Puis, alors que le tueur essayait de reprendre son équilibre, le pan de mur se déroba dans son dos, s'écroulant autour de lui dans un vacarme assourdissant.

Jorge « Gordo » Oreda se sentait des fourmis dans les flingues. La silhouette de la Chrizão Latex Companhia venait d'apparaître au fond du terrain vague et ce primate de King-Kong n'avait pas rappelé. De toute évidence, durant ce quart d'heure écoulé depuis leur dernier coup de fil, ni le Yankee, ni le résident de la D.E.A., ni l'équipe d'Amos n'étaient arrivés. Gordo allait pouvoir organiser le piège. En fait, une stratégie très simple : rafalage de ces deux fumiers dès leur apparition, décrochage immédiat coup de fil à Papagaio pour lui annoncer la nouvelle, affaire classée. Mais, après le rodéo de la *Casita*, le *jefe* se méfiait Réactivant son *celular*, il rappela celui du suiffeux. En vain. Ça ne passait pas. Ce tas de gélatine avait changé de place. Tant pis. Il reconnaîtrait le Toyota.

— Magne ! lança-t-il à José.

Il avait hâte de voir débarquer Ben, Maxi et les gars d'Amos.

— Les voilà !

Tourné vers la lunette arrière, Mig venait de voir les deux paires de phares apparaître derrière eux. Dans ses poings, les culasses des deux MAC 10 avaient claqué l'une après l'autre. Miguel Estança aimait les bruits huilés de l'acier des armes avant le combat. Il aimait aussi le chant des *staccati* effrénés des rafales à 1200 coups/minute, rythmant le spectacle blême et mortel des éclairs aux sorties des canons. Comme ses deux sous-lieutenants, Mario et José, il n'appréciait vraiment que la violence, le sang, la mort et le stress infernal qui les précédait. Il aimait lire la peur dans les regards des autres, il adorait cette toute-puissance démoniaque que le pouvoir de supprimer la vie confère. Eh résumé, il n'aimait que tuer et cette nuit entre les « fusibles », le résident de la D.E.A. et le Yankee, il allait être comblé. Pendant que les culasses des armes de Mario claquaient à leur tour, que les ogives prometteuses de mort montaient dans les chambres des canons et que les deux autres voitures les rejoignaient tous cylindres hurlants, le *tenente* de Gordo entendit celui-ci jeta à José, son chauffeur :

— Fonce, bordel !

Le Toyota bondit en avant. Il passa le porche en trombe, et tandis que les canons des P.M. apparaissaient aux portières, le 4x4 Mercedes noir des « plombiers » et celui d'Amos Oralla jaillissaient à sa suite dans la cour de la manufacture pour stoppa près de la pelleteuse. En quelques mots, Mig expliqua aux chauffeurs ce que Gordo attendait d'eux. Aller planquer les tires du côté de la décharge, y attendre les ordres. Tandis que les autres sautaient à terre en grimaçant de dégoût avec armes et lampes torches aux poings, les véhicules redémarrèrent. Ils avaient à peine franchi le porche que le *jefe* appela :

— Hé ! Rico !

N'obtenant pas de réponse, il répéta son appel. En vain. Seul, le grondement décroissant des 4x4 résonnait dans le lointain.

— Rico !

Toujours rien. À croire que le primate s'était paumé dans les profondeurs de l'usine ou que la puanteur l'avait asphyxié. Méfiant, Gordo souffla à l'adresse de ses flingueurs :

— As *pilhas* ! Les lampes !

Aussitôt les torches s'éteignirent et l'atmosphère se tendit. Des cliquetis d'armes retentirent et, dans le silence revenu, on aurait presque pu percevoir la pression des index sur les détentes.

— Amos, souffla le *jefe*, va voir un peu.

Amos Oralla donna ses ordres et, guidés par de brefs coups de lampes, trois silhouettes s'éloignèrent dans la nuit pour disparaître dans les bâtiments. Une inspection qui dura un long moment, avant que les trois types ne reviennent, bredouilles. Mais alors que Gordo cherchait à comprendre, ils entendirent une voix lointaine et plaintive résonner quelque part dans le bâtiment central :

— *Aqui ! Aqui !*

King-Kong ! Une lueur blême apparut, balayant les ouvertures de l'intérieur en s'agitant frénétiquement, tandis que la voix plaintive criait de nouveau :

— *Aqui ! Aqui !*

Dans l'ombre de la cour, le *jefe* grimaça. Dans quelle merde ce tas de suif s'était-il encore fourré !

— *Vamos* ! gronda-t-il à l'adresse de ses troupes.

L'instant d'après, ils jaillissaient dans la bâtisse, armes aux poings, torches braquées. D'abord, ils ne virent que le faisceau de la lampe de King-Kong, posée sur la plate-forme d'une d'énorme presse à vis, faisceau dirigé sur eux. Puis la torche de Miguel Estança bougea de quelques degrés, et la grosse face gélatineuse de King-Kong apparut

dans son rayon, maculée de crasse et de poussière, sa bouche stupidement ouverte et ses yeux qui les fixaient, l'air très surpris de les voir. Sans comprendre ce que le gros tueur faisait ainsi, couché à plat ventre entre le plateau à claire-voie et l'énorme vis de la presse, Gordo fit un pas en avant :

— Hé ! commença-t-il, tu peux me dire ce que...

Le reste demeura bloqué dans sa gorge. De la bouche ouverte de King-Kong, quelque chose venait de sortir. Un rat !

À cet instant seulement, Jorge Oreda comprit. L'énorme vis noire et luisante était enfoncée dans le dos de King-Kong, et à travers la claire-voie, ressortait sous son sternum, dégoulinante de sang !

CHAPITRE XIX

Jorge « Gordo » Oreda sentit comme une énorme décharge électrique parcourir ses muscles. Derrière lui, un des hommes d'Oralla lâcha d'une voix glacée d'horreur :

— *Putá !*

Ce fut comme un signal. Parti d'on ne sait où, un coup de feu éclata, résonnant dans la pénombre à la manière d'un glas. Sur la droite de Gordo, tandis qu'il arrachait enfin le Smith & Wesson 9 mm de sa ceinture, une masse s'affala. Il entendit Mig crier :

— Éteignez les lampes, merde !

Ils étaient tombés dans un piège ! Le Yankee les avait baisés ! Il était sans doute déjà sur place lors du coup de fil passé à Jef !

Les torches s'étaient éteintes d'un coup et, tout en se dispersant, les hommes se mirent à rafaler. N'importe où. Gordo, bondissant lourdement et trébuchant dans les gravats, se retrouva derrière un bout de mur écroulé, s'y accroupit l'arme au poing, essayant de localiser l'ennemi. Gêné par l'extinction des torches, ce salaud devait attendre une nouvelle occasion Gordo aussi. Le feu inutile de ses soldats avait cessé, et il lui sembla un instant percevoir de brefs chuchotements. Il connaissait Mig. Son *primeiro tenente* savait se battre. Ayant donné ses instructions et profitant de l'obscurité, il s'était sûrement déjà déplacé, silencieux comme un chat, pour prendre l'ennemi à revers. Avec sa *faca*, le couteau de *caboclo* qui ne le quittait jamais, Mig n'avait pas son pareil. Pour le *jefe*, il suffisait d'attendre et d'observer. Sa vision s'adaptant peu à peu à l'obscurité, il commençait à discerner certains contours. Il faisait une chaleur d'étuve, et Gordo se demandait où en était Miguel, quand sa main trouva un bout de tissu près de lui. Humide. Aussitôt, un parfum frappa son odorat Lavande ! Comme les mouchoirs de King-Kong ! Incrédule, il se demandait ce que ce truc fichait là, quand il y eut une sorte de couinement venu du fond du bâtiment. Sans doute les rats. Mais le couinement fut suivi d'un vague gargouillis et d'une série de frottements frénétiques. Comme des raclements de semelles sur le sol. Puis plus rien. Des sons que le *jefe* connaissait bien. La *faca* de Miguel

venait de frapper pour égorger l'adversaire. Un frisson d'excitation lui parcourant la nuque, le boss des *assassin*os avait envie d'aller voir, mais le rencard concernait deux hommes : le Yankee et le résident de la D.E.A. Si ce dernier avait eu le temps de rappliquer avant l'arrivée de King-Kong...

D'abord, laisser Mig finir le boulot. Tendue et le flingue toujours en batterie, Gordo fut presque surpris d'entendre ce que pourtant il souhaitait : un deuxième couinement ponctué par les mêmes raclements. Travail soigné, travail de Mig. Après une attente qui sembla durer une éternité, des pas résonnèrent dans le noir, quelque part au fond du bâtiment Tranquilles. Même dans les moments extrêmes, Miguel Estança gardait son calme. Toujours accroupi dans les gravats, le boss esquissa un sourire soulagé. Il commençait à se redresser, quand, soudain, les pas s'arrêtèrent. Dans le noir, un des *assassin*os lança :

— C'est toi, Mig ?

Un silence suivit pesant. Le sourire du *jefe* se figea, et dans l'instant, des coups de feu éclatèrent et Gordo encaissa un choc brutal.

*

* *

Dans le réticule de visée du Smart, la petite image L.C.D. s'était figée. Le Guerrier s'était arrêté, observant calmement toute la scène teintée en vert. Ils étaient tous là, accroupis, le doigt sur la détente de leurs armes, essayant de deviner ce qu'ils ne pouvaient voir. Tous, sauf un flingueur isolé surpris à l'instant là-bas... et le grand maigre. Le pourri qui avait failli surprendre Bolan avec sa *faca*, aiguisée comme un rasoir. Un coriace, celui-là, silencieux, rapide. Mais ni assez silencieux, ni assez rapide, pour surprendre l'Exécuteur. Cela s'était joué à une précision de lame, au bénéfice du Survival. Le grand maigre ignorait que le Guerrier voyait la nuit. Maintenant, après les quelques bruits entendus, tous les flingueurs attendaient, planqués, tendus. Le Guerrier les voyait distinctement. Soudain, l'un d'eux lança à la cantonade :

— C'est toi, Mig ?

Alors Bolan pressa les détentes. Celle du Taurus, et celle du micro-Uzi récupéré à la décharge. Juste ce qu'il fallait Deux coups de feu isolés. Pour blesser. Deux rafales aussi. Très brèves. Sélectives. Pour tuer. Devant lui, les corps accroupis s'effondrèrent et là-bas, derrière le pan de mur où il avait piégé le gros flasque à son arrivée, la masse sombre avait violemment sursauté sous les chocs. Celui-là n'était pas non plus une demi-portion, vraisemblablement le chef. Le Guerrier le

vit tanguer tel un homme ivre avant de s'écrouler de côté, disparaissant derrière le tas de gravats. Un des flingueurs rafalés avait roulé au sol, lâchant un essaim d'ogives qui aurait pu surprendre l'Exécuteur. Mais, déjà, celui-ci avait bondi de côté, envoyant à la volée une mini-rafale en direction du teigneux. Tête explosée, ce dernier cogna du dos contre le mur, y laissant au passage de larges projections de sang et de cervelle. Pas tout à fait mort encore et doté de bons réflexes, son voisin le plus direct avait relevé le canon de son arme, visant les éclairs des départs de feu de Bolan. En vain. Ne rencontrant que le vide, son ultime rafale alla se perdre loin derrière. Mort avant d'être déçu, *l'assassino* retomba sur le côté en lâchant son P.M. Ignorant les gémissements d'un moribond tombé plus loin et qui tentait de ramper vers l'extérieur, le Guerrier avait bondi, contourné le mur écroulé, canons pointés vers le bas. Exactement là où le gros costaud était tombé l'instant d'avant.

Mais le gus avait disparu, envolé, comme dilué dans la nuit verdâtre du Smart. En tendant l'oreille, l'Exécuteur entendit des pas inégaux, laborieux, mais qui s'éloignaient rapidement. Le chef des tueurs se faisait la malle ! La rage au ventre, le Guerrier allait s'élancer, quand son instinct l'alerta. Un frôlement quelque part aussitôt suivi d'une rafale, longue, assourdissante. Des éclats volèrent autour de lui, mais il avait anticipé. D'un élan de tout le corps, il s'était jeté à l'abri du reste de mur. Réflexe qui le sauva, mais qui rouvrit un peu plus la suture de son flanc. Grimaçant de douleur, il avait déjà relevé le canon de l'Uzi et pressé la détente. À l'instinct. À dix mètres de là, le pourri fut envoyé tout droit en enfer, buste et crâne éclatés.

Dents serrées, Mack Bolan se redressa dans un silence brutalement déchiré par le hurlement rageur d'un moteur en furie.

— *Bitch !*

Le Toyota bicolore que l'énorme gélatineux avait caché dans les ruines à son arrivée ! Pris dans l'action, le Guerrier l'avait presque oublié ! Comme un fou, il se précipita, juste à temps pour voir les feux arrière du véhicule disparaître sous le porche d'entrée.

— *Shit !*

L'unique survivant du blitz venait de s'échapper. Le beau piège de Bolan se retournait contre lui. Contenant sa hargne, il alla se pencher sur les corps inanimés. Tous criblés. Vidés. Quittant alors les lieux, il émergea dans la cour. Vêtu de sa sinistre combinaison noire et le Smart toujours fixé sur son front il ressemblait exactement à ce qu'il était : un messenger de la mort Traversant la cour, il passa le porche à son tour, se repéra, et tout en activant le satellitaire, il piqua en direction de la décharge, là où il avait laissé la Land-Rover bien

planquée parmi les tas de ferraille. Mais d'ici qu'il y arrive... Tirant la jambe et soufflant sous l'effort, il avait l'impression que ses côtes se consumaient. Une sonnerie résonna dans l'écouteur, puis une voix se fit entendre : le répondeur de Jef. Cette fois, l'Exécuteur contint son juron, mais, dans ses prunelles d'acier, une flamme brillait toujours, dévastatrice.

Jorge « Gordo » Oreda était fou de rage. Des piranhas rongeaient sa jambe, une meute de rats lui dévorait l'épaule, des éclairs livides l'aveuglaient, et des tam-tams cognaient sous son crâne.

Un désastre ! Un véritable désastre !

Le *jefe* des *assassin*os de Papagaio n'y comprenait plus rien. Non seulement ils étaient tombés dans un putain de piège, mais, en plus, ceux qui l'avaient monté avaient canardé tous ses gars comme au stand. À croire qu'ils voyaient clair dans le noir ! Et avec ça, ni José ni les deux autres chauffeurs envoyés planquer les 4x4 du côté de la décharge n'étaient reparus ! Qu'est-ce qui se passait, bon Dieu ?

Mais trop de questions ne servaient à rien. Les balles de l'autre fumier lui avaient fracassé l'épaule droite et, en tombant, il s'était arraché tout le devant du tibia gauche. Il avait si mal qu'il se demandait si l'os n'était pas cassé. Ou fêlé. Et, dans la panique, il avait perdu son calibre et son portable. Impossible d'appeler le big boss, impossible de trouver des renforts. D'ailleurs, appeler qui ? Depuis le débarquement de ce fumier de Smith, ils avaient pratiquement épuisé toutes leurs réserves sur Manaus. La garde rapprochée du *patrão* ? À des centaines de kilomètres. Alors, il ne devait pas trop gamberger. À part ses lieutenants et les « fusibles » qu'il avait personnellement traités, personne ne pouvait permettre de remonter jusqu'à lui. Il était né dans les Minas Geraes, à plus de deux mille kilomètres, et, à Manaus, personne ne connaissait sa véritable identité, à part le boss. Restaient les deux derniers « fusibles ». Eux pouvaient l'identifier. Surtout Antonio Girez, le *cabo*. Lui en savait beaucoup. Trop. Logique aussi de commencer par lui.

Après un chemin de croix interminable, l'Exécuteur était enfin arrivé à la décharge, là où il avait caché la Land-Rover en arrivant sur zone, et où il avait attendu le débarquement des troupes ennemies. Lors de sa première inspection des lieux, la veille, il avait déjà noté la typographie des lieux et, en imaginant son piège un peu plus tôt, l'évidence s'était imposée. Si les pourris adoptaient la stratégie qu'il avait imaginée, leur premier impératif serait de cacher leurs véhicules au seul endroit possible. Et ils l'avaient fait. Sans la moindre méfiance,

les trois chauffeurs avaient écopé, sans fioritures et sans bruit.

Les cadavres étaient toujours là, recroquevillés quelque part dans les amoncellements de ferraille et de déchets. Personne ne viendrait les y chercher. Leurs véhicules, eux, trouveraient rapidement preneurs. Du moins, les deux qui resteraient, car, d'ores et déjà, l'Exécuteur avait jeté son dévolu sur l'un d'eux : le 4x4 Mercedes noir avec sa carte grise trouvée dans la poche du chauffeur. Après avoir récupéré son sac de voyage dans la vieille Land-Rover abandonnée sans regrets, il s'installait enfin au volant du Mercedes quand le satellitaire sonna dans sa poche.

— John ?

La voix de Jef !

— Tu m'as appelé ? demanda le résident.

— Affirmatif.

— Le portable passe mal dans ce foutu pays, déplora Jef. Bon ! Le Toyota bicolore vient de passer devant moi. Un seul mec à bord.

— Je suis au courant.

— Qu'est-ce que je fais ?

À l'issue de son coup de fil et de leur première rencontre, juste avant l'épisode de la décharge, Mack Bolan avait hésité. En général, il veillait à ne jamais impliquer d'innocents dans ses blitz. Mais Jef n'était pas un innocent classique. Vraiment pas.

— Filoche si tu peux, proposa-t-il. Discret. Enfin, tu dois savoir.

Petit ricanement dans l'écouteur, puis :

— Je vais tâcher de me rappeler, railla Jef. Première leçon : rouler feux éteints et garder la dis...

— O.K., remercia Bolan qui n'avait pas le goût à l'humour en de telles circonstances. On reste en contact.

Jorge « Gordo » Oreda souffrait le martyre. Son épaule en bouillie semblait charcutée à coups de griffes, et la douleur se déchaînait de plus belle sur sa jambe. Le vertige lui faisait tourner la tête et une nausée lui tordait l'estomac. Avec ces lucioles qui dansaient par centaines devant ses rétines, il n'y voyait presque plus rien, et par deux fois déjà en entrant dans Manaus, il s'était trompé de chemin. Un instant tenté d'aller prendre un flingue à sa planque du bairro Coroadó, il y avait finalement renoncé. Trop loin. Trop de temps perdu. Si King-Kong avait bavé avant de clamser, ces tarés de la D.E.A. risquaient de débarquer dare-dare chez le *cabo*. Catastrophe totale. Puis Gordo se souvint que le gros gélatineux conservait toujours un

couteau dans sa tire et il le trouva dans la boîte à gants. C'était une longue et large lame, faite pour les travaux en brousse. Largement suffisante pour décapiter cette demi-portion de *cabo*.

Mais, déjà, le Toyota arrivait Avenida João Machado, avec le central de la *policia militar* à l'angle. Ce con habitait à côté des flics ! Décidément... Puis ce fut la rue San Pedro, avec son alignement de petites habitations à un ou deux étages, ses trottoirs en partie carrelés, sa chaussée craquelée. Dans la maison de son indic, une fenêtre était allumée au premier. La tête pleine de gongs et des torrents de lave circulant dans ses artères, le *jefe* avait du mal à réfléchir. Qu'importe. Un seul impératif : frapper vite et déguerpir. Peu après, la *faca* dans son poing gauche plaqué contre sa cuisse, il remontait la rue en claudiquant et grimpait péniblement les deux marches du petit perron. À bout de souffle et des cymbales plein les oreilles, il sonna et attendit.

Pas longtemps. Une demi-minute plus tard, une lumière glauque s'alluma derrière l'imposte au-dessus de la porte, et cette dernière s'entrouvrit sur la face maigre et les cheveux coupés au bol du *cabo*.

— Toi ?

Le caporal de police Antonio Girez était encore habillé. Il venait de rentrer. Avisant alors l'état de Gordo, il s'inquiéta :

— *Putá !* Qu'est-ce que...

Sous la poussée du tueur, le *cabo* buta du dos contre le mur de l'entrée. Livide et transpirant, le *jefe* questionna :

— Ta gonzesse ? Tes moufflets ?

Apparemment dépassé, le petit flic fixait le chef des tueurs avec stupeur. Désignant le plafond du regard, il finit par répondre :

— Sont couchés. *No problem.*

Une lueur passa dans les yeux injectés de sang du *jefe*, qui répéta comme pour lui-même :

— *No problem.*

Puis son bras se détendit, et l'acier étincela dans la lumière glauque.

— Sa bagnole est dans l'impasse, souffla la voix de Jef dans l'écouteur du satellitaire. Il est entré au numéro 4 de la rue, l'air mal en point.

Le résident de la D.E.A. à Manaus devait être tout près, planqué quelque part, invisible.

— Best peut-être déjà reparti, enchaîna le résident. Derrière la

baraque, une porte et une courette. Je ne peux pas être partout.

Il avait raison. Il ne pouvait tout contrôler, et l'Exécuteur avait mis plus de temps que prévu.

— Mais je connais les locataires, reprit Jef. Antonio Girez, sa femme et ses deux gosses. Un flic des stup.

Un tueur de la mafia chez un flic des stup !

— Un ripou. Indic chez les pourris. Je le sais depuis peu.

— O.K., renvoya le Guerrier sans s'appesantir.

Maintenant, il comprenait comment Jef s'était fait griller.

En principe, la D.E.A. et les stup étrangers entretenaient des rapports étroits. Une aubaine pour le Girez en question. Mais, cette nuit la donne risquait d'avoir changé. Après un tel merdier, un ripoux ça pouvait être dangereux. D'où la visite en catastrophe du tueur en chef. Mauvais pour le flic, mais aussi pour sa petite famille. Plus question d'attendre. Une femme, des enfants... délicat.

— Si tu as besoin d'un coup de main...

— *No. Thanks.* On se retrouve chez toi.

Refoulant sa douleur et sa fatigue, l'Exécuteur raccrocha, gara le Mercedes. Puis, sans chercher à localiser Jef au passage et Taurus enfoui dans l'ouverture pectorale de la combinaison noire, il quitta le véhicule pour remonter la petite rue. Pas un chat en vue. À cette heure, Manaus dormait Silencieux, le Guerrier monta les deux marches du perron du numéro 4, sortit son sésame. Un petit trésor informatique mis au point par les ingénieurs de la C.I.A., et amélioré par Herman « Gadgets » Schwarz. Mais la porte n'était pas verrouillée et en trois secondes, la banale serrure céda. Taurus au poing, l'Exécuteur poussa doucement le battant, écouta, pénétra enfin dans une petite entrée sans lumière. En revanche, un rai de clarté filtrait sous la porte à l'autre extrémité. Suffisant pour voir un corps étendu sur le carrelage.

Bolan reconnut sans peine la coupe de cheveux caractéristique : une coupe au bol. Le flic ripou, gorge tranchée, vidé comme un poulet.

Dans la moiteur de l'air, l'odeur du sang était écœurante. Tous les sens mobilisés et craignant le pire, l'Exécuteur repoussa doucement le battant dans son dos, provoquant un bref appel d'air qui fit grinça : l'autre porte. Le Guerrier avança, poussa doucement le battant, découvrit un petit salon-salle à manger, un bout de cuisine américaine, un escalier de bois, tout au fond. Personne en vue, mais, quelque part, une radio ou une télé débitait les accords étouffés d'une samba. L'Exécuteur gagna l'escalier, se mit à monter. En arrivant sur

le petit palier, il était en nage. La samba venait de derrière la première porte. Une chambre. Un papier à fleurs, une commode bon marché, deux tables de chevet, un transistor, la samba. Et le lit. À deux places. Avec deux occupants. Une femme, nuisette à demi relevée, ventre nu, recroquevillée sur un drap chiffonné... rouge de sang.

Gorge entaillée, regard halluciné, grand ouvert sur la mort.

Et tassé au pied du lit un garçonnet d'une dizaine d'années, en short bleu et en tricot de peau. Plein de sang lui aussi. Tué d'un coup de couteau dans le cœur. Une énorme boule dans la gorge, le Guerrier sortit fit deux pas dans l'entrée et pénétra dans l'autre chambre. Cette fois, son estomac se révolta. Là, sur le tapis au pied de deux lits superposés, une petite silhouette gisait, en boxer et en T-shirt. Une fillette aux longs cheveux noirs, pleine de sang, gorge tranchée, serrant encore dans sa main rouge et poisseuse un téléphone mobile d'où s'échappait une tonalité feutrée. Réflexe d'enfant affolée, appel au secours avorté, jeune vie arrachée. Glacé, l'Exécuteur se pencha et tel un automate, il coupa la ligne. Simple réflexe. Le cerveau tournant à vide, il prit la tête de la fillette dans ses mains dans l'espoir d'y trouver encore un souffle de vie, mais il savait que c'était inutile. Le cœur en charpie, il allait reposer la tête de l'enfant, quand un petit courant d'air souffla dans son dos. Un quart de seconde plus tard, une masse énorme plongeait sur lui.

L'Exécuteur ploya sous le poids et le Taurus lui échappa. Simultanément, un éclair rouge fondit vers sa gorge. Mais, à l'ultime parcelle de seconde, centuplés par une incoercible montée de haine, les réflexes du Guerrier avaient joué. Le temps d'un battement de paupières, il avait pivoté du buste et frappé. Du coude, en arrière et vers le haut. Il y eut un choc, un craquement un grognement simiesque, et tandis que l'éclair fulgurait tout près de son menton, il avait achevé son mouvement de pivot échappant de justesse au retour de lame. Le geste du tueur fut si violent que la pointe d'acier acheva sa course plantée dans le plancher. Cela fit un son mat et vibrant qui coïncida exactement avec le deuxième craquement. Celui qui fit le crâne de Bolan contre le nez du monstre. Et la face du pourri explosa sous l'impact Galvanisé par sa rage de tuer, l'Exécuteur avait dans le même temps envoyé sa jambe droite en un mouvement de fléau, rabattant de côté la monstrueuse masse de muscles et de graisse dans un mouvement tournant Déséquilibré, le pourri fut emporté par son propre poids, sa masse tournoya en l'air, retomba lourdement sur le dos, essayant en vain d'arracher le couteau du plancher. Mais le Guerrier avait de nouveau cogné. Coup de poing en revers dans l'épaule droite du balaise. Celle ravagée par les balles.

Le hurlement de bête vira rapidement à la plainte aiguë, stoppée

d'un coup de talon en pleine bouche. Là aussi ça craqua : les dents, l'os maxillaire. Et Bolan frappa encore. Du coude. Dans les côtes du tueur qui s'était remis à gémir et tentait de s'échapper. Puis dans le foie, et encore dans le nez. Mais, vraie force de la nature, l'autre avait envoyé son bras déboîté vers la face de l'Exécuteur, doigts tendus vers ses yeux. D'un revers, Bolan renvoya le bras au plancher, pesa dessus, arracha lui-même la *faca* du bois, abattit la lame dans la paume du gorille. Le pourri couina, tenta de dégager sa main. En vain. Il retomba sur le dos, inerte, exsangue. Dans les choux.

En d'autres circonstances, l'Exécuteur ne se serait jamais acharné ainsi. Mais devant ses yeux tournaient des images abominables. Il n'était que rage, désespoir, douleur brute. Et, à cause de cela, il sut avec certitude que le pourri parlerait, quels que soient les moyens qu'il devrait employer.

CHAPITRE XX

— Tu veux une cigarette ? demanda Jef pour essayer de détendre l'atmosphère.

— *No. Thanks.*

— Tu penses aux gosses, pas vrai ?

Le regard perdu dans la nuit de la jungle, Mack Bolan avoua :

— *Yes.*

Installé près de lui dans le cockpit du bi-moteur, Jef alluma sa cigarette en lâchant du bout des lèvres :

— Je comprends.

Lui aussi devait y penser. Il n'avait pas assisté à la scène, mais Bolan la lui avait racontée brièvement. Autour d'eux, la *selva* dormait. Les cris d'un toucan résonnèrent au-dessus du rio, puis ce fut de nouveau le silence si particulier de l'Amazonie, peuplé de souffles, de crisements et de plaintes longues ou brèves. Un silence rempli de respirations et de murmures.

Les combats de cette nuit laissaient un goût amer dans l'esprit et le cœur du Guerrier. Mais le tueur d'enfants avait parlé. Parce qu'il n'avait pas le choix, et parce qu'il n'avait plus rien à perdre, même pas sa vie. Il s'appelait Jorge « Gordo » Oreda, il était le *jefe* des *assassinos* d'un certain Mario « Papagaio » Fonseca, soi-disant *patrão* de Manaus et de la partie fluviale de l'État d'Amazonas. Gordo avait tout dit des trafics de dope et d'organes, et des exactions qu'il était chargé d'exercer sur ceux qui refusaient la loi du clan. Il avait tout avoué. Jusqu'à l'horreur absolue des massacres des bairros, tout dit enfin, mais du bout des lèvres, du supplice enduré par les journalistes U.S.

Patricia Ramsey, Victor Stacci.

Épuisé par la douleur, il avait parlé de la vente de Pat Ramsey à Jesu Montana, son associé. Gordo avait tout dit en échange de quelque chose qu'il n'avait presque jamais accordé à personne : une mort rapide, sans bavures. Propre.

Et juste avant de mourir, il avait également lâché le mot magique : Estrela. Barranco Estrela.

— Je te dis tout ça, parce que je sais que tu vas y aller. Y aller et te faire massacrer !

Plutôt couillu, le pourri...

Après avoir tout raconté à Jef, Mack Bolan lui avait aussi confié qui il était vraiment. Parce qu'il avait besoin de lui. Et Jef, complètement bluffé, avait dit oui, à condition d'être du voyage. Après seulement, il lui avait demandé s'il savait vraiment piloter.

L'Exécuteur savait piloter, et Jef ne s'appelait pas Jef, mais Amar Oulane. Un type hors normes, que le Guerrier avait failli mal juger à cause de son comportement distant du début. En fait, Jef avait cru que Bolan appartenait effectivement à la D.E.A., et qu'il était venu à Manaus pour contrôler son job. Et comme il était un peu ombrageux...

En fait, Jef était un dur à cuire. Costaud, plutôt gonflé, cabochard, français. Avec un drôle d'accent. Celui de Marseille, selon lui. Un Marseillais d'origine berbère par son père, engagé harki lors du conflit algérien. En 1962, les harkis lâchés par de Gaulle avaient été massacrés par dizaines de milliers par le F.L.N. Hocine Oulane avait été emporté par la purge, et le jeune Amar et sa mère n'avaient dû leur salut qu'à la fuite. La valise ou le cercueil, comme on disait là-bas. Grâce à sa mère, une espagnole de l'enclave marocaine de Melilla, le tout jeune Amar n'avait pas subi la mise à l'écart des harkis en France, le plus souvent parqués dans des camps de regroupement, et qui l'étaient encore. Du moins les survivants. Et leurs enfants.

Après d'honnêtes études secondaires et un service militaire en Allemagne et à Djibouti, Amar était entré dans la police. Par conviction. Le goût de la justice et du service rendu. Un peu aussi par souci de revanche. D'abord simple enquêteur, puis promu inspecteur, il était entré à la Brigade Anti-Criminalité nouvellement créée, la BAC. Puis, un soir d'été maudit dans les faubourgs de Marseille et au cours d'une chasse à l'homme plutôt musclée, un groupe de dealers avait foncé en voiture sur le collègue de l'inspecteur Oulane. Ce dernier avait dû faire usage de son arme. Bilan, un mort chez les dealers. Un jeune beur des cités voisines, voyou bien connu des services de police. Résultat, manif dans les cités, incendies de voitures, saccages de magasins, campagne anti-raciste, etc. Devant la pression, l'administration avait dû céder. Inculpation du policier, démission forcée, condamnation de principe...

Mais sa mère, n'ayant pas supporté ce qu'elle considérait comme une injustice, était morte de chagrin. Alors, l'ex-inspecteur de la BAC avait quitté la France pour ne plus y revenir. Il avait galéré, s'était engagé dans la marine marchande, avait atterri au Brésil, était tombé sous le charme des sambas et du vaudou, avant de succomber à celui de l'Amazonie, où il avait décidé de s'arrêter. À Manaus. Grâce à un

petit pécule, à quelques amitiés et à son trilinguisme français-anglais-espagnol, il avait pu créer son affaire. Une micro-société de tourisme fluvial Trois pirogues, deux minuscules *lanchas*, et beaucoup de volonté. En quatre ans, il avait tout assimilé. Il connaissait tout le monde sur le fleuve, rendait service aux *caboclos*, entendait tout et ne répétait rien.

Jusqu'au jour où la D.E.A. l'avait tamponné.

De Leticia en Colombie jusqu'à Belém, en passant bien sûr par Manaus, une foule de trafics transitait par le fleuve. L'agence U.S. avait besoin d'un résident local... qui ne soit pas américain. Moins suspect, moins repérable. Un ancien flic, c'était parfait. Connaissant bien les trafics locaux et leurs sanglants débordements, l'ancien inspecteur avait d'abord hésité. Puis il avait fini par accepter, à cause d'un drame dans un bairro de Manaus. Le massacre de toute une famille, directement lié au trafic de dope et aux mafias du secteur. Formé aux arcanes de l'enquête policière et jugeant les coups de force habituels de la D.E.A. sans grands effets, Amar Oulane avait décidé de travailler à sa façon. L'immersion lente, systématique, assidue. Trop cool pour son recruteur, qui aurait souhaité rentrer dans le tas tout de suite. C'est-à-dire selon Jef, prématurément. D'où sa méfiance à l'arrivée de Bolan. Rassuré après leurs échanges de la nuit il lui avait révélé la face cachée de son boulot. Schéma simple, classique. Nariz était son agent principal, et Pinhero le taxidermiste, le traitant des informateurs de celui-ci. Avec le cloisonnement qui sied en la matière, compte tenu du nombre et du manque de fiabilité des petits indices utilisés par l'empailleur. Grâce à cette structure discrète mais relativement étendue, grâce aussi aux nombreux renseignements qu'il pouvait glaner au cours de ses pérégrinations, Jef avait peu à peu réussi à tracer une carte mafieuse locale riche d'enseignements. Par exemple et avant que Bolan lui en parle, il connaissait déjà l'existence et les agissements de Gordo, de King-Kong, et il subodorait fortement les identités masquées par ces surnoms. Y compris derrière celui de Papagaio. Il ne lui manquait plus qu'une preuve. Un témoignage de victime, un aveu de repent.

Éléments que Mack Bolan lui avait fournis durant cette fin de nuit épique. Pendant le vol du Maule, l'hydravion d'un copain d'Amar, qui bossait avec les tours operators et les hôtels. Circuits aériens au-dessus de la *selva*. La location du zinc était limitée dans le temps. Le pilote avait besoin de l'appareil à 14 heures. En cas de pépin, il garderait la caution. Le prix d'un coucou neuf, ou presque. Pour l'Exécuteur, pas de problème. Son trésor de guerre était justement prévu pour ce genre de dépense.

Le Guerrier consulta sa montre. Il était un peu plus de 4 heures du

matin. Grâce au plan de vol établi par le copain de Jef, le Guerrier avait pu rallier cette région du Haut Rio Negro en un temps record. En pleine nuit, aux instruments. En Amazonie, l'activité des *garimpos* ne cessait jamais, et le barranco Estrela ne dérogeait pas à la règle. Dans cette jungle opaque, grâce aux positions établies avec le plan de vol, Bolan n'avait pas beaucoup peiné pour repérer les lumières d'Estrela, son incontournable hydravion mouillé au pied de l'embarcadère du barranco, et le bimoteur sur la piste de fortune. Plus loin, il avait posé le Maule sur le bras d'eau et mis les derniers détails au point avec le Français. C'était un quart d'heure plus tôt et, maintenant, c'était l'heure idéale pour déclencher une attaque. Tous les militaires du monde savaient ça. Se tournant vers Jef, il interrogea :

— *You're O.K. ?*

Il parlait de la manœuvre qui incomberait à l'agent de la D.E.A. tout à l'heure. La présence du gros hydravion de l'embarcadère avait un peu changé la donne.

— *I'm O.K.*, répondit Jef. T'inquiète.

Avant de quitter Manaus, ils avaient évoqué l'éventualité d'un pépin pour Bolan. Jef appellerait alors son copain par radio et ce dernier se chargerait de son rapatriement.

— « Si tu ne t'es pas manifesté à 6 heures, récita le Français, j'appelle mon pote, je donne ma position et je ne bouge plus un cil. »
O.K. ?

— Affirmatif.

L'Exécuteur rabattit le Smart devant son œil droit, vérifia son armement léger fixé à la combinaison de combat : Beretta 92F 9 mm à silencieux, Beretta 93R à sélecteur de rafales, MAC 10 avec bi-chargeurs longs porté en sautoir, et, dans les poches spéciales de la combinaison, des jeux de chargeurs pour l'ensemble de son armement ; quelques monnaies explosives créées par l'ami Herman dans les poches, le Snake et un talkie-walkie longue portée, prime offerte par le copain de Jef.

Contrôle terminé, l'Exécuteur ouvrit la portière en plexiglas, descendit sur le flotteur du Maule, puis dans le canot pneumatique jeté à l'eau quelques instants plus tôt. Jef lui passa un sac étanche, lourd, énorme, pouvant se porter en sac à dos. Dedans, tout ce dont il aurait besoin en la circonstance. Dans un premier temps sans doute, le fusil de sniper Dragunov S.V.D. soviétique. Sans doute atterri au Brésil par les canaux révolutionnaires des pays voisins. Calibre 7,62 mm, 10 cartouches dans le chargeur, lunette de visée échelonnée PSO-1, de grossissement X4. Arme fiable, portée efficace jusqu'à 1000 mètres, par temps calme. Le temps était calme, la distance serait largement

inférieure. Dans le sac également, un fusil lance-grenades M. 203, un fusil SPAS 12 à canon lisse, avec son crochet de crosse permettant le tir à une main, deux P.M. MAC 10 et tout un lot de grenades, dont trois M. 26 à fragmentation et une demi-douzaine d'autres, allant de l'incapacitante aux gaz, en passant par les fumigènes. Plus tout un stock des munitions adéquates, dont trois boîtes de chevrotines pour le SPAS.

Bolan ignorait comment le Français s'y était pris, mais, avec ça, il aurait pu prendre d'assaut la Maison-Blanche.

— Merde, souhaite le Français, le pouce levé.

Le Guerrier détacha l'amane, laissa le canot dériver un peu avant d'empoigner les rames, puis, sans un regard vers le Maule planqué sous les arbres et les lianes, il s'éloigna rapidement dans le sens du courant.

Vingt minutes plus tard, les premières lumières apparaissaient dans les trouées de la berge. Jaunâtres, auréolées d'écharpes de brume, sur fond de ronflements mécaniques. Le barranco Estrela, son embarcadère de bois et l'hydravion aperçu du ciel. Tandis que le Guerrier dirigeait le canot vers la rive, les aveux de Gordo dessinaient la carte de sa description des lieux. Approximative, mais relativement facile à reconstituer surplace. À droite, à trois cents mètres environ, la piste où stationnait l'avion aperçu au cours du survol. Genre Cessna. Le Guerrier connaissait. Grande vitesse de croisière, grosse autonomie. À jauge maxi, de quoi rallier la Colombie sans escale.

Ce n'était pas le cas du Maule, sûrement pas non plus celui de l'hydravion de l'embarcadère. Si Montana embarquait Pat à bord du petit avion, aucun des hydravions ne pourrait le courser.

Loin au-delà de la piste, le barranco lui-même. L'exploitation aurifère, avec ses toboggans de bois, ses pompes à eau servant à laver la terre jetée sur les tamis, ses ouvriers trempés, surveillant le lavage dans le vacarme des diesels fumants. Plus haut sur la berge, les pans lessivés des excavations, les manches d'aspiration et leurs servants plongés dans la boue jusqu'à la poitrine, les motos-pompes à pression qui creusaient la terre à jets puissants, la faisant basculer dans le trou par pans entiers. Le tout éclairé par des projecteurs fixés à des mâts tout autour du site. Un enfer peuplé de forçats, exploités par des négriers. Selon Gordo, plus d'une centaine d'ouvriers travaillaient, rien qu'à Estrela. Mais l'Exécuteur ne parcourait le monde ni pour changer les lois du travail ni pour éradiquer la misère. Il luttait seulement contre les mafias, toutes les mafias. Y compris les clans comme celui de Mario « Papagaio » Fonseca, qui trafiquaient la drogue, vendaient les organes des pauvres et tuaient des enfants.

Restait à trouver Papagaio et Patricia Ramsey. Rapidement sans

dégâts sur la population ouvrière. Et, pour ça, l'Exécuteur avait besoin d'un guide. Quelqu'un qui le renseigne avec précision, et, bien sûr, qui ne soit pas un employé. Car, ensuite, il devrait le tuer pour garder un temps d'avance sur l'ennemi. Et ce témoin, il le trouverait à l'écart du vacarme et des baraquements du personnel, dans la partie résidentielle du barranco. Autour de ces constructions plus élaborées, derrière ce préau occupé par les groupes électrogènes, derrière ces trois jeeps boueuses réfugiées sous leur toit de palmes, au-delà du saloon à l'enseigne éteinte, marquée Paraíso. Exactement près de ce point rouge qu'il venait d'apercevoir, au fond de la zone la plus sombre du camp. Actionnant le zoom du Smart, il cadra le secteur en question, découvrit l'image verdâtre de deux bungalows presque accolés, plutôt pimpants, puis, plus loin, une autre construction en dur, avec une imposte munie de barreaux et une porte qui n'avait pas l'air d'être de bois. Le tout construit à la lisière de la clairière. Genre prison de campagne. Normal. Il y en avait dans la plupart des barrancos. Les *garimpeiros* n'étaient pas des saints. Enfin, le Guerrier retrouva le point rouge, que l'image du Smart lui restituait en blanc livide. Une cigarette. Le fumeur en battle-dress et en polo était assis sur une caisse devant la « prison », un P.M. sur les cuisses. Un peu plus loin et faisant les cent pas, un deuxième porte-flingue. Habillé dans le même style, équipé d'un P.M. en sautoir et d'un calibre à la ceinture. À cet instant, un éclair passa dans le regard minéral de l'Exécuteur. Glacé comme la mort.

Costa Blanco savait qu'il devait s'arrêter. Le tabac était mauvais pour la santé, Ortiz n'arrêtait pas de le répéter. Mais le tabac tuait lentement et, quand Ortiz lui disait ça, il rétorquait que la nicotine était beaucoup moins dangereuse que lui. Car Costa tuait très vite. Encore plus vite qu'Ortiz ou que n'importe lequel de ses semblables. Mais après le festival d'hier soir au Paraíso, ce salaud d'Ortiz se prélassait au lit avec une pute, en rêvant sans doute à cette autre pute qu'ils avaient tout juste eu le temps de mater sur scène pendant les enchères. Des enchères truquées qui avaient failli tourner à l'émeute. Un connard de *garimpeiro*, qui avait cru pouvoir venger sa frustration en foutant sur la gueule d'un vigile y avait laissé la vie. Trop de coups de matraques. « Décès consécutif à une chute », avait conclu l'infirmier de la compagnie dans son rapport.

N'empêche que Blanco aurait bien aimé se la farcir, la salope aux yeux verts. Au lieu de ça, c'était le Colombien, le pote de Papagaio, qui l'avait gagnée. Même qu'il allait l'embarquer dès ce matin dans son avion. Et au lieu de pouvoir baiser cette salope, c'était lui, Blanco, que le boss avait désigné pour la garde de nuit de Sing-Sing, la prison

du barranco. Blanco qui n'en pouvait plus d'imaginer cette pouffiasse en train de... Salaud de *Colombiano* !

Salaud de Mula aussi. Mula qui tournait un peu plus loin, qui n'était chargé que de la protection du boss et qui était déjà à venu deux fois lui demander s'il tenait le coup. Connard ! Cet empaffé le détestait, et il...

Interrompant le cours de ses pensées moroses, une sorte de couinement avait résonné quelque part derrière Sing-Sing. Instinctivement, Blanco avait empoigné le MAC 10 posé sur ses genoux. Dans cette putain de jungle, il y avait toujours des couinements de ce genre, des raclements aussi. Mula lui avait parlé de jaguars. C'était sûrement faux, mais mieux valait se méfier. Blanco essaya de se détendre. Reposant le MAC 10 sur ses cuisses, il jeta son mégot, alluma une autre cigarette pour se vider l'esprit. Il détestait la forêt. Il n'appréciait que la ville. Avec les vrais bordels et les vraies putes. Celles qui sentent bon et qui... Puis il y eut ce léger froissement de l'air dans son dos et...

— *No mexer-ce ! No gritar !*

« Pas bouger ! pas crier ! » Tu parles ! Costa Blanco avait senti le MAC 10 s'éjecter de ses cuisses, tandis que son cou était soudain pris dans un étau et qu'une poigne lui tirait le menton vers le haut. Avec quelque chose en plus. Un contact entre le dessous de son maxillaire et sa pomme d'Adam. Un truc qu'il n'avait jamais ressenti lui-même, mais qu'il avait parfois infligé à ses victimes. La brûlure de la lame, la carotide sectionnée, les jets de sang et la mort. Presque instantanée. Au moindre mouvement, c'était cuit pour lui. Quant à crier, avec cet étau...

— *Teu amigo es morto.*

Du mauvais brésilien. Mauvais accent aussi. Mais la voix glacée ne tremblait pas. Une voix qui, même chuchotée, semblait émaner du fond des enfers. Costa Blanco en eut froid dans le dos.

— *Venha ! Viens !*

C'était dit tout doucement, mais il sentait la lame lui entailler la peau. Il essaya d'avaler sa salive, sans succès. Le temps d'une seconde, d'une folie, il se dit que le boss l'avait recruté pour sa force et sa science du combat, mais, tandis que la poigne d'acier lui faisait pivoter la tête de côté, l'inconnu insistait déjà :

— *Por aqui. Rápido !*

« Par ici », c'était la forêt. Et comme Blanco restait figé sur sa caisse, la voix mortelle ajouta :

— *Em pé. Debout.*

Dans ce simple mot, toute la menace du monde, avec, en prime, une pression plus ferme de la lame contre son cou. Le soldat sentit du chaud couler sur sa peau. Alors, lentement, il se leva. Poussé dans le dos et littéralement étranglé, il fut forcé d'avancer vers les premiers arbres. Encore une fois il se dit qu'il devait réagir, qu'il serait sûrement le plus fort et que... mais ils étaient déjà sous le couvert et comme par miracle, celui qui le menaçait le guidait parfaitement dans le fouillis végétal. Comme s'il voyait dans le noir. Ils avancèrent ainsi un temps qui parut très long à Blanco, avant que l'homme ne reprenne :

— Pas crier.

Blanco comprit que l'autre allait enfin relâcher la pression sur son cou et il se dit qu'il aurait alors sa chance. Il grogna quelque chose qui ressemblait à un *si* étranglé, et l'étau se desserra.

— *Onde esta l'Americana ?*

Même dans ce mélange de portugais et d'espagnol, Blanco avait compris. C'était donc ça ! Un sale con de commando de la D.E.A., qui venait délivrer la salope aux yeux verts ! Ici ! En pleine brousse !

D'un coup, la trouille du porte-flingue chuta de plusieurs crans. Un flic ! C'était connu, les flics américains n'égorgeaient pas ! Ils arrêtaient et la justice jugeait. Or, ici, la justice s'appelait Papagaio. Alors, rien que pour chassa ce qui pouvait subsister de craintes en lui, Costa Blanco s'arracha un ricanement :

— Connard de Yankee ! grinça-t-il dans un souffle. Ta copine, elle est en mains, en ce moment !

À cet instant par-dessus la rumeur lointaine des pompes du barranco, il lui sembla entendre des sons inhabituels. Comme des bruits de pas précipités, des appels contenus, étouffés. Puis, soudain, une voix plus forte qui lançait :

— Costa !

La relève ! Ils étaient tombés sur le cadavre de Mula ! Ou ils avaient trouvé son MAC 10 que l'autre fumier avait envoyé valser tout à l'heure !

— Hé ! Costa !

Cette fois, on entendait des cavalcades et d'autres voix se mêlaient aux précédentes. L'hallali ! Envahi d'une sombre joie, le porte-flingue de Papagaio ne put alors se retenir de jeter comme un défi :

— L'Américaine, elle est dans le bunker, connard ! Va la chercher !

Malheureusement, contrairement à ce qu'il avait cru, la lame entailla sa gorge. D'un coup sec. Incrédule, Costa Blanco chercha à

comprendre. Un flic américain ne pouvait quand même pas... Puis il eut très mal, du chaud se mit à lui gicler dessus et, brusquement, tout se dilua dans sa tête.

CHAPITRE XXI

Pour le bénéfice de la surprise, c'était réussi ! Commencer un blitz au moment de la relève de la garde, le pire moment. Laissant le corps encore agité de soubresauts choir à ses pieds, l'Exécuteur rajusta le Smart sur son front, se fondit dans la nuit opaque de la *selva*. Direction le rio. Des cris s'élevaient de toutes parts et les premières rafales entrèrent dans la danse. Alors qu'il parvenait à la berge, le Guerrier entendit nettement des projectiles ricocher au-dessus de l'endroit où il s'était trouvé quelques instants plus tôt Plongeant en contrebas du talus boueux, il progressa rapidement, rejoignit la cavité dans laquelle il avait laissé le sac étanche. Le chargeant sur son dos, il effectua une large boucle, suivant à l'oreille le cours des événements. Au barranco, c'était la pagaïe. On tirait partout, sans but précis. Une panique qui, faute de mieux, était utile au Guerrier, et qui n'était pas près de se calmer. Après une course épuisante sous le couvert de la jungle, il trouva enfin l'emplacement idéal. Un amoncellement de troncs abattus lors du déboisement de la zone, exactement dans l'axe souhaité. Premiers objectifs : les projecteurs. Avec le Dragunov. Pour atteindre les groupes électrogènes, il aurait fallu utiliser le lance-grenades. Trop voyant, trop aléatoire à cette distance. Surveillant ce qui se passait au foin et repérant au passage les hommes armés concentrés dans le secteur résidentiel, l'Exécuteur put ainsi localiser les points stratégiques. Le bunker cité par le deuxième garde, trois autres bungalows situés plus haut, dont un nettement plus grand, ceux autour desquels patrouillait le premier pourri égorgé. Maintenant, Bolan savait à quoi s'en tenir. À quatre cents mètres de lui, des flingueurs couraient en tous sens, une douzaine de soldats armés de P.M., qui hurlaient des choses inaudibles d'ici, tandis que, au loin, les activités minières continuaient. Là-bas, on ne s'était encore rendu compte de rien. Relevant le Smart sur son front Mack Bolan épaula le Dragunov, régla posément la lunette, posa l'index sur la détente. Noyé dans le fond sonore des rafales, personne n'entendit le tir, mais, entre le bunker et le groupe de bungalows, un porte-flingue s'écroula, crâne éclaté. Déplaçant aussitôt le canon d'un degré, l'Exécuteur inscrivit une deuxième tête dans la lunette, actionna la détente. Nouveau crâne en charpie, mais, comme prévu, la réaction ne se fit pas attendre. Avec

un ensemble touchant tous les effectifs survivants se précipitèrent aux abris. Derrière et sous les bungalows, où ils pouvaient. Pour l'Exécuteur, la deuxième phase du plan s'imposait Remontant le canon du Dragunov, il régla de nouveau la lunette, posa son doigt sur la détente, tira, et là-bas, à la périphérie de la carrière boueuse, le premier projecteur éclata. Dans la foulée, le Guerrier lâcha les sept coups suivants. Les sept autres projecteurs explosèrent, et ce fut la nuit. Seuls, les éclairages intérieurs des bungalows subsistaient créant des zones de lumière éparées et jaunâtres. Du barranco, une rumeur monta, accompagnée de coups de sifflets. À cet instant une volée de projectiles vrombit au-dessus des troncs coupés. Dans la quasi-obscurité, ses derniers départs de feu avaient été aperçus, mais le Guerrier avait déjà changé de secteur. Du côté de la carrière, une sirène s'était déclenchée. Smart redescendu au niveau de l'œil, Bolan avait décrit un arc de cercle, vers les groupes électrogènes. Presque invisible à présent il pouvait prendre le bon angle et la bonne distance. Délaissant le Dragunov pour le M. 203, il engagea une grenade dans le tube, et l'arme à la hanche, il tira. Une gobe d'étincelles fusa du tube, et, à cent mètres de là, le premier groupe électrogène sauta. Une explosion sourde, suivie d'un début d'incendie. Le carburant. Un incendie qui épargna une deuxième grenade au Guerrier, quand l'autre groupe sauta à son tour. Engageant une grenade incapacitante explosive au très fort pouvoir déflagrant, il visa avec soin, tira, et, sous le hangar en partie détruit, il y eut une explosion si forte que, même prévenu, les oreilles bouchées et à cette distance, l'Exécuteur en ressentit les effets. Un blast qui fit trembler les arbres alentour, sauter ce qui restait du préau, éjecta les palmes couvrant le garage situé à cinquante mètres de là, et qui se répercuta sur le rio voisin en un écho assourdissant. Et surtout, qui souffla les flammes, comme s'il se fût agi de celle d'une allumette. Sous la force de la déflagration, l'épave d'un groupe électrogène s'était déplacée de presque un mètre.

L'Exécuteur, dans la quasi-obscurité revenue, avait déjà atteint le troisième emplacement figurant à son plan. Maintenant, il suffisait d'attendre.

Jesu Montana ne dormait pas. Assis au pied du châlit, il regardait *son* Esmeralda dormir, allongée sur le matelas pourri et enveloppée dans le voile diaphane des enchères. Il aurait aimé que la jeune femme ouvre les yeux, pour pouvoir lire dans l'eau pure die ses prunelles d'émeraude les rêves qu'elle vivait. Mais, droguée comme elle l'était un réveil provoqué pouvait déclencher des réactions incontrôlables. Alors, comme il ne souhaitait pas rattacha le monstrueux collier

d'acier autour du cou gracile, Jesu Montana se contentait d'admirer. Plus tard, quand Esmeralda serait habituée à lui, attachée et complètement docile, il arrêterait peut-être le traitement. Plus tard...

Jesu Montana en était là dans ses fantasmes, quand un cri résonna à l'extérieur de la prison.

— Costa ! Hé ! Costa !

Quelqu'un appelait un de ses portes-flingues, celui qui montait la garde devant la prison. Des cris fusèrent autour du bâtiment, puis, soudain, une rafale partit, d'autres encore, assorties d'appels, de cris. Comme si le barranco était attaqué par toute une armée. Incrédule, le Colombien se redressa, empoigna son arme, un Smith & Wesson 9 mm à carcasse argentée, gravé à son chiffre. Quinze balles dans le chargeur. S'assurant que l'Américaine ne bronchait pas, il sortit une clé de sa poche et alla ouvrir la porte. Sur le seuil et pistolet au poing, il lança à la cantonade :

— *Qué pasa !*

Une ombre apparut dans la lumière de l'ouverture. Ortiz. Un homme à lui.

— C'est Mula, *patrón* ! On l'a égorgé !

— Égorgé !

Mula était un homme de Papagaïo. Moindre perte.

— On cherche Costa, reprit son flingueur. Il a disparu. On a retrouvé son P.M. dans la boue.

Devant la mine ébahie de son boss, l'autre insista :

— Restez pas là, *patrón* ! Ce sont sans doute des pirates ! Rentrez dans la baraque !

Tout autour, les rafales claquaient et Jesu Montana se demandait s'il avait déjà entendu dire que les pirates fluviaux attaquaient les barrancos. Question sans réponse. Pourtant, une certitude s'imposa instantanément à lui : il devait foutre le camp. Embarquer Esmeralda dans le Cessna et retourner chez lui. Repoussant la porte, il réfléchit un instant, surveillant la journaliste du coin de l'œil. Mais, au même moment, les rafales et les cris redoublèrent d'intensité à l'extérieur. Très inquiet, cette fois, Jesu Montana alla se pencher sur l'Américaine.

— Esmeralda ! Réveille-toi !

Bon Dieu ! Cette dingue de Tonia avait trop forcé sur la dose ! La jeune Américaine ne bronchait toujours pas, et le gnome se voyait mal la transporter lui-même. Se penchant sur la journaliste, il la secoua en appelant :

— Esme...

La suite fut emportée par l'explosion. Montana sursauta, vit que la

jeune Américaine entrouvrait des yeux égarés, fut surpris par la deuxième explosion, sursauta presque en voyant l'unique ampoule du bâtiment s'éteindre. Les groupes électrogènes étaient morts !

— *Máricon* ! jura-t-il en attrapant à tâtons le bras de la jeune femme. Viens, toi ! Magne !

Mais, à peine avait-il esquissé un mouvement, que la troisième explosion se produisait. Si assourdissante que les murs de la prison en tremblèrent et que la porte mal refermée s'ouvrit.

— Ortiz ! hurla-t-il vers l'extérieur. Ortiz !

Son flingueur devait être tout près, car une ombre massive se profila aussitôt.

— *Patrón* ?

— Aide-moi ! Et appelle ce con d'Armano.

Son dernier garde du corps.

— Je sais pas où il est *patrón* ! Il y a déjà deux types qui ont le crâne éclaté ! Ce sont ces enculés de pirates !

— Aide-moi, connard !

Cette fois, Jesu Montana avait réussi à soulever la jeune femme et parvint à la hisser sur son épaule. S'adressant à son gorille, le Colombien jappa :

— T'as un flingue ?

— *Si, patrôn*. Mon P.M.

— Alors on va au zinc. Tu me couvres.

Sur son épaule, son fardeau ne bougeait plus. La jeune femme semblait s'être rendormie. Sentant ses jambes plier sous le poids, Montana grinça à l'adresse d'Ortiz :

— Et appelle ce con d'Arma !

Puis, sans hésiter, il franchit la porte, aussitôt collé par son gorille qui se mit à hurler :

— Arma ! Arma !

Ils avaient déjà parcouru une dizaine de mètres, quand une voix appela au loin :

— Jesu !

La voix de Papagaïo. Mais Montana ne l'entendait pas, car une autre venait d'émerger au-dessus des cris, pas très loin :

— *Vale, Vale ! Dónde estan ust...*

La voix d'Armano. Brusquement coupée, suivie d'un râle, et d'un bruit de chute. Juste derrière eux. Empêtré par son fardeau, Montana tourna la tête, entrevit une masse à terre.

— *Putá !* gronda Ortiz. Il est...

— Couvre-moi ! huila Montana. Couvre-moi !

Malgré sa charge, le boss colombien courait presque, le cœur déjà au bord des lèvres. Encore cinquante mètres comme ça et il...

Il y eut un son étrange derrière lui et des choses tièdes inondèrent sa nuque. Puis un bruit de chute. Ils avaient eu Ortiz ! Il faisait encore nuit et on les tirait comme des lapins ! Des putains de snipers, avec lunette infrarouge, ou un truc comme ça !

Mais l'aube n'était plus loin. Un halo roussâtre commençait à nimer la canopée au-dessus du rio, irisant le Cessna d'une sorte de phosphorescence. Dans son dos, les rafales s'étaient tues, quelques appels résonnaient encore dans l'ombre. Et, de nouveau, les cris de Papagaio :

— Jesu ! Jesu ! *Dónde es...*

Lointain, le coup de feu isolé avait paru incongru. Pourtant, Jesu Montana avait compris : Papagaio venait d'écooper. À présent, Montana faisait carrément du sur-place. Tout là-bas, du côté de la mine, les exclamations incrédules des *garimpeiros* continuaient à s'élever. Rumeur informelle qui ne masqua pas cette autre détonation, ni le petit son que provoqua le choc dans le mollet droit de Montana. Un son comme celui d'une branche qui se brise. Puis la douleur survint Aiguë, violente. Sursautant sur place, le Colombien faillit lâcha-son précieux fardeau.

— Merde ! gronda-t-il.

Puis sa jambe se déroba, et, emporté par sa charge, il versa de côté. En s'écroulant, il faillit perdre en même temps Esmeralda et son pistolet, fut surpris de sentir sous lui le contact de la terre battue.

La piste ! Il était arrivé à la piste sans s'en rendre compte. L'avion était là ! Cent mètres ? Deux cents ? Accessible. Prêt au décollage ! Il suffisait de... Soudain, Jesu Montana se sentit tout bizarre. L'impression de s'enfonça-dans le sol. Des lucioles passèrent devant ses yeux, puis il y eut dans son dos une voix qui suggérait :

— Tu devrais la lâcher, Jesu !

Montana se retourna. Un inconnu en combinaison noire se dressait dans la pénombre et réclamait Esmeralda. Un inconnu qui... qui traînait un corps couvert de sang. Papagaio !

Ce grand *Máricon* avait tué... mais non. Le corps bougeait mollement. Le boss de Manaus n'était pas mort.

— Tu lâches ton otage, et je te donne ton ami, Jesu. Qu'est-ce que tu en penses ?

Lâcher Esmeralda ! Comme si Montana était débile ! Comme s'il

allait se séparer maintenant d'elle, alors qu'elle pouvait lui sauver la vie ! Tant qu'elle serait contre lui, ce salaud venu de nulle part ne tirerait pas. Alors lui et Esmeralda pourraient gagner le Cessna et s'envoler enfin.

— Tu n'y arriveras pas, Jesu ! Je vais te suivre jusqu'à ce que...

— Va te faire foutre ! hurla soudain le Colombien. Va te faire foutre et garde ce con de tas de graisse ! Tu peux le buter, j'en ai rien à cirer !

Mauvais, la jambe dévastée à présent par la douleur, l'associé de Papagaio se sentait devenir dingue. S'appuyant d'une main au sol et maintenant Esmeralda sur son épaule avec son poing armé, il se mit à reculer sur la piste, sur une fesse, sur sa jambe valide, et traînant l'autre en laissant un sillon sanglant sous lui. La rage aux tripes et des lucioles devant les yeux, il cria :

— Tu peux aller dire à tes potes que j'ai foutu le camp ! Que j'embarque l'Américaine ! Tu peux leur dire aussi que, s'ils tirent, c'est elle qui écopera. Que c'est elle qui...

— Je suis seul.

— Hein !

Saisi, le Colombien s'était immobilisé. Face à lui et à trente mètres à peine maintenant, l'Américain de la D.E.A continuait d'avancer avec son colis sanglant. Dans son poing libre, un court P.M., canon pointé vers le sol. Réalisant soudain qu'il serrait dans sa propre main son S&W, Montana en tourna précipitamment le canon vers l'inconnu, l'index sur la détente. D'ici, même à cette distance, il pouvait avoir ce fumier avant qu'il ne relève lui-même le canon de son P.M. Mais, libéré du bras qui le maintenait sur son épaule, le corps de Pat Ramsey se mit à glisser, et il dut le rattraper. L'enfer dans la jambe et de plus en plus épuisé par le poids de la jeune femme, il grinça :

— Tout seul, hein !

Disant cela, il avait lancé un bref regard alentour. Il suffisait qu'un seul des portes-flingues ait échappé au massa...

— Tous morts, lâcha l'intrus.

— Hein ! *Pero...* mais qui tu es, bordel ?

— Mon nom est Mack Bolan, renvoya l'homme en combinaison noire.

Sur le même ton et sans cesser d'avancer, il ajouta :

— Et je les ai tous tués.

Mack Bolan le Fumier ! L'Exécuteur ! Celui dont tous les cartels de l'Amérique du Sud rêvaient d'exposer la tête sur une pique ! Impossible ! Pourquoi ici ? Et pourquoi lui, Jesu Montana ! Mais là-

bas, l'intrus s'était arrêté. Sans lâcher le col de Papagaïo, il ajouta en le désignant :

— Tous morts, sauf lui. Sauf toi. Pour le moment. Sauf aussi la mère maquerelle. Elle voulait me crever les yeux, pour sauva celui-là, dit Bolan en désignant le gros corps sanglant. J'ai dû l'assommer un peu. Dommage. Je déteste faire mal à une femme.

C'était vraiment une voix sinistre. Désincarnée. Glacé, ne sentant presque plus sa jambe, Montana essayait de réfléchir. Le barranco. Tous ces *garimpeiros* maintenant massés au bord de la carrière et qui les observaient de loin ! Et les vigiles et leurs flingues dont ils se demandaient visiblement que faire ! Tous des imbéciles ! Des lâches ! Et toutes ces putes retranchées au Paraíso ! Et leur maquerelle ! Elle pouvait pas se réveiller cette pouffiasse ? Dans un effort terrible, Montana essaya une nouvelle fois de diriger le canon du pistolet vers le *Máricon*, et, de nouveau, le corps d'Esmeralda glissa. Et Montana ne tira pas. Il n'était pas sûr de faire mouche. À cause de la distance, de la brume, de la fumée. Et aussi de la peur. Mack Bolan ! L'Exécuteur ! S'il tirait, le grand Fumier allait riposter. Esmeralda et lui écoperaient en même temps. Alors, poussant de sa jambe valide, il parvint à recula sur la fesse. Raclant la terre humide de la piste, il parcourut ainsi quelques mètres, avant de voir le Fumier se remettre en marche. Toujours en traînant le corps de Papagaïo. Toujours du même pas tranquille. Avec ce regard fixe et minéral qui le fixait, tel celui d'un serpent guettant sa proie. Poussant de plus belle sur sa jambe intacte, Montana continua de recula. Une fois à l'avion, il serait sauvé. Pour se donna du courage et prenant soin d'offrir le moins de surface possible de son corps au Grand Fumer, il envoya comme un défi :

— Si tu me rates, moi, je ne la raterai pas !

Disant cela, il avait cette fois retourné le canon du S&W contre le buste de Patricia Ramsey.

Au léger mouvement hésitant de son adversaire, il comprit qu'il avait fait mouche. Bolan ne se fichait pas que l'Américaine meure. Il la voulait vivante. Un sacré handicap. Alors, Jesu Montana sut qu'il avait gagné. L'avion n'était plus qu'à...

Interrompant ses calculs, un rugissement de moteur emballé résonna soudain. Une jeep ! Cylindres poussés à fond, elle venait de bondir sur la piste, roulant vers eux à tombeau ouvert.

CHAPITRE XXII

Une jeep, dont le moteur hurlait tel un fauve en furie, fonçait droit sur lui. Instantanément, le Guerrier avait aperçu l'arme brandie à la portière : P.M. court, canon braqué droit devant. Tout aussi vite, il avait identifié le conducteur, ou plutôt la conductrice : Tonia, la mère maquerelle ! Il aurait cru l'avoir mise hors d'état de nuire pour plus longtemps. Cette bonne femme était une force de la nature ! Aussi, quand l'index du Guerrier se posa sur la détente du MAC 10, ce n'était pas pour dissuader l'adversaire. Le temps d'un battement de cœur, il vit nettement le pare-brise du véhicule s'étoiler, la tête aux cheveux gris violemment rejetée en arrière, et, dans les premiers rayons timides de l'aube, il put même intercepter l'éclair rouge sang qui fusait vers le ciel. Lancée à pleine vitesse mais privée de chauffeur, la jeep partit de côté, fit un brusque tête-à-queue, parut hésiter, bascula sur deux roues, et d'un coup, partit dans une succession de tonneaux spectaculaires. L'Exécuteur vit le corps de Tonia s'envoler, retomber comme une grosse poupée de chiffon, pour s'affaler au milieu de la piste dans une pose grotesque. Dans une dernière cabriolet, la jeep retomba sur le nez, son capot vola, une roue se détacha pour rouler au loin. Enfin, dans une gerbe d'étincelles, tout son avant prit feu, et elle explosa.

Une déflagration assourdie, mais dont le souffle brûlant balaya la piste. Au passage de l'onde, le corps monstrueux de Papagaïo frémit. Il bougea un bras, entrouvrit un œil boursoufflé et plein de sang, lâcha un grognement et retomba dans le coma. Touché au poumon et aux tripes, il n'était plus qu'un moribond, et l'Exécuteur se demandait pourquoi il le traînait ainsi. L'échange avec Patricia restait très improbable. Pourtant c'était comme si son poing crispé sur le col du pourri ne pouvait plus s'ouvrir. Il se demandait aussi ce qui meurtrissait ainsi l'intérieur de sa paume. Une blessure au cours de la bagarre ? Sûrement pas grave. En fait son esprit était ailleurs. Pour lui, Mario « Papagaïo » Fonseca n'existait déjà plus. L'esprit entièrement tourné vers l'avion, le Guerrier cherchait la meilleure solution pour sauver la jeune femme. Dix fois déjà il avait failli tirer. Pas avec le P.M., bien sûr, mais avec le Beretta. Le 92F jusqu'alors sagement resté

dans l'étui de ceinture de la combinaison de combat. Mais, chaque fois, quelque chose lui avait dit que ce serait une erreur. Le peu qu'il pouvait voir du corps chétif de Montana l'aurait obligé à une précision optimale. L'autre pourri ne lui en laisserait pas le temps. Il préférerait tuer Pat Ramsey.

Pour Mack Bolan, il s'agissait d'un véritable cas de conscience. Compte tenu des distances et de l'autonomie de vol du Maule, il n'avait aucune chance de pouvoir suivre le Cessna jusqu'en Colombie. Pas même avec l'hydravion mouillé à l'embarcadère. Moralité, ou il laissait partir Pat Ramsey avec ce mafieux complètement fou, ou il la condamnait à mort.

Tout au fond de sa mémoire en feu, l'assassinat de la femme et des enfants du *caboclo* avait hier soir creusé d'abominables blessures dont les stigmates qui ne s'effaceraient plus, qui lui rongeraient l'âme à jamais. Il ne voulait pas vivre une autre exécution. Il était venu pour sauver cette jeune femme, pas pour la condamner à mort ! Alors, le Beretta était resté dans son étui. L'Exécuteur attendait la bonne fenêtre de tir. Quand Montana s'installerait aux commandes du Cessna, il ne pourrait pas tout faire en même temps. Il suffisait à Bolan de s'approcher suffisamment maintenant, et de frapper au bon moment.

— C'est foutu, Bolan !

Le Guerrier leva les yeux, fut presque surpris de voir le couple arrivé au pied du Cessna. Décidément, le chétif mafieux avait de la ressource. Prenant appui sur sa jambe valide et maintenant toujours la jeune femme en équilibre sur son épaule, il commençait tant bien que mal à se hisser sur le marchepied de l'aile, sans offrir le plus petit angle de visée raisonnable. Au prix d'un terrible effort il y réussit ouvrit la porte arrière de l'appareil, s'y enfourna en basculant d'un coup avec son fardeau. La porte claqua, Bolan vit la silhouette de Montana passer de l'arrière au cockpit, s'installer aux commandes, et aussitôt, les moteurs grondèrent. À cet instant le Guerrier avait déjà fait les pas nécessaires. La distance optimale. Alors, lâchant enfin le col de Papagaio et dans un mouvement éclair, il empoigna la crosse du Beretta, leva l'arme et... stoppa son mouvement. Il y avait une grenade dans le Cessna, et le pourri la tenait dans sa main ! En arrivant jusqu'à l'avion, le pourri était sûr de gagner la partie. Maintenant l'Exécuteur serait obligé de le laisser partir. Tout en s'activant aux commandes, le pourri l'observait d'un regard fou. Au moindre problème, il déclencherait la mise à feu de la grenade.

Mais Jesu Montana ne semblait pas encore avoir réalisé la nouvelle donne. Le Cessna ne pourrait jamais décoller... L'épave de la jeep se trouvait en plein milieu de la piste !

Un constat que le Colombien n'avait pas encore intégré, mais pour l'Exécuteur, c'était le bout du chemin. De toute façon et tout comme Montana, il avait perdu la partie. Pat Ramsey allait mourir. Car, ses moteurs poussés à plein régime, l'avion commençait à s'ébranler.

*
* * *

Catapultée à l'arrière du Cessna, coincée contre le plat-bord séparant la cabine de la soute, Patricia Ramsey avait senti son cœur éclater. Elle savait que ses perceptions étaient faussées par les drogues qu'on lui avait injectées, mais elle avait retrouvé assez de lucidité pour comprendre que, si elle n'agissait pas, son bourreau l'entraînerait là où personne, jamais, ne pourrait venir à son secours. Mais il était clair que l'homme fuyait lui aussi, qu'une guerre avait éclaté dans le camp. Elle n'en connaissait pas les raisons, mais c'était peut-être sa seule chance de se libérer du cauchemar dans lequel elle baignait depuis une éternité. Une seule idée imprimait son esprit : elle ne voulait pas continuer à subir une telle torture. Si elle avait peu de chances de recouvrer sa liberté, elle pouvait toujours tenter quelque chose. Le pire – perdre la vie – serait encore plus doux que ce qu'elle imaginait devoir être sa vie auprès de son tortionnaire. Alors, ne sachant pas trop où son geste la conduirait, elle poussa de toutes ses forces sur la portière du Cessna...

Jesu Montana avait trop forcé sur sa jambe, elle le faisait souffrir à hurler. Mais il fallait se sortir de là à tout prix. Et, depuis un instant, ce n'était plus Bolan qui l'inquiétait. La grenade, il allait la lui balancer sur la gueule dès qu'il aurait poussé le Cessna. En revanche, un autre problème se profilait. Les *garimpeiros*. Un groupe s'était formé depuis un moment et certains s'étaient rapprochés de la piste, repoussés en vain par les vigiles. Des vigiles qui laisseraient le Cessna partir sans problème, car c'était l'avion d'un des deux boss du barranco, et ils ignoraient ce qui s'était exactement passé ; mais, côté mineurs, ce ne serait pas forcément la même histoire. Échauffés par l'alcool, inquiets des bruits de la bataille, ils pouvaient vouloir se mêler de ce qui ne les concernait pas. D'une main nerveuse et tâchant d'oublier l'enfer de sa jambe, le mafieux actionna la manette des gaz, sentit la première secousse de l'avion. Au même instant, il vit un groupe de *garimpeiros* forcer le cordon des vigiles et se mettre à courir vers l'avion. Ses moteurs poussés au maximum, le Cessna se cabrait déjà. Sa grenade au poing, un œil sur le grand Fumier toujours planté au milieu de la piste, Montana libéra le frein et, d'un coup, le Cessna se rua en avant. De loin, dans la lumière mauve de l'aurore, le mafieux vit la bouche de Bolan s'ouvrir sur un cri et ses bras s'agiter. Le con !

Bien sûr qu'il avait vu les débris et l'épave de la jeep. Comme s'il allait tout stopper pour quelques morceaux de ferraille calcinés ! Le Cessna, il le connaissait comme sa poche. Presque à vide, il allait l'arracher bien avant d'arriver à la jeep. Le Fumier ne connaissait rien à l'aérologie. Et il allait mourir avant d'avoir pu en apprendre plus. D'ailleurs, l'avion arrivait déjà à hauteur du Fumier. Alors il était temps. La grenade. Maintenant !

Comme dans un film au ralenti et comme si tous ses sens s'étaient dédoublés, l'Exécuteur avait suivi toute la scène. Absolument toute. Il avait vu chaque détail et estimé chacun d'eux par rapport au temps qui passait. Un instant, à cause des *garimpeiros* surchauffés, il avait craint le débordement. Mais le Cessna s'était élancé et personne n'avait semblé rien remarquer. Alors, soulagé et le cœur fou d'excitation, le Guerrier releva le canon du MAC 10, attendit d'avoir l'appareil à bonne distance, et sans état d'âme, il pressa la détente. L'arme tressauta dans son poing, des éclairs fulgurèrent à la sortie du canon et le pare-brise du cockpit de l'avion s'étoila. Tout un chargeur.

D'abord, il sembla que rien n'avait changé, puis le bras qui s'élevait dans le cockpit pour filer vers l'ouverture du plexi et jeter la grenade retomba à l'intérieur. Sur sa lancée, le bimoteur passa devant Bolan, et crachant son vacarme et sa tempête, poursuivit sa route en avant vers les restes de la jeep. Juste à l'instant où le train avant rencontrait les premiers débris, une explosion secoua l'air humide de l'aurore. Une déflagration sourde, presque aussitôt suivie par une deuxième. Dantesque. Et le Cessna se disloqua, vola vers le ciel mauve en mille éclats, en mille gerbes d'étincelles, dispersant à l'infini les scories sanglantes d'un misérable mafieux devenu fou. Débris brûlants et dérisoires, qui retombèrent en pluie noire sur la piste.

Mais, déjà, l'Exécuteur n'était plus là Abandonnant le cadavre de Papagaio sous les regards médusés d'une armée de pauvres esclaves reculant sous l'averse de feu, il avait traversé la piste au galop. Se fondant dans la fumée et la brume du petit matin, il courut comme un fou jusqu'au rio. Jusqu'à la berge boueuse. Et son regard fouilla. Avide. Impatient. Luisant de fièvre, cherchant et cherchant encore. Puis il se mit à crier :

— Patricia ! Patricia !

Mais le Guerrier hurlait à la face du vent, à la gueule du vide. Le miroir du rio était lisse, l'espace intact. Il resta là longtemps, à crier en longeant le rio dans un sens et dans l'autre, cherchant cherchant encore et encore. Jusqu'à ce que l'évidence s'impose. Il s'était trompé !

Alors Bolan se remit en marche, bras ballants, le MAC 10 serré

dans son poing crispé. Le P.M. dont l'acier chantait à chaque pas un cliquetis cristallin. Une pièce desserrée, sans doute. Quand, après une éternité, son corps las tomba dans le canot quand il jeta le MAC 10 à ses pieds, que ses mains raides prirent les rames et que la berge s'éloigna, son esprit se mit à dériver, rejoignant dans le néant ces fous qui, un jour, avaient croisé par amitié son chemin gorgé de sang, et en avaient perdu la vie...

Mais alors que les rames s'enfonçaient dans le rio brun nimbé d'or, alors que l'aurore irisait l'eau et l'air de ses rayons pastel et que le cours liquide amorçait une courbe, une tache pâle apparut. Tout là-bas, à fleur d'eau, à fleur de regard. Le cœur battant la chamade, le Guerrier rama de plus en plus vite, de plus en plus fort sans quitter des yeux cette forme qui, lentement, grandissait.

Et enfin il la vit, posée sur un banc de sable à fleur d'eau. Un voile diaphane, soyeux, flottant mollement autour d'un corps presque nu.

Patricia Ramsey !

ÉPILOGUE

— Les voilà !

Arrachant Mack Bolan à ses songes, Jef désignait la voiture, un 4x4 Chevrolet anthracite aux vitres fumées, qui venait de stopper devant la zone départ d'Eduardo Gomes Aeroporto. Allumant une cigarette, le résident à Manaus de la D.E.A. commenta :

— Le gratin. Franck Bloffer, un D.G. de Quantico s'est déplacé spécialement.

Quatre hommes venaient d'émerger du 4x4, dont deux, faciles à cataloguer : des baby-sitters. Les deux autres étaient un grand brun, beau mec, et un quinquagénaire déplumé.

— Le grand, c'est Bill Forget renseigna encore le résident l'ancien petit copain de Patricia. L'agent spécial Forget.

Patricia Ramsey apparut enfin, en ensemble de jean, pâle, lunettes noires sur les yeux, l'air perdu, flanquée d'une femme brune qui la tenait par le bras.

— Toubib, informa Jef en désignant la brune. À San Diego, Pat va subir des tas d'exams et sûrement une longue thérapie. J'espère que ça ira, pour elle.

— Je l'espère aussi, dit Bolan.

Le silence se réinstalla dans le Cherokee, tandis que le groupe disparaissait dans l'aérogare. Après un petit moment Amar Oulane qui ne semblait pas vouloir redémarrer questionna :

— J'ai droit à l'histoire ?

Depuis qu'ils s'étaient retrouvés sur le rio avec le Maule, les échanges avaient été rares. Il s'agissait d'abord de s'occuper de Patricia. Maintenant, le résident bouillait d'impatience.

— Tu y as droit, acquiesça l'Exécuteur.

Il marqua un temps et, le regard dans le vague, il enchaîna :

— Il faisait encore sombre. L'aube s'annonçait tout juste et le Cessna était prêt au décollage. J'étais coincé, ou je laissais mourir Patricia dans le crash et je recevais la grenade sur la tronche en prime, ou je provoquais le crash prématurément pour faire que la grenade

saute à l'intérieur de l'appareil et je faisais disparaître un pourri de la pire espèce et sauvais ma peau. Dans les deux cas, c'était cuit pour Pat.

— Il est normal que tu aies choisi la deuxième solution, remarqua Jef.

— En fait, j'ai d'abord choisi la première solution. Après tout, il y avait une petite chance que le Cessna puisse décoller malgré l'encombrement de la piste. C'est un petit zinc qui s'arrache très court, s'il est piloté avec talent. Mais c'est alors que j'ai vu Pat sauter du Cessna.

— *What ?*

— Il faisait encore sombre et j'étais du mauvais côté de l'avion. En fait je n'ai vu ou je n'ai cru voir qu'une forme claire. Comme un voile qui serait tombé de l'arrière de l'avion. Côté opposé à moi, vers la trappe de la soute à bagages. Un voile qui volait dans le vent des hélices et qui a trop vite disparu dans la brume. Juste avant que le Cessna ne commence à rouler.

— Eh ben, merde ! s'exclama Jef, sidéré. Gonflée, la nana !

Bolan sourit.

— D'après ce que j'ai compris, elle était complètement shootée par les produits de la maquerelle, et lorsqu'elle a fait surface et trouvé assez de lucidité pour deviner ce qui était en train de se passer, elle a répondu à un réflexe de survie, comme l'aurait fait un animal traqué.

— Et après ?

— Après le crash, reprit Bolan, je l'ai cherchée, appelée, j'ai crapahuté comme un malade, jusqu'à ce que je sois convaincu de m'être trompé. Mais, finalement, poussée par la peur, elle a trouvé des forces qu'elle-même sans doute ne soupçonnait pas. Elle a couru jusqu'au rio, s'est jetée à l'eau et a nagé jusqu'à épuisement. Son seul but était de s'éloigner le plus vite et le plus loin possible de son cauchemar éveillé. Quand je l'ai retrouvée, elle avait nagé plus de deux kilomètres.

— Dans le sens du courant, fit valoir Jef avec justesse.

— Dans le courant, concéda Bolan dans un sourire.

Un long silence suivit, avant que le résident ne change de sujet pour annoncer :

— Au fait, pour le corps de son collègue, Victor Stacci, on l'a repêché. Sa tête aussi.

Saloperies de mafias. Saloperie d'humanité.

— Bon, soupira Jef. Mais, dans cette histoire, moi, je ne t'ai pas été d'un grand secours.

— Oh, si ! renvoya le Guerrier, ne serait-ce que pour la logistique. Et puis avoir un pote avec soi en excursion, c'est plus marrant.

— Hum ! Si tu le dis. C'est quand, ton avion ?

— Demain matin.

Contrairement à l'agent Pat Ramsey, le criminel le plus recherché du continent américain, Mack Bolan, n'avait évidemment pas droit aux jets privés de la D.E.A. Jef insista :

— On se boit un verre, ce soir ?

— Si tu veux, accepta Bolan. Mais tard. J'ai encore un truc à faire. Moue du résident.

— *No problem*. Où est-ce que je te dépose ?

— En ville. N'importe où. Un peu de tourisme.

Tandis que Jef remettait le contact, Bolan l'arrêta :

— Au fait ! Tu ne connaîtrais pas un joaillier, en ville ?

Le Français lui jeta un coup d'œil incrédule.

— Un joaillier ?

— Discret, ajouta Bolan. Très discret, aimant les bonnes affaires, mais honnête.

— Ben... j'en connais un. Même deux. Pourquoi ?

— Pour ça..., répondit Bolan en ouvrant son poing.

Au creux de sa paume, une énorme émeraude brillait, au bout d'une chaîne en or cassée. Devant la mine interdite de Jef, il ajouta :

— Je crois qu'elle s'appelle l'Imperatriz.

Soufflé, le résident demanda :

— Elle est vraie ?

— Affirmatif. Quand j'ai quitté le barranco Estrela, sa chaîne était accrochée dans un joint métallique de mon MAC 10, arrachée du cou de Papagaio pendant la bagarre. Je ne m'en suis aperçu que plus tard, dans l'hélico du retour.

— Ben merde !

Une esquisse de sourire égaya une seconde la face de l'Exécuteur qui demanda à son tour :

— Je peux te demander un service ?

— Sûr, mec !

Bolan expliqua, et quand il se tut, le fils de harki hocha la tête, un petit rictus aux lèvres.

— Pas à dire, collègue ! s'exclama-t-il avec son impayable accent de Marseille, avec toi, on ne s'ennuie pas !

Il faisait encore chaud et moite malgré l'heure tardive. L'averse de la soirée n'était pas encore tombée et, sur les trottoirs, les familles se promenaient. Ambiance de carte postale, image pour visiteurs. Mais hors le verni de la nuit et des lumières du centre touristique, loin du dôme polychrome illuminé du Théâtre des Amazones, les bairros de l'ancienne capitale du latex souffraient d'un mal endémique : la pauvreté. Mack Bolan aimait cette ville. Elle racontait une épopée, la démesure d'une époque, la folie des hommes. Elle avait une histoire fabuleuse et le Guerrier haïssait ceux qui la souillaient de leurs trafics immondes. Il en avait puni certains, mais il y en aurait d'autres et il reviendrait. Il ferait ça pour tous ceux qui, comme Pat Ramsey, payaient le prix fort à la taxe du crime. Il reviendrait.

— Vous cherchez mon frère ?

Plongé dans ses grises pensées, Mack Bolan ne l'avait pas entendue venir. Il tourna la tête, reçut avec tendresse le velours de son regard. Divina était de celles et ceux pour lesquels il se battait. Elle était là, fragile, sa corbeille d'orchidées contre la poitrine, et son mignon sourire valait toutes les récompenses.

— Je suis venu te dire adieu, répondit le Guerrier. Et merci.

— Oh, ce n'est rien, vous savez.

Ils se regardèrent en silence, gênés tous les deux, sans vraiment savoir pourquoi. Alors, tendant son poing fermé vers la main de Divina posé sur son panier d'orchidées, il dit seulement :

— Pour toi.

C'était un petit paquet aux motifs de Noël. Étonnée, Divina hésita et Mack Bolan insista :

— Pour toi. Pour te dire merci. Dedans, tu trouveras aussi une carte. Un magasin qui ne te volera pas. Et puis le numéro d'un ami. Si un jour tu as besoin, appelle-le. Il sera là, il t'aidera. Il me l'a promis.

— *Mas...*

— Mais que tu l'appelles ou non, que tu *la* gardes ou non, ce sera bien.

Le petit nez de Divina se fronça.

— La quoi... ?

— Tss, tss ! souffla Mack Bolan dans un sourire. Tu comprendras. Adieu, jeune fille.

Puis il partit sans se retourner. Et le regard de Divina le suivit longtemps, jusqu'à ce que la nuit tropicale eût avalé sa grande silhouette rassurante. Avant même d'avoir ouvert le petit paquet cadeau posé sur les orchidées, elle savait qu'elle ne l'oublierait jamais...